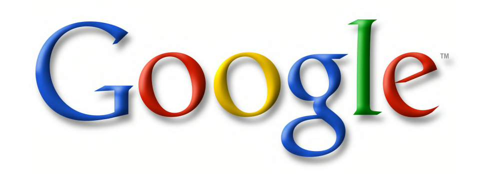


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

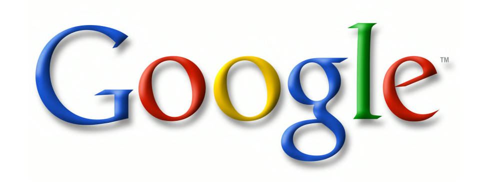
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le françoais, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


UC-NRLF
$B 283 024


SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS



Mémoires

d'un

engagé volontaire

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

Le Sphinx de plâtre.
Le Gamin tendre.
Les Métèques.
Lucien.
Le Plaisir.
La Créature.
La Passion.

CONTES

Notre pauvre Amour.
Le Cœur en désordre.
L'Homme dépouillé.

Paris. — L. Maretheux, imprimeur, 1, rue Cassette.

Mémoires

d'un

engagé volontaire

PAR

BINET-VALMER

Citoyen Genevois.



PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous les pays.

DL 40
8,33 \

Droits de traduction et de reproduction réservés
pour tous les pays.
Copyright 1918
by ERNEST FLAMMARION.

A

MAURICE BARRÈS

dont l'œuvre n'a jamais déçu les combattants
je dédie ce livre français
en témoignage d'admiration et d'amitié.

383711

PREMIÈRE PARTIE

LA 7e DIVISION D'INFANTERIE

La Meuse, la Marne et l'Aisne.

MÉMOIRES

d'un Engagé volontaire

CHAPITRE PREMIER

LE MÉTÈQUE

Un agréable soir du printemps 1914, les membres du cercle Hoche offraient un petit banquet, dans un restaurant du bois de Boulogne, à l'un de leurs camarades de plume et d'épée qui venait d'être fait chevalier de la Légion d'honneur comme écrivain français, mais à titre étranger. Cette fête était présidée par le général de Trentinian, qui commandait alors la 7e division d'infanterie. Après l'émotion gentille des toasts, le général se pencha vers le nouveau légionnaire et le pria de lui demander une faveur, voulant ainsi lui témoigner sa bienveillance et son contentement.

Je répondis :

— Mon général, s'il y a la guerre, emmenez-moi.

Il me le promit, un peu au hasard. Nous étions si loin de nous attendre au drame que nous avons

vécu ! J'insistai pour que la promesse fût sérieuse, je pris à témoin les deux Cassagnac, le peintre René Préjelan, mes grands amis, Charles de Polignac, qui souriait, d'autres encore.

Le général de Trentinian a tenu parole. Le banquet du cercle Hoche eut lieu un des premiers jours du mois de juin. Le 22 août, je méritais — bien imparfaitement — d'être cité au 4e corps d'armée. Le rapprochement de ces deux dates est mon orgueil. Et maintenant je préviens le lecteur que je n'aurai plus que de l'humilité.

Je commence timidement le récit de ma vie belliqueuse. Il me semble être retourné à mes débuts dans ce métier de conteur que j'ai tellement aimé. Je voudrais que mes amies de jadis me fussent bienveillantes. Quand on revient après un long voyage, on redoute la critique. Il ne faut pas que les regards s'attardent sur le visage, dénombrent les rides, épient la fatigue. Ma dernière nouvelle a paru au *Journal* moins d'une semaine avant la mobilisation. Depuis lors je me suis battu, je n'ai pas tenu la plume. Saurai-je encore être simple, livrer toute ma pensée avec cette sincérité qui fut mon ambition ? Il me faut parler de moi directement, sans le secours de ma famille imaginaire. Ce n'est pas facile, cela peut être déplaisant. Je m'y résous parce que j'ai quelques beaux souvenirs et surtout parce que la guerre n'a rien changé : il est en moi d'écrire. Et puis, dès à présent, il se détache de mon aventure — ce fut bien mieux

qu'une aventure ! — une leçon précise qui me servira de prologue.

J'appartiens à une vieille famille d'origine française, les Binet de Valmer, réfugiés à Genève pour cause de religion. Le souvenir de la France s'est conservé parmi ces exilés. Chez la plupart, ce n'est qu'une affection assez vive ; chez d'autres, une véritable nostalgie. J'étais de ces derniers. Dès mon enfance, si fier que je fusse de mon titre de citoyen genevois, je n'imaginais pas que ma vie pût se dérouler ailleurs qu'à Paris. J'avais vingt ans quand je m'installai dans cette ville et commis une faute que beaucoup devraient se reprocher.

Vingt ans, c'est l'âge où s'impose le métier militaire, où les jeunes gens qui ne sont pas des déracinés s'en vont tout naturellement apprendre et la discipline et le sacrifice à l'ennuyeux devoir. Ils prennent leur place sans récriminer là où il faut bien qu'ils soient, puisque le destin les y a mis ; ils n'entreprennent pas dès l'aube la lutte vers le succès et l'impossible bonheur.

Je ne fis pas comme eux. Je profitai de mes avantages. Etranger domicilié, je ne servis pas le pays dont j'étais l'hôte, et, comme à cette époque j'étudiais la médecine, cela me fit gagner une année sur mes camarades français. Il ne faudrait pas me prêter ce calcul assez vilain. J'avais de l'indépendance, trop d'orgueil, une grande facilité à me nourrir de sophismes. La loi militaire suisse permet de se faire mettre en congé, et ces congés

sont renouvelables. Pour demeurer libre, pour travailler mieux, je restai Suisse tout en habitant Paris, je me disais :

— Je m'engagerai si la guerre éclate.

Eh bien! je me suis engagé, mais cela ne prouve pas que j'aie fait autrefois mon devoir. Au fond, je suis resté un invité dans l'armée. Le métier s'apprend mal à mon âge. J'ai quarante-deux ans.

Voyez-vous! je sens depuis longtemps ce que je vous avoue. En 1906, j'ai répandu dans le grand public le mot retrouvé par Charles Maurras et qui désigne et stigmatise ceux qui vivent sur un pays étranger, j'ai écrit les *Métèques*, roman où je peignais sans indulgence mes semblables.

Mes semblables? Non! pas tout à fait.

Je suis de race latine. Les latins ne sont jamais métèques. Mais c'est une situation triste, et plus démoralisante qu'on n'imagine, que d'être hors cadre, le passager. Il faut appartenir à une famille humaine. Cette vérité, qui paraît naïve aujourd'hui, il n'est pas que des bandits à l'avoir négligée. Nous étions quelques mille, avant la guerre, qui nous agitions à Paris, influençant, dirigeant l'opinion. En avions-nous le droit? Nous parlions de haut. Beaucoup se trouvèrent fort empruntés quand il leur fallut être Français, simplement.

Donc, cette nuit de juin, je sortais du Pavillon Chinois avec une promesse romantique, et je retournais à la vie quotidienne : livre que l'on

compose, rêve intérieur qui persiste, agitations qui détruisent.

Peu après éclata l'affaire du dessinateur Hansi. Vous vous souvenez? Il n'est pas un artiste qui n'ait été exaspéré par cette persécution germanique. Paul et Guy de Cassagnac décidèrent d'en tirer représailles sur la personne des correspondants de journaux allemands.

Ce fut délicieux de jeunesse. Ces deux grands garçons étaient toute la loyauté, toute la bravoure, tout l'esprit d'offensive. J'écris : « étaient ». Guy de Cassagnac est tombé dès le début de la guerre. Une légende du plus frais héroïsme enveloppe sa mémoire. Paul de Cassagnac qui, blessé, demeure, fut le chef ardent de cette gaie bataille : les deux frères intimèrent l'ordre aux espions déguisés d'avoir à quitter Paris dans les vingt-quatre heures. Mais, voici le baroque! ils me choisirent, moi Genevois, pour être l'un de leurs messagers. Nous posâmes le dilemme : ou partir ou se battre en duel.

Ils partirent.

Je vois encore, sous les lunettes cerclées, l'étrange figure de ces pauvres professeurs. Laissons cet épisode. Il me sert à marquer le personnage que j'étais.

Prodigieux printemps de la tragique année! La femme danse le tango, les valets ricanent à la sortie du bal, le conseiller d'ambassade envoie son rapport à Berlin : tout est pourri. Il se trompe, mais

quelles apparences ! Les meilleurs ont la fièvre. Ils sont véhéments, ils ne sont pas graves.

J'ai suivi le cortège funèbre de mon pauvre ami Calmette, le plus loyal, le plus vigoureux des hommes. J'ai demandé à l'un de ses protégés s'il ne vengerait pas ce meurtre. On me répondit qu'une provocation par voie de fait manquerait d'élégance. Et Caillaux triomphe, tout éclaboussé de sang.

Mais cela, c'est l'avant-guerre, à la surface de la nation. Le Métèque observe, s'amuse, s'indigne, dans le vide, même il pérore. Fin juillet, il lui faut choisir.

N'ai-je pas eu d'hésitations? Allons! soyons précis ! Correspondant de guerre? Tout voir, tout juger. J'étais neutre. C'était si commode! Vous avez lu mes contes? Alors vous comprenez : j'ai écrit à l'un de mes amis des Affaires Étrangères pour lui demander s'il n'était pas temps de réclamer la naturalisation française. Vous comprenez : il y avait le rêve intérieur, l'instinct profond, l'élan de ma race.

Le 27 juillet, mon ami me répondit qu'il ne fallait pas perdre une minute. Je reçus sa dépêche, le matin, dans cet appartement meublé qui était à l'image de ma vie. Quelques minutes plus tard, je sonnais à la porte du général de Trentinian :

— Mon général, vous m'emmenez?

Il redressa sa petite taille. C'est un homme sec, blond, dont les yeux étincellent. Son nom est lié à

l'histoire des colonies françaises. Je ne puis parler de lui sans la plus respectueuse tendresse. J'ai connu à ses côtés le désastre et la victoire, les crépuscules tragiques, les matins éblouissants, les longues soirées où son âme riche se dépensait pour chasser l'ennui.

— Je vous emmène? Cela dépend.

— Mon général, vous avez promis.

Et il se passa ceci qui est admirable : ce divisionnaire, accablé de soucis, eut le scrupule d'une parole, même donnée légèrement. Nous étions des camarades de cercle, nous n'étions pas d'anciens amis, mais quoi! il avait juré.

— Je vous emmène.

On verra tous les obstacles que nous dûmes vaincre.

— Pourtant, il faut que vous soyez naturalisé.

Et je commençai mes courses dans les ministères. Quelle énergie j'ai dépensée au seuil des bureaux! Je luttais pour trouver mon cadre. Je remercie ceux que mon enthousiasme a émus et qui me délivrèrent des formalités d'usage.

Journées magnifiques! Premier miracle français : une religion est née dans l'auberge qu'était devenu Paris, les fidèles sentent battre un seul cœur, les athées sont dépaysés et frileux. Je sentais battre le cœur de France. Il ne m'a plus quitté.

Je vous raconterai.

Il faut bien se souvenir. La guerre est devenue différente. C'était nos fiançailles avec le grand

sacrifice. Nous ne serons plus jamais dans cette jeune ivresse. Comme c'était beau! Je me rappelle... Il faut bien occuper les loisirs d'une convalescence : je viens d'être blessé à l'attaque de la Malmaison.

CHAPITRE II

DE PARIS A VERDUN

Le 31 juillet 1914, je fus averti que le décret concernant ma naturalisation allait être présenté à la signature. Le même jour, je pris contact avec l'armée. Voici comment.

Il est six heures du soir. Au cercle Hoche, je ne quitte pas le téléphone qui me permet d'interpeller les personnages les plus puissants. Je les traite presque d'égal à égal. Ils ne m'en veulent pas ; l'amitié la plus féconde règne sur la ville, et j'ai tant de bonne volonté! Brusquement, on m'appelle : une visite. Je m'empresse, et, dans le salon des étrangers, j'aperçois, grandi par le long manteau de cavalerie, la tête haussée par l'habitude du commandement, le menton tendu, la courte moustache arrogante, l'œil clair, impérieux, le maréchal des logis Paccaud, porte-fanion du général de Trentinian, devant lequel je suis soudain comme un petit garçon.

Le général m'envoie ce sous-officier pour me mettre à l'épreuve. M'emmener à la guerre lui semble une lourde responsabilité. Peut-être a-t-il moins confiance dans ma fougue. Sur son ordre,

Paccaud me décourage. Il est plus facile d'être naturalisé que de devenir soldat et de se battre, au moins comme je le veux, tout de suite, sans attendre. Il faut un uniforme, des armes, une monture, et, chose plus grave, un numéro matricule. L'instinct profond, l'élan de la race, oui, oui, c'est bien! mais le détail, le détail qui domine mon futur métier?

J'ai subi l'épreuve. Le rêve est toujours victorieux quand une foi joyeuse l'anime.

— Je n'ai pas de cheval? J'en achèterai un.

— Vous ne pourrez pas, ils sont réquisitionnés.

— Je m'arrangerai. Je trouverai un uniforme, des armes.

— Mais on ne reçoit pas d'engagement volontaire avant le vingtième jour de la mobilisation.

— Qu'importe, je partirai avec vous!

Je me suis arrangé, j'ai trouvé, je suis parti.

Je suis parti, déguisé.

A l'heure des adieux émouvants et des nobles pensées, j'ai dû courir les magasins du Temple et les maquignons. Par quel subterfuge me suis-je procuré un cheval? Je n'ai pas le droit de le dire. Aucun tailleur ne voulut me confectionner d'uniforme dans un si bref délai. Ma tunique, décrochée chez un revendeur, était beaucoup trop étroite, mon pantalon rouge beaucoup trop large. Je n'eus pas d'ennui pour mon casque, mais je ne pus découvrir un calot assez grand pour ma tête. Celui que j'achetai, il fallut le découdre par der-

rière. Je portais au col le numéro du 27e dragons.

En effet, Paccaud, convaincu par ma fièvre, m'avait dit :

— Soit! Le général vous emmènera, à vos risques et périls, dans son escorte. Le train de l'état-major part dans trois jours. Mercredi, vous viendrez avec moi à l'Ecole militaire, en civil. Vous vous habillerez dans ma chambre et vous ressortirez en tenue, avec votre croix. On vous présentera les armes, ne vous étonnez pas. Jeudi matin, vous tâcherez de vous habituer à paraître soldat, je vous montrerai à faire votre paquetage, et jeudi, vers minuit, en route!

J'entends ma lectrice qui se scandalise : « Eh quoi ! tant de gaieté? » Elle se souvient de ce que fut pour elle cette dernière semaine. Quel déchirement! Hélas! je n'apporte que le témoignage de ma vie. J'ai été conduit vers la frontière par une force profonde, mais ce n'était pas un foyer que j'allais défendre, et toute ma tristesse fut justement la nostalgie de ces adieux dont me privait mon admirable solitude. Des affections, des amitiés, certes! Rien qui m'attachât le cœur. Et cette douloureuse indépendance illustre une vérité que nous retrouverons bien souvent au cours de ce récit : chacun de nous a la guerre qu'il a méritée en temps de paix.

J'imagine que le paysan sur le quai de la gare rêva à la moisson engrangée et qui souffrirait de son absence. Sur le quai de la gare j'ai rêvé à mon

œuvre qui n'était pas finie, j'ai essayé de m'exalter: ce départ n'était-il pas un couronnement? Tous mes personnages sont des aventuriers de la pensée, des êtres libres et qui agissent pour l'idée. Croyez-moi, c'est bien peu de chose, l'idée, en présence du sentiment d'un peuple soulevé. Moi aussi, j'ai eu mon déchirement! J'ai douté de la nécessité de mon sacrifice, tandis que les autres, mes camarades inconnus, ne doutaient pas : ils allaient à leur besogne, et la seule besogne en temps de guerre est de défendre le foyer menacé. Tout le reste ne compte pas. Si vous saviez comme l'homme de la tranchée se moque des démocraties!

Paccaud vint me retrouver dans le coin solitaire où j'attendais la fin de l'embarquement. Il avait installé Voltigeur, mon cheval, avec les montures du général de Trentinian, et il me cherchait pour me secourir. Il était triste, une tristesse toute simple : il avait quitté sa famille, et il y songeait, le travail fini.

Dans notre armée, il est deux sortes de sous-officiers réengagés. Les uns ont donné l'exemple, à chaque bataille. Ils ont le goût du péril et du devoir, ils attendirent des années les combats qu'ils livrèrent, ils sont hardis, ingénieux, et même sensibles. Les autres ne sont que des fonctionnaires, hallucinés par la retraite. De ceux-là, je ne parlerai pas. Le maréchal des logis Paccaud appartient à la première catégorie. Il m'excusera de le mettre en scène, il est trop typique pour que je le

néglige, il a toutes les vertus de ce peuple auquel je voudrais appartenir. Dix mois, nous ne nous sommes pas quittés. Je suis son « bleu ». Il est mon ami.

Il s'assit près de moi. Les petites heures de la nuit étaient froides.

— Voulez-vous une couverture? me dit-il tendrement.

Je ne sais pas s'il comprenait ma détresse, il comprenait que je n'étais pas obligé et que lui était obligé à l'héroïsme. Je pense sincèrement que sa situation valait mieux que la mienne. Un couple assez étrange : cet écrivain qui essaie de se bien conduire, ce sous-officier qui le protège. Une assez belle chose : cette affection qui va naître!

Nous avons fait route ensemble vers une destination inconnue, dans le wagon où nous tinrent compagnie deux sergents, « ces messieurs de la justice! » comme nous les avions surnommés. Ils étaient affectés au conseil de guerre de la 7e division. J'ai oublié leur nom. On m'a dit que l'un d'eux était mort de maladie. Ils étaient bons camarades, et nous avons partagé nos vivres.

Ce n'est pas facile d'aller vers une destination inconnue! Après avoir roulé dix heures, nous avions fait le tour de Paris. Nous nous dirigeâmes vers l'Est. Voici l'évêque de Meaux qui nous distribue des médailles saintes. J'ai gardé toute la campagne celle qu'il m'a donnée; je la perdis avant le dernier combat, aussi m'en arriva-t-il

malheur. Ces médailles, nous les reçûmes avec un peu d'ironie, mais chacun cacha soigneusement la relique.

A la gare de Meaux, je fis connaissance avec une grande torture. C'est malaisé à dire. Comprenez-moi : il me fallut, en société, en équilibre instable, en plein air, bien vite, parce que le train n'attendait pas... comprenez-moi ! je n'oserai jamais dire ce qu'il me fallut faire... Le mot « feuillées » appartient à la langue.

Tout le jour, on discuta sur le point de débarquement, discussion interrompue par le passage dans les petites gares où s'agitaient des drapeaux. Plus nous avancions vers la frontière, plus l'enthousiasme du pays nous étreignait. Dans le compartiment voisin, les jeunes estafettes chantaient. Au crépuscule, leurs refrains se turent, nous apprîmes que nous allions à Verdun, et ce mot eut tout de suite pour moi l'effrayante splendeur qu'il a pour vous tous aujourd'hui. Avant minuit, le 7 août, nous entrions dans la forteresse. Et j'étais à la guerre. Et je voyais le beau visage de la mort. Et c'était sublime !

Mais il me fallut déchanter.

J'ai de mauvais yeux, je ne vois pas très clair la nuit. Je n'avais pas l'habitude. Comme je montais sur Voltigeur, ma selle, imparfaitement sanglée, tourna, et je m'effondrai dans une boue innommable. Personne ne me vint en aide. J'eus l'impression que j'étais de trop. Je réagis, je remis

la selle à sa place, me hissai sur Voltigeur engourdi, et me hâtai sur la route. Hélas! j'avais perdu l'escorte. En trottinant, j'arrivai botte à botte avec un cavalier enveloppé dans un manteau sombre. Poliment, je lui demandai la permission de l'accompagner. Il me l'accorda de la meilleure grâce, et ce fut ainsi que l'on vit arriver, à l'aube, au village de Vacherauville, le dragon de seconde classe Binet-Valmer devisant agréablement avec un major à cinq galons, le docteur Simonin, médecin principal de la 7[e] division.

Paccaud me gronda. Pourtant je m'étais tiré d'affaire, et l'on me traita désormais avec moins de dédain.

Vacherauville, Mangiennes, Grémilly, ces petits villages de la Meuse, ensoleillés et malpropres, m'ont laissé de jeunes souvenirs. Mais quelles extraordinaires tranchées nos troupes creusèrent pour leur défense éventuelle! J'allais dans les champs voir travailler les fantassins. Je les contemplais avec cet air un peu sec du cavalier que j'étais devenu. Des tranchées? Des petits fossés, des sillons, et nos hommes remuaient la terre avec un tel ennui. Ils avaient de la flamme dans le regard, ils ne parlaient que d'offensive. Aucune patience! Ils ont bien changé, ils ont appris ce que ne leur avaient pas enseigné leurs chefs ni leurs études de jadis. Ils ont appris très vite. Ils ne savaient pas.

Je me rappelle avoir entendu, en 1913, à l'un

de ces dîners où j'étais auditeur et spectateur passionné, le général Marchand dire de sa voix saccadée, entraînante, péremptoire et belle :

— La France est une nation guerrière, ce n'est pas une nation militaire.

Quelle vérité succulente ! Elle explique à la fois l'antimilitarisme évident de notre peuple et les vertus incomparables de notre armée.

A Vacherauville, à Grémilly, à Mangiennes, il n'y avait pas que moi qui fût un piètre militaire, mais tout de même, regardez nos yeux brillants, entendez nos rires, voyez comme on se débrouille et comme on s'aime, nous sommes des guerriers !

CHAPITRE III

TOUTE L'ARMÉE DISAIT EN AVANT

Ces belles semaines qui ont précédé Charleroi, vous étiez déjà des guerriers, mes camarades ! Je vous suis témoin, et je ne suis que cela.

Le hasard fait que j'écris ces lignes à Paris, le 1er janvier 1918, quatrième hiver de la guerre. Peut-être est-il bon que l'on redise à ceux qui vivent en tout repos comment se créa la barrière humaine qui les protège. Ma division, la 7e, connut tardivement la gloire, mais, dès le 22 août 1914, la 14e brigade perdit la moitié de son effectif, le 14e hussards et le 26e d'artillerie furent presque anéantis. De telles épreuves nous ont façonnés. Arrêtons-nous.

Un témoin. Et je n'ai pas d'orgueil. Le 10 août, on me mande à l'état-major :

— Monsieur, votre situation est inadmissible, nous ne pouvons vous nourrir, nous n'avons de ration ni pour vous, ni pour votre cheval. Officiellement nous ne vous connaissons pas. Le général de Trentinian oublie un peu trop les règlements.

Celui qui me parle est le chef de bataillon Macker, un Alsacien, la plus belle figure de soldat

que j'aie connue. Il unissait les vertus du guerrier aux vertus du militaire. Il est mort, tué à l'ennemi.

Il m'offensait, me parlant de trop haut. J'ai mis des mois à me prosterner devant des qualités si simples.

— Mon commandant, renvoyez-moi ! Demandez une punition puisque j'ai commis une faute. Je ne partirai que condamné.

Il hausse les épaules :

— Arrangez-vous !

Le grand mot de la campagne.

J'ai recours à Paccaud. Il me conduit au général dont il m'avait défendu l'approche : « Ne vous imaginez pas que c'est comme dans le civil ! » Et le général, obsédé par ma présence, m'envoie à l'intendant, un colonial comme lui.

On exhume un vieux règlement, du temps de l'Empereur, qui permet à un divisionnaire d'engager sur la ligne de feu quiconque peut être utile à la division. Nous sommes sur la ligne de feu : le canon tonne à Mangiennes ; et mon acte d'engagement est du 11 août, contresigné par le maire de Grémilly-sur-Meuse.

Désormais, mes camarades, je suis le plus humble d'entre vous, pas même une estafette — il faudrait être sous-officier — j'appartiens à l'escorte, et je porterai les ordres, le cas échéant.

Dans l'attente, je tiens la popote de mes supérieurs, les maréchaux des logis. Ils sont fort con-

tents de moi. J'ai une petite réserve d'or, et je la dépense sans compter. D'autre part, je suis bon cavalier, et mon cheval galope. On m'accepte.

Toute la 7ᵉ division, enfin concentrée, marche vers la Belgique. Certitude de victoire : on dit que le général Pau est entré à Mulhouse, nos hussards rapportent, au retour de chaque reconnaissance, les trophées des uhlans qu'ils ont tués. J'ai vu cela ! Sur leur cheval fourbu, nos petits gars, si roses et si frais, souriant du doux sourire de Bretagne, montrent un casque à pointe cabossé, et lèvent vers le ciel tumultueux le faisceau des lances.

J'ai vu d'autres spectacles qui nous entraînent à vaincre. Au lendemain de Mangiennes, on m'envoya contrôler les atrocités allemandes, dans un village reconquis.

Ce fut ma première mission, et, au fond, mission d'homme de lettres : j'écrivis un rapport. Je ne puis nommer ici la bourgade, mais je jure qu'il me fut rendu compte que, le 10 août, les Allemands emmenèrent à leurs avant-postes un prêtre français et des femmes, pour se protéger. Ils assasinèrent un vieillard qui protestait contre la destruction d'un puits, et laissèrent son cadavre vingt-quatre heures sur un fumier. J'ai recueilli les témoignages et les larmes, et, joyeusement, ce premier soir où je fus utile, j'ai accepté d'un lieutenant du 101 le fusil qu'il m'offrait pour abattre les silhouettes des bandits qu'on apercevait à la crête voisine.

Il me semble bien que je n'ai tué personne. Mauvaise vue, émotion, je lâchai le coup. Je le regrette, car j'ai rencontré, la semaine d'après, tout déchiqueté, cet alerte lieutenant qui m'avait tendu le fusil, et il me disait :

— En avant, Binet-Valmer, en avant!

C'était le soir d'Ethe.

Toute l'armée disait en avant.

Même ce petit hussard du 14e que j'ai entendu pleurer.

Un jour, à Grémilly, des infirmiers se précipitent. Je les suis. J'entre dans une chaumière. Sur un grabat, un gosse sanglote. Il porte l'uniforme d'azur. Il raconte, il raconte désespérément. Il faut qu'on sache pour qu'il soit vengé! La patrouille était cernée; il est tombé, il est resté seul; les uhlans l'ont entouré, et l'un d'eux qui gouaillait, le garrotta et lui attacha les pieds à la queue d'un cheval, puis, sautant en selle, le traîna à travers champs. Comment s'est-il délivré? Il ne le dit pas. Il n'arrive pas au bout de son récit. Il pleure.

Cette histoire, cent autres pareilles, ont leur écho dans le cœur de l'armée. Et l'armée s'en va, ivre de vengeance, vers la Belgique que nous devons secourir. A chaque engagement, nos éclaireurs sont victorieux. L'Allemand ne résiste donc pas? Où pourrons-nous l'atteindre? Faudra-t-il toujours doubler l'étape?

Nous franchissons la frontière belge. Je n'ou-

blierai jamais ce matin de brume et cette émotion. Le reste n'est pas la guerre que nous avons souhaitée, nous dont c'est le métier d'imaginer des choses belles. Mais cette route qui tourne, ce cortège interminable de fantassins diminués par le ciel bas, ces dragons de l'escorte dans leur long manteau, et ce sergent d'infanterie qui hausse vers le petit général du Tonkin et de Madagascar le poteau frontière que les Allemands avaient arraché !

Ensuite, les cigares et l'accueil de Belgique ! Ruette, Gommery, la Malmaison. Déjà la Malmaison ! ce n'est pas celle où je fus blessé, mais notre langue précise et notre âme unique n'ont que peu de mots faisant image pour désigner un lieu.

Écoutez l'âme unique de la France tout enchantée par les promesses de victoire ! Soldats du 101, du 102, du 103, du 104, adolescents de Paris ou de la Sarthe, hussards du 14, artilleurs du 26e, à travers les défilés des premières Ardennes, ils vont dans la brume, insouciants, joyeux, confiants, et voici le 22 août et le crépuscule du matin.

La route monte. Elle s'engage dans les bois. Sous les frondaisons, dans les pinèdes, il demeure encore, le lit de paille où, hier, l'Allemand s'en vint coucher. Et moi, je dépasse la colonne, je porte des ordres à celui-ci, à celui-là. Le petit fantassin s'anime, on crie :

— Voilà le Suisse !

Je suis devenu populaire dans la division.

Hélas ! j'entends des paroles plus graves. Nos officiers d'état-major marmonnent. Ils n'aiment pas beaucoup que le général soit toujours avec son avant-garde. Ils trouvent que l'armée s'engage bien à l'aventure. Peut-être ont-ils raison.

Je n'en sais rien ! Je porte des ordres tant que je peux, je ne cherche pas à comprendre.

Nous allons à travers bois. J'entends la sympathique rumeur qui m'accompagne, je reçois les éloges de Paccaud, je flatte l'encolure de Voltigeur. Je suis heureux, j'appartiens à la race conquérante ! Derrière ces bois que nous aurons franchis dans quelques minutes, c'est l'inconnu du péril. Les bois sont franchis. Le brouillard se dissipe soudain.

Quelle charmante vallée à nos pieds !

Le village d'Ethe est sur l'autre versant. Nous n'avons pas loisir de l'admirer.

Un énorme fracas, une tempête nous bouscule. Il semble que tout s'écroule. Tout se précipite : les bruits, les attelages et les hommes. L'artillerie allemande prend en écharpe la colonne qui s'engageait dans la riante vallée. Les balles sifflent, les chevaux tombent. Le général et son escorte foncent vers le village où, bientôt, nous serons cernés.

CHAPITRE IV

LA BATAILLE PERDUE

Je possède sur les combats d'Ethe et de Virton, épisodes tragiques de la bataille de Charleroi, quelques documents précieux. Il me serait facile d'éveiller une de ces polémiques qui salissent toujours les défaites les plus nobles. Je m'y refuse. Je crois ardemment que chacun a fait son devoir. Sans doute l'armée fut-elle surprise. C'était inévitable. La grande vague, qui venait, orgueilleuse, des profondeurs de la France, ne se doutait pas des embûches que lui ménageait, en avant de la falaise, la traîtrise des rochers. L'esprit d'offensive animait la race autant que les états-majors. Nous nous sommes jetés sur l'adversaire. Il nous guettait au piège. Cette seule fois, l'Allemand fut bon psychologue. Mais ce sont là des problèmes qui appartiennent à l'histoire. Ecoutez simplement ce que j'aperçus et ce que j'étais. La leçon d'un homme peut être donnée par le romancier.

Donc, battue de flanc par l'artillerie et les mitrailleuses, la 7e division, en colonne sur la route qui traverse le gracieux vallon d'Ethe, fut scindée en deux tronçons. L'un reflua vers les bois

dont nous étions sortis, l'autre se rua vers le village où combattait déjà le 14e hussards. Et le général et son escorte, sans aucune prudence, rejoignirent cette avant-garde.

Nous dépassons un petit ruisseau, un hangar, une scierie. Nous gravissons une route et, à la lisière du village, nous tournons à gauche. Il faut bien nous arrêter dans cette rue que les balles balaient.

— Rangez-vous contre les maisons!

La manœuvre s'accomplit. Les chevaux, comme frileux, se serrent les uns contre les autres. Nous sommes une vingtaine de cavaliers, botte à botte. Et je regarde, enfin!

Où suis-je? Qu'est-il arrivé? Je me demande, tel le héros de Stendhal : « Est-ce une bataille? » L'horizon est si limité! La rue se déploie, toute droite, mais la brume et la fumée m'empêchent de distinguer le point où elle s'achève, tandis qu'à cent pas de moi un carrefour assez vaste s'ouvre sur le nord du village, que tient l'ennemi.

L'ennemi? Où n'est-il pas? Autour de nous, les murs sont criblés, la poussière se lève. Le bruit est épouvantable. Il crée la solitude.

Je suis seul, bien que j'aperçoive tant de figures familières. Détestable ou magnifique solitude, je la retrouverai au crépuscule du soir! Maintenant, je m'interroge :

« Vais-je avoir peur? »

Eh bien! je n'ai pas eu peur à ce moment-là,

mais j'aurais tellement voulu agir! N'est-il pas vrai, camarades qui épiez, du poste d'écoute, l'horizon glacé des tranchées, n'est-il pas vrai aujourd'hui encore, que rien n'est plus atroce que l'immobile attente?

Je n'attends pas longtemps. Ayant mis pied à terre, le général s'oriente. D'où viennent les balles? Ce glorieux colonial fait la guerre de partisans. Il flaire.

Tout à coup, un soldat qui traverse la rue à deux cents mètres devant nous, tombe, boulé comme un lapin.

Le général appelle :

— Binet-Valmer!

Est-ce qu'il me soumet encore à une épreuve? Est-ce que les noms des cavaliers de l'escorte lui sont plus étrangers que le mien? Je m'avance. Le cœur bat fort. Je salue :

— Mon général?

Il m'ordonne d'aller jusqu'au cadavre, non pour l'emporter, mais, me dit-il, pour faire lever les fusils. Et il me dévisage.

Pascaud m'a racouté que l'escorte entière pensait que je ne reviendrais pas. Pour moi, trop de vanité m'exaltait. Fini, le rôle ridicule! On m'a choisi. Je pars au galop, je dépasse un peu le soldat rigide, et, faisant tête aux balles qui m'assaillent, je vois à présent l'extrémité de la rue. Contre les façades qui la limitent s'agitent des masses grises. Je reviens et je rends compte : l'ennemi est là.

On amène deux pièces de 75. On rameute un escadron du 14e hussards. Les canons sont au carrefour : l'un tire vers le nord, l'autre droit devant lui, et quel massacre ! Puis l'escadron suit la volée des obus.

Ah ! charge de cavalerie, splendeur disparue des guerres élégantes ! A cet instant même, en un autre lieu du village, près de la voie ferrée, un autre escadron fait charge sur charge, et pour nous dégager, meurt le colonel commandant le 14e hussards, M. de Hautecloque, qui tombe presque sur le corps de son fils, et qui, se soulevant, crie, avant de mourir :

— Vive la France ! Mon Dieu, je vous aime !

Et meurt aussi le chef d'escadrons comte François de Brémond d'Ars qui a remplacé le colonel pour conduire l'incessante charge.

Prestigieuse grandeur, aujourd'hui dépassée.

Ils s'en allèrent en trombe, les petits hussards, sous la voûte des moulinets d'acier. Leur clameur dominait toute chose. Ils voltèrent au nord, et, de nouveau, le 75 tira droit devant lui.

A cette minute, une automobile surgit. C'est le capitaine de La Chavignerie, agent de liaison du général Boëlle, commandant le 4e corps d'armée. Des nouvelles se propagent dans l'escorte. Nous sommes cernés au nord, à l'est et à l'ouest par l'ennemi, au sud par son feu qui rend le vallon infranchissable.

— Pied à terre !

On ressangle les chevaux.

Je reçois un nouvel ordre : surveiller le tir des fantassins qui, dans les maisons, luttent à cinquante mètres contre les tirailleurs allemands.

La tête aux embrasures, j'ai vu s'effondrer l'homme grisâtre. Tout ce temps-là, je fus une brute heureuse. Quand je redescendis, j'assistai au départ du capitaine de La Chavignerie. Il eut la folle audace et le succès inouï de traverser en automobile l'infranchissable vallon.

Le soleil brille, et je regarde pour la première fois s'effriter le clocher d'une église sous la mitraille. Elle forme, au-dessus de nous, ce dôme sonore auquel je me suis accoutumé. Heures étranges : parfois tout est immobile. Que dit-on dans le groupe de nos chefs? Deux estafettes sont envoyées en mission à l'arrière. Le docteur Simonin et l'interprète Deschars s'entretiennent dans une conversation joviale. Le capitaine de Jouvencel, le capitaine Jullien, le capitaine Laporte partent à franc étrier chercher du renfort. Mais quel est ce tumulte pittoresque parmi la sourde laideur des bruits?

Débouchant du carrefour, un cheval arrive en carrière. Il s'abat, il traîne le cadavre d'un hussard. Les débris de l'escadron le suivent, cavaliers penchés sur leur selle, sabreurs qui menacent encore, et quelles glissades sur le pavé de la rue! Cette fantasia reprend de l'ordre à l'abri de nos deux 75, tandis qu'apparaît le général Félineau, le com-

mandant de cette malheureuse 14e brigade dont les derniers éléments se réfugient dans le village d'Ethe, inviolable.

C'est un homme âgé, lent, calme, précis. Il écoute avec déférence le général de Trentinian :

— Félineau, je vous confie Ethe. Vous ne le quitterez pas avant la nuit. Mon devoir est de rejoindre le gros de la division.

Puis, se tournant vers nous :

— En route, messieurs !

Nous revenons sur nos pas, nous atteignons la scierie, nous traversons le petit ruisseau, nous faisons halte dans un chemin creux. Paccaud enlève la flamme de sa lance : il ne faut pas que les Allemands reconnaissent un divisionnaire. Devant nous s'étend la route balayée, mortelle à qui veut la suivre. Elle est assez large pour que trois cavaliers s'y engagent de front.

Le premier groupe sera composé du général, du chef d'état-major et du porte-fanion.

Ils partent, au trot d'abord, au galop de charge ensuite. Ils passent, ils disparaissent. A cent mètres derrière eux s'élancent le docteur Simonin, l'interprète Deschars et un cavalier. Le docteur et l'interprète tombent... C'est mon tour. Le dragon Chevallier est à ma droite, le brigadier-fourrier Renard à ma gauche. Ah ! je me souviens d'avoir monté en course au début de ma quinzième année. Je chausse l'étrier, je me soulève sur la selle, et Voltigeur, bête de sang, se replie, se détend, se replie

encore. La belle chevauchée! Je dépasse mes camarades. Voltigeur va trop vite, il ne tiendra pas. Il bourre. J'essaie de l'apaiser. Je vous dis que c'est une course et que la mort est absente. Non, je ne l'attendais pas quand elle frappa mon cheval. Il boula comme le soldat dans la rue. Une chute à se rompre les os!

Je me rappelle que Renard et Chevallier sautèrent par-dessus moi, pour tomber plus loin, d'ailleurs. Je me rappelle avoir senti quelque chose de mou sous mon épaule, le cadavre d'un fantassin, pauvre cadavre qui m'a sauvé! Si je m'étais cassé le bras ou la jambe, j'étais perdu. Pas une fracture! Et je rampe vers le fossé de la route où je me tapis. Les balles de mitrailleuses rasent le sol, fouillent chaque espace du terrain.

A cette époque, j'étais assez corpulent, et je dus me mouler à ce fossé trop étroit. Quand j'eus pris position, les bras en avant, le front sur les coudes, je me mis à songer. Il ne me semblait pas qu'il y eût une chance de salut, et l'heure d'avant la mort commença.

Ecrivains légers qui prêtez à vos personnages des paroles inventées au hasard, prenez garde que le destin ne vous place en situation de les dire vous-mêmes. En chacun de mes livres j'ai parlé de l'heure d'avant la mort. En elle se résume toute la vie. Et ne vaut rien qui ne vit pas pour elle. Ah! beau visage aux yeux clairs, comme je fus heureux de vous avoir poursuivi, moi, toute la vie!

CHAPITRE V

LE BEAU VISAGE DE LA MORT

Les agonies de la guerre ne ressemblent aucunement aux heures critiques des maladies. Elles ont cette noblesse que vous avez aperçue dans toutes les lettres écrites par les combattants, avant l'assaut. Le jour d'Ethe, dans mon fossé, j'ai accepté le sacrifice, et j'ai trouvé que c'était bien.

Autour de moi, les obus creusaient leur trou. Le fracas était inouï. Je ne distinguais plus dans ce tumulte le sifflement des balles. Des mottes de terre parfois me heurtaient les reins. Certainement j'avais peur, puisque je cachais le visage contre le sol, mais mon rêve était libre, et il m'emportait. A mes côtés se tenaient les personnages de mes livres, ma famille imaginaire, mes héros préférés. Je pensais que ma fin donnerait du poids à leurs paroles. Ils sont mes héritiers. Lorsque je m'en irai, mon âme se dispersera dans leur âme. Ce soir-là, ils m'ont sauvé, comme le souvenir d'une famille réelle a sauvé tant de soldats à l'heure où l'on s'abandonne. C'est une vérité que l'amour nous protège. Il nous rend l'énergie. Celui qui est aimé sent qu'il ne peut pas mourir. Mon rêve était

si vivant qu'il apaisa l'anxiété de ma chair.

Ecartant mon casque, soulevant le visage, j'examinai la route. Le cadavre qui avait amorti ma chute était dans son repos. Devant moi, à quelques centaines de mètres, se groupaient les bâtiments de la scierie. Un officier se promenait à côté du hangar, à l'abri d'un amoncellement de fascines. Un homme s'approcha de lui, un autre; ils s'éloignèrent en gesticulant. Là-bas, c'était le combat.

Que faire? Mourir ici? Allons donc! j'ai bien trop de vie en moi!

Je me dresse, et je cours, non pas vers les bois où l'escorte s'en est allée, mais vers le village où il sera du moins héroïque de mourir.

A mi-chemin, je trébuche. Le destin m'est encore favorable : sur mon corps étendu passe la faux des mitrailleuses que ma présence a déchaînées. Alors j'ai peur, horriblement.

Tout est détruit, sauf l'instinct.

J'arrive en trombe dans les jambes de l'officier qui me toise. L'affront de son regard dissipe ma panique. Je me raidis en saluant :

— Mon commandant, j'appartenais à l'escorte. Mon cheval a été tué...

Il m'interrompt :

— F...-moi la paix !

Et je reconnais qu'il est extrêmement nerveux.

Pour moi, je suis rassuré. Quiconque a échappé aux mitrailleuses éprouve un tel soulagement. Les

obus s'acharnent sur la plaine. Au-dessus de nous, Ethe est en flammes.

Un homme du 103e passe. Je l'interroge :

— Où allez-vous?

Il me montre une haie. Je le suis. Une escouade tiraille vers un champ de blé. Nous causons. Personne ne doute que nous ne soyons perdus. La 13e brigade a vainement essayé de nous secourir. Refoulée vers les bois, elle nous abandonne.

Des ordres arrivent. L'escouade se déplace. Tout emprunté de ma personne, je reviens vers le hangar. Des cavaliers assis sur le sol tiennent leurs chevaux par la bride. Ce sont les derniers survivants du 14e hussards. Les autres sont restés sur la route où l'escorte elle-même a été détruite. J'apprends que tous mes camarades sont tombés. On croit que le général est sauf. On ne sait rien, on me montre la ligne sombre formée par les débris du 3e groupe du 26e d'artillerie, anéanti au débouché de la forêt.

A vingt pas de nous, un obus éclate. Les chevaux arrachent leur bride, les cavaliers s'enfournent dans le hangar. Il est rempli de blessés. Un officier m'interpelle, un Parisien dont je connais la famille. Il voudrait me garder près de lui pour se distraire par des propos mondains. Je n'invente pas. Quelques instants, nous parlons de salons amis. Mais, chaque fois que passe une rafale d'artillerie, chaque fois que les éclats heurtent les briques, nous nous serrons l'un contre l'autre. La

peur collective est trop laide! Je sors pour respirer.

Et je m'en félicite, car je puis être utile. On vient de mettre en batterie une pièce de 75. Elle tire par-dessus le village sur la crête qui le domine. Elle tire avec acharnement, avec fureur! Le double mouvement de sa gueule la fait vivre de notre propre angoisse. Nous l'aimons, mais il faut la servir. Les Allemands, qui répondent, tuent les servants. Je m'emploie. Les munitions manquent. Nous courons vers les caissons éventrés, et, sous les balles, nous rapportons les obus à un petit lieutenant qui charge et qui pointe. A mon dernier voyage, je trouve la pièce démontée et le héros sur une civière.

— Ce n'est rien, me dit-il, je crois que nous avons fait de bonne besogne.

Le lieutenant Georges L'Hôte, du 26e d'artillerie, a tout simplement sauvé Ethe en barrant le chemin aux colonnes qui débouchaient de la crête.

De nouveau, je fus désœuvré.

Mais j'étais enrichi par l'exemple. Je ne m'inquiétais plus de bien mourir, c'était tellement simple! J'avais horreur de la scierie et de ceux qui s'y abritaient. Tête haute, allègre, je gravis la route qui conduit au village. Je n'ai jamais éprouvé, depuis lors, une pareille impression de liberté. Ailleurs, j'ai combattu à mon rang. Ici, je cherchais de l'ouvrage.

Près du carrefour désert, une silhouette : un

homme de haute taille, un peu voûté, marche lentement, les mains derrière le dos. Le général Félineau m'accueille avec un sourire paisible. Il connaît mon aventure. Elle lui plaît. Il veut bien répondre à mes questions. Il est six heures du soir, l'ordre nous impose de tenir jusqu'à la nuit. Nous tenons par miracle. Les Allemands n'auraient qu'à donner l'assaut. Ils n'osent pas, trompés par notre feu. S'ils persistent dans leur prudence, nous essaierons de battre en retraite à la nuit.

— Que puis-je faire, mon général ?

— Regardez, et souvenez-vous.

Je me souviens.

Dans chaque maison, un soldat entouré de cadavres manie quatre ou cinq fusils. Nos trois pièces de 75 sont des alliées qui comprennent, et, toutes fumantes d'ardeur, participent à la rage qui m'envahit moi-même. Il faut tenir. Déjà le mot grandiose. Et chaque guerrier vaut cent soldats.

La nuit monte de la plaine. Ah ! qu'elle vienne vite, cette nuit brumeuse ! Vite, vite, hussards et fantassins, enveloppez de paille les roues de nos canons !

La nuit est venue, avivant les incendies.

Vite, vite, formez la colonne ! Nous n'avons plus d'obus, nous n'avons plus de cartouches. Si l'on nous attaque, nous répondrons à la baïonnette. Mais encore une dernière salve !... L'Allemand ne répond pas.

Et le cortège des ombres descend dans la vallée.

Défense de fumer, défense de parler. Il n'est qu'une voix qui s'élève : le gémissement continu des blessés. Il envahit le ciel que possède la lueur des fermes qui brûlent. L'incendie et la douleur seuls sont vivants. Ils accompagnent notre marche silencieuse. A peine un détail, ici et là, donne-t-il du relief. Écoutez ! au bord de la route sur laquelle gisent les artilleurs du 26e, des agonisants nous interpellent :

— Emmenez-nous ! emmenez-nous !

Mais, sur le talus, un officier pantelant :

— Vous voyez bien qu'ils font retraite et qu'ils ne peuvent pas nous emmener !

Et nous passons.

Or, rappelez-vous que, le lendemain, les Allemands, qui s'étaient éloignés d'Ethe et qui en avaient honte, ont achevé nos blessés. Ils ont massacré les civils, détruit les ambulances, assassiné l'interprète Deschars. Sans doute est-il parmi les victimes, l'officier qui expliquait à sa troupe la nécessité militaire du surhumain sacrifice.

A travers bois, marchant toute la nuit, embourbés dans les ornières, ivres de fatigue, fraternels et coude à coude, ayant tous part à cette gloire, nous avons sauvé ce que l'on pouvait de la 14e brigade. Et le général Félineau put rendre compte, à l'aube, qu'il avait gardé la consigne et que chacun avait fait son devoir.

CHAPITRE VI

LA RETRAITE SUR LA MEUSE

Maintenant, j'ai fini de raconter la beauté de la défaite. Le soldat qui résiste a plus d'orgueil que le soldat qui avance. Pendant la charge, on crie pour s'étourdir. Pendant la retraite, on serre les dents, on se dit à soi-même : « Je ne faiblirai pas ! » Le lendemain d'Ethe, 23 août 1914, nous sommes arrivés sur les collines de Villers-le-Rond, nous, 14e brigade, et nous n'étions pas vaincus. La flamme intérieure dissipait les ombres de la fatigue. Nous ne savions rien du désastre. Mais nous avons retrouvé ceux qui n'avaient pu nous secourir, et ils étaient dans l'angoisse de la déroute.

Au quartier général, il restait, de toute l'escorte, le porte-fanion et trois estafettes. A l'état-major manquaient le docteur Simonin, l'interprète Deschars, le capitaine de Jouvencel. Les pertes des régiments étaient immenses. Un groupe du 26e d'artillerie n'existait plus, on ignorait le sort du 14e hussards et des ambulances restées à Gommery. Il faut du temps pour s'habituer à ne pas pleurer ceux qui tombent. Aujourd'hui, les camarades apprécient d'un mot toujours singulièrement juste le servi-

teur disparu, puis reprennent la besogne. Au début, on s'émouvait. Le général de Trentinian me reçut avec des larmes. Il m'embrassa. Le bruit avait couru que j'étais mort.

Ces heures-là, se nouèrent les grandes amitiés. Je plains qui ne comprend pas la vertu de ces mots : frères d'armes. Le maréchal des logis Paccaud me soigna, les estafettes me trouvèrent un cheval pour remplacer Voltigeur. Permettez que je vous présente Lulu. Il était aussi ridicule que son nom. Son corps puissant s'équilibrait mal entre une grosse tête intelligente et une queue de rat. Il avait une jolie robe alezan brûlé, mais vous connaissez des femmes qu'il vaudrait mieux voir mal habillées. C'était la monture d'un sous-officier de l'escorte que les mitrailleuses allemandes avaient tué au franchissement du vallon. Sans cavalier, Lulu s'était obstiné à suivre. Il était fidèle. Il me fut fidèle pendant dix mois de guerre. Il a été mon ami. Il a résisté aux pires étapes, et quand je sommeillais en selle, comme il m'arriva souvent, il prenait garde de ne pas buter. A l'écurie, j'ai dormi la tête sur son poitrail ; il ne bougeait pas. Il avait de l'affection pour moi. Tout de suite, nous reconnûmes que nous étions de la même espèce et que nous irions jusqu'au bout.

Ce fut dur. Après trente heures de veille et de jeûne, à peine étais-je installé devant une omelette que Paccaud nous crie :

— A cheval ! à cheval, les gars !

La division est débordée. L'Allemand nous presse. Le général fait les cent pas devant une maison. On lui amène un de ces petits pur sang qu'il monte avec tant d'élégance, et nous sommes cinq derrière lui, au lieu de vingt que nous étions. Je vous dirai : une escorte est méprisée d'habitude par les troupes d'une division, le mot « embusqué » sonne à ses oreilles, mais l'escorte de la 7e a payé plus que les troupes de ligne.

Allons ! allons ! au grand trot ! Il faut parcourir le front de retraite. Nous ferons cinquante kilomètres ce jour-là, car le général de Trentinian, malgré ses soixante-trois ans, est infatigable, et partout où l'on risque il se trouve, abrité seulement par les lorgnons noirs qui masquent ses yeux.

Je ne vous ferai pas de topographie. Entre les Ardennes et Verdun se trouve la ligne de l'Othain. A l'abri de ce ruisseau dont les rives sont escarpées, peut-être trouverons-nous le repos nécessaire. J'ai trouvé au village de Marville, qui couronne une véritable falaise, quatorze heures de repos. Que s'est-il passé pendant cette éclipse ? On me l'a raconté. Je ne l'ai pas vu. Je n'en dis rien. J'entendais dans le cauchemar les atacatacatac de la mitrailleuse, et, quand Lulu respirait fort, il me semblait qu'un obus se déchirait.

— Eh bien ! mon vieux, vous en écrasez !

Paccaud me réveille. C'est le petit jour du 24 août. L'ordre est de résister. Je suis tout rempli

du bruit de mes rêves, et il me semble simplement que la bataille continue. Voilà pourquoi sans doute je sors tout guilleret de la maison, à l'instant que les premières marmites démolissent le village. Je suis si joyeux qu'un secrétaire d'état-major, bête apeurée, va jusqu'à me montrer le poing.

Ethe recommençait. Je m'en étais tiré, je me croyais invulnérable. J'avais la fièvre des batailles. J'ai vu dans les tranchées des hommes haussés par un autre courage, mais nous parlerons gravement de ce courage-là. Il n'était en moi que fièvre, et fièvre égayée.

Marville domine le ruisseau Othain à qui la principale rue est parallèle. Dans l'intervalle des masures, on aperçoit, comme par des meurtrières, la vallée, les ponts, la route. Il y avait même un cabaret dont le balcon faisait un observatoire. Nous nous y assîmes avec Paccaud, et nous avons bu une très bonne bouteille pendant que le reste du village devenait des ruines. L'artillerie allemande nous écrasait.

L'ordonnance du général nous appelle :

— A cheval ! à cheval !

Au-dessus de Marville est une crête. Trentinian y a installé ses batteries. Elles ont rendu coup pour coup. Elles sont muselées. L'Allemand, selon sa coutume, tire sur nos arrières, et voici, tandis que nous quittons le cabaret, une colonne teutonne qui dévale sur la route, en formation serrée, avec des chants.

Jeunes et héroïques 75, de nouveau vous fûtes au travail! Deux pièces embossées dans une ruelle creusent des sillons dans la masse de l'envahisseur discipliné. Succès qui nous vaut de plus formidables rafales.

— A cheval! à cheval!

Des hussards renforcent l'escorte. Le général me fait encore l'honneur de me confier une mission : je dois rester à l'entrée du village pour maintenir l'ordre, revolver au poing.

Me voilà seul, l'épaule caressée par les naseaux de Lulu. Le revolver est inutile. Il suffit de la présence de ce dragon crotté. Un homme immobile groupe autour de lui ceux qui ont peur. Où fuiraient-ils? Le bombardement s'étend au delà de notre vue.

Tout à coup arrivent, dans cette tempête qui nivelle, deux camions automobiles. C'est à l'honneur de cette arme, naguère trop mésestimée. Ils nous apportent le ravitaillement. Impossible de distribuer les vivres. On lance les pains et les rations sur la route. Les soldats se précipitent, avides. Et l'on mange.

Je suis sorti de Marville quand chaque maison brûlait.

De son lourd galop, Lulu m'a emporté sur la crête. Au faubourg du sud, j'ai subi le feu des traîtres qui avaient déjà tiré sur le général. Le fait est exact. Il y a des témoins. Ces contrées étaient infestées d'espions.

Et Lulu galope dans les terres labourées, puissant et solide. Il ne vacille pas au souffle de l'obus. Il évite l'entonnoir. Nous rencontrons des fuyards. Nous fonçons sur eux. Nous les ramenons à leur capitaine, qui m'en a parlé depuis.

Harassés, nos hommes n'ont que l'énergie de rejoindre. Ils se groupent, sont dispersés, se regroupent encore. On marche, on piétine le jour entier. Les uhlans sortent des lisières, nous talonnent. Là-bas, les convois du train nous retardent. La nuit s'approche, et cette nuit, qui nous fut secourable le 22 août, menace de catastrophe la division éparpillée.

Aux contreforts de la Meuse, tout un état-major s'est réuni. Le général Boëlle demande au général de Trentinian s'il peut défendre ces pics boisés. Le général de Trentinian a le courage moral de répondre que ses troupes héroïques sont comme une bête traquée. Faire tête, ce serait offrir la gorge au couteau, préparer l'hallali. Derrière la Meuse, nos régiments rassemblés conserveront leur poids au pays, attendront l'heure propice. On discute. On se querelle. Trentinian a gain de cause. Nous traversons le fleuve. Et ce sont les régiments de la 7e, que leur général a préservés de la destruction, qui furent vainqueurs sur l'Ourcq, à la Marne.

CHAPITRE VII

LA VILLE MENACÉE

Quand le drame est fini, l'épreuve achevée, on souffre. Rien ne fait plus mal qu'une exaltation qui tombe. Les deux jours où nous nous sommes reformés derrière la Meuse, cette semaine qui a suivi, je suis devenu Français vraiment, parce que j'ai été tout pareil à mes camarades, dans le désespoir.

Où est-elle, notre belle division? On aperçoit les vides, on constate le désordre. Il y a même de la mauvaise humeur, on rejette la faute sur les chefs, on leur attribue cette misère qui nous dévaste, on les tient pour responsables des sanglots que l'on entend sur les routes, au passage des convois. Fuyant la région envahie, le peuple de la Meuse se met, lui aussi, à l'abri de son fleuve. Nous baissons la tête quand la fille en cheveux, haut juchée sur les meubles entassés dans la charrette, nous regarde droit, avec des yeux sauvages, le menton hostile, opposant son énergie à notre fatigue. Cette population a de la rancune contre l'armée. Nous n'avons pas su défendre ses foyers. Et pourtant, j'ai senti, tout à coup, moi, l'invité, que j'avais un foyer, le leur, justement parce que

nous n'avions pas su le défendre. Les soldats souffraient, d'une âme pareille à la mienne. Peut-être le miracle de la Marne s'est-il préparé dans ces contemplations. Chacun de nous a surajouté à l'image de sa petite patrie la grande image de la patrie qui saignait.

Mais le canon gronde sans répit, et la vague sonore, qui heurte le pic de Montfaucon, nous revient en échos allongés.

— Alerte!

Le corps colonial ne peut plus défendre le passage. Il faut marcher sur Beauclair, contre-attaquer. L'ennemi a passé le fleuve.

Nous arrivons dans un charnier. L'odeur de cadavre est telle que l'estafette Fauquet-Lemaître tombe de dysenterie et de faiblesse. Nous ne sommes plus que trois derrière le général, et toute la division connaît ces trois dragons survivants. Les officiers d'état-major nous sont fraternels. Ah! quel groupe amical nous formons le jour du combat de Tailly.

Nos avant-gardes tiennent Beauclair. Elles sont attaquées. Elles faiblissent. Le poste de commandement du général se trouve à quinze cents mètres, dans le défilé profond où les obus vont bientôt s'acharner. A droite, à gauche, des collines. Sur leur flanc, des batteries. Devant nous, des batteries encore. Des bois coiffent les sommets. De leur lisière descendent à chaque instant des soldats affolés qui lèvent les bras au ciel. A chaque instant,

une des trois estafettes part au galop pour ranimer le courage.

Ceux qui s'en allaient retournent, mais ils disent tous :

— Nous n'en pouvons plus !

Il dit : « Je n'en puis plus ! » ce commandant d'artillerie qui saute de son cheval à deux pas de nous, s'avance vers Trentinian et lui rend compte que les pièces n'ont plus d'obus, que les servants sont morts, qu'il a donné l'ordre de la retraite et s'en tient presque pour déshonoré. C'est un homme solide, de figure sèche, brûlée. Je l'ai vu pivoter et s'abattre et pleurer devant l'état-major qui l'admirait. J'ai su qu'il était bon et noble, car son ordonnance, tout dégouttant de sang, le prit dans ses bras, le consola comme un enfant et l'emporta, couple splendide.

Nous étions harcelés par les éclats d'obus. Ce furent soudain les balles qui sifflèrent, et tout aussitôt ce cri que je n'ai entendu qu'une fois, mais dont l'épouvante ne s'oublie pas :

— Aux pièces !

Les batteries devant nous sont désapprovisionnées, et l'infanterie allemande avance à la charge.

Alors, le commandant Macker, chef d'état-major de la 7e division, s'empare d'un fusil, appelle avec de grands éclats de voix la compagnie de réserve et l'entraîne dans un tel élan d'enthousiasme que j'ai voulu le suivre, oubliant mon devoir. La forte main du maréchal des logis Paccaud me saisit à

l'épaule. Nous n'étions que trois gardes du corps, et, comme notre lieutenant nous l'avait dit à Vacherauville, nous étions responsables, sur notre vie, de la sûreté du général.

Il n'est pas d'infanterie allemande pour supporter, en rase campagne, le choc français. Les troupes ne s'abordèrent même pas. Le commandant Macker revint quand l'ordre de retraite était donné une fois de plus, et nous avons quitté nos morts.

Au delà de Tailly, sur un plateau tragique, la nuit venue, nous avons cantonné en pleins champs, officiers et soldats confondus, bivouac de défaite.

Toutes les humiliations. Fuir et s'entendre dire que l'on fuit. Une automobile du corps d'armée s'arrête à côté de notre désordre. Un jeune lieutenant, frais et rose, sort de la voiture, et, ne reconnaissant pas le général, s'écrie :

— Vous reculez donc toujours !

Je n'ai pas entendu ce qu'on lui répondit. Il s'en alla où l'appelait sa consigne, et j'ai fait de mauvais rêves, cette nuit-là.

Avons-nous regardé les splendeurs de l'Argonne ? La forêt protectrice n'était pas encore dévastée. J'ai habité d'autres forêts, ces années de guerre. Forêt de Parroy et forêt de Compiègne, je vous ai tant aimées ! Je me suis passionné pour le jeu de vos couleurs, le secret de vos dessous de bois. Je fus votre hôte, celui qui partage la vie familiale. Mais l'Argonne, l'ai-je vue en sa beauté?

Nos colonnes filtraient dans ces défilés illustres.

Les chevaux tombaient, exténués. Lulu ne buta pas une seule fois. Il avait le poil hirsute, l'apparence d'un solide mulet des montagnes, et il berçait ma somnolence découragée... Nous ignorions presque tout des grands événements qui mettaient en péril notre patrie, mais l'âme collective savait que notre chevauchée était l'épilogue d'un désastre. En vain, les frondaisons étaient charmantes, les sources agréables, les clairières joyeuses.

Vienne-la-Ville, Vienne-le-Château, Sainte-Menehould! Ici, nous embarquons à la hâte, mais sans être inquiétés par les obus.

Dans les fourgons, on se demande :

— Où allons-nous?

L'ignorance qui pèse sur le soldat l'accable Deux jours et trois nuits, nous avons supplié que l'on nous dise où nous conduisait ce train fantaisiste, qui nous mena jusqu'à Troyes pour remonter ensuite vers le nord. A quelle gare avons-nous appris que Saint-Quentin était aux mains des Allemands?

Paris est menacé!

Ce cri m'arrache définitivement au rêve des dernières semaines, rêve juvénile d'aventures à la Tacite. Le barbare touche à ma cité. Je serre les poings. Stupide peuple d'Allemagne, si médiocre en ses prévisions, qui n'a pas compris qu'il dressait contre sa folie toute une race, en offensant la Ville.

Paris est menacé. Nous allons à son secours. C'est dans la banlieue que nous débarquons, au

Raincy. D'aimables bourgeois nous logent. En guise de lit, je trouve une baignoire. J'y dormirai, mais d'abord je m'y lave, ayant obtenu de l'eau chaude, et j'en ai grand besoin.

Au réveil, une heureuse surprise : le général envoie à Montmartre un de ses officiers d'état-major, et m'autorise à l'accompagner.

Comme l'automobile est lente qui nous emporte ! J'ai tellement envie d'apercevoir le visage de mes amis d'autrefois. Je trouverai bien quelqu'un qui ait été mêlé à ma vie de jadis, homme ou femme, quelqu'un qui rattachera mon présent à mon passé.

Vous ne comprenez pas ? Je suis exilé de mon dilettantisme. Il me faut retrouver un équilibre. Elégantes avenues, est-ce moi ce soldat qui veut tuer avant de mourir ? Il ne s'agit plus de mes livres, ni d'un foyer emprunté, il s'agit de la cité que j'aime et de l'ennemi qui la violente.

J'ai sonné à bien des portes, je n'ai trouvé personne.

— Madame est partie.

Pourquoi est-elle partie ? Je l'ai négligée pendant des mois. Il me semble à présent que son sourire courageux m'est nécessaire. Pourquoi est-elle partie ? Il fait si clair, ce matin de dimanche. Le peuple de Paris a l'air joyeux, ce joli matin. Il a confiance. Il a de la gaieté. Dans les avenues, aux portes du Bois, il joue avec les tranchées que l'on creuse. Il s'amuse, il est Français. Les Métèques ont vidé la ville.

CHAPITRE VIII

UNE ESTAFETTE A LA BATAILLE DE L'OURCQ

Ce dimanche où se préparaient les combats de la Marne, j'ai connu la gloire, son bruit et son mensonge.

L'aventure est plaisante, assez comique. L'officier d'état-major que j'accompagnais, plus heureux que moi, avait trouvé au logis sa petite amie, une de ces braves filles de France qui n'ont pas de grandes attitudes, mais le cœur chaud, qui se donnent et se dévouent. Elle habitait Montmartre et ne songeait pas à le quitter, bien que l'ennemi fût aux portes. Pendant que je faisais des visites décevantes, mon supérieur vivait des heures épanouies. Il les prolongea au delà de toute mesure, puisque je dus l'attendre si longtemps près du Moulin-Rouge. C'est alors que je fus acclamé. Oui, vraiment!

L'automobile militaire où je me trouvais était couverte de boue, conduite par un soldat déguenillé. Moi-même, dans mon uniforme acheté au Temple, patiné par le travail et la pluie, la figure hâlée sous le casque de dragon, les traits tirés, je devais représenter pour la foule l'un de ces com-

battants qui allaient défendre la ville, et la défendre jusqu'au bout, avait proclamé Gallieni. Le ruban rouge qui s'étalait sur ma tunique prêtait à l'illusion : j'avais sans doute reçu la croix sur le champ de bataille.

Un badaud s'arrêta pour contempler ce légionnaire; un petit groupe se forma près de la voiture; un vieux monsieur dit : « C'est bien, cela ! » Des enfants accoururent. Un cocher de fiacre hocha de la tête. Les passants se détournèrent de leur route pour grossir l'attroupement. Bientôt, l'automobile fut cernée par quelques centaines de personnes. Vers moi des mains se tendaient. Il faisait chaud, il faisait joyeux. Un cri monta, exaltant l'armée, et je dus me dresser pour échapper aux embrassades. Ainsi, le Genevois, qui avait peu fait depuis son premier geste, servit d'occasion à l'âme de la cité.

C'est mon destin d'être sonore, mais aussi d'être brusquement ramené à la compréhension du réel. Fendant la cohue, l'officier, mon mentor, libéré de l'amour, se précipite vers moi qui n'ai que les fallacieuses caresses de la gloire, et m'interpelle, et m'injurie, à cause d'un scandale dont je ne suis certes pas responsable. Je lui explique. Il se déride. Il entre dans la farce, il raconte au vieux monsieur que j'ai fait à moi tout seul vingt uhlans prisonniers, et la voiture démarre dans le double fracas des embrayages et d'un enthousiasme délirant.

En arrivant à Villemomble, nous apprenons de l'état-major que la 7e division appartient désor-

mais à l'armée de Paris et que l'on s'attend à un siège. Les petits secrétaires ne nous cachent pas que notre sort est de mourir. Ils en ont les larmes aux yeux. Tout le jour, ils grattèrent du papier. Rien n'est plus déprimant. Au contraire, les régiments sont dans l'ivresse. On rencontre des couples, un grand nombre légitimes, et quiconque a promis à sa femme de se faire bien tuer ne saurait être parjure. Il montre le poing à son ennemi. On parle de barricades; il y a dans l'air du pittoresque, cela aide singulièrement à l'héroïsme. Le soir, nous connaissons la proclamation de Joffre. Elle est sublime.

Comme tout le monde, j'ai mon idée sur le miracle de la Marne. J'étais dans le rang, la tactique ne m'est pas apparue; mais, depuis Charleroi, j'avais accompagné les fuyards, ces mêmes hommes qui, soudain, refusèrent de fuir et, sans savoir qu'ils allaient vaincre, s'obstinèrent, chacun à sa place. Le miracle fut dans le cœur du soldat. Tout était perdu, 1870 recommençait, ce n'était pas possible. La France allait disparaître. Aucun de nous n'a voulu lui survivre, et nous l'avons ressuscitée.

Il faudrait noter les minutes. Ce serait faux! L'impression qui me reste est d'un vaste et puissant mouvement. Peu importe que nous ne soyons plus armée de Paris, mais armée de Maunoury. Nous sommes Parisiens, puisque nous arrivent du centre de la ville, grognons et gouailleurs, saouls

t magnifiques, les taxi-autos où s'entassent et s'agrippent nos fantassins.

Les poètes, dans leur adolescence, voient au rivage des ports classiques l'embarquement des cohortes sur les galères. Dans cette ombre de la banlieue qui se cache des taubes, il y eut la grandeur et le tumulte dantesques. Les familles riaient dans leurs larmes. Tel ouvrier faisait le bourgeois dans la voiture. Il y avait du débraillé dans l'épique, et c'est l'origine même de cette armée nouvelle, nation soulevée et que la nation accompagne, qui a tenu les tranchées pendant quarante mois.

Sur la route, l'étrange colonne se rue vers Nanteuil-le-Haudouin. Se souviennent-ils, nos camarades, d'avoir dépassé ces trois dragons, restant de l'escorte et restant d'un autre âge, qui allaient, au lent pas de leurs chevaux fatigués, vers le même but, pour la même cause ?

Derrière nous, deux soldats de l'infanterie de marine, piètres cavaliers, ordonnances du général de Trentinian, et qui l'ont suivi depuis Madagascar, conduisent les petits pur-sang qu'il affectionne. Le maréchal des logis Paccaud est notre guide et notre chef. « La route n'est pas sûre, m'a-t-il dit, il faudra ouvrir l'œil. » J'ai grand'peine à ne pas m'assoupir après la septième heure, car nous avons dû quitter la chaussée où nous étions un embarras, et nous sommes restés onze heures à cheval. Lulu me fut secourable. J'ai dormi en selle, je l'avoue. Paccaud

faisait la pointe d'avant-garde. Il avait le revolver à la main. Je me réveillais. D'un tèmps de galop, je rejoignais mon ami. Ces ombres ne sont-elles pas les uhlans qui sortent du bois?

J'ignore les bourgades que nous avons traversées, j'avais présumé de mes forces, j'étais malade ce soir-là. Ce n'est pas au hasard que j'ai nommé le Dante. Il me reste de cette nuit un souvenir informe et pourtant bosselé d'un dur relief. A notre gauche, dans le lointain, la rumeur des taxi-autos. A notre droite, la campagne hostile, l'embuscade probable. Et je m'endors, et j'ai la nausée, et je me réveille, et je galope.

Toujours, en moi, le rêve est vivant, garde sa continuité. Ainsi, nous allons mourir sous les murs de Lutèce! Personne ne croit à la victoire. Il faut être franc; la gaieté qui nous anime parfois est la coquetterie d'une élégance française. Aucun livre, parlant de la guerre, et qui fera fi de cette gaieté, ne sera autre chose qu'un pamphlet.

— Tu n'en peux plus, mon pauvre vieux!

C'est Paccaud qui me tutoie. Il m'aime bien à présent. Il paraît que j'étais burlesque et assez émouvant, titubant sur mon cheval et piquant des deux.

Patience de Lulu et patience de Paccaud, vous m'avez porté l'une et l'autre jusqu'à ce village qui empestait l'Allemand.

Ils avaient cantonné la veille à Nanteuil-le-Haudouin, et ils y avaient laissé leur odeur et leurs

ordures. Il est probable que, maintenant, je coucherais dans une chambre ainsi infectée, la tranchée m'a endurci. Nous préférâmes nous étendre sur la place du bourg, en attendant le général.

Il arriva peu après, en automobile, et la bataille commença sur Betz et sur Etavigny.

Mon malaise avait augmenté.

— Reste au convoi, me dit Paccaud.

Je fus docile et passai la journée près du Plessis-Belleville, avec nos bagages et les gendarmes de la division. Ce fut d'ailleurs un des mauvais coins du champ de bataille. Quand Nanteuil fut repris par les Allemands, nous faillîmes être enlevés. Le convoi allait de-ci, de-là, et ceux qui le composaient n'ayant pas l'habitude de combattre avaient beaucoup d'inquiétude. Le convoi est formé des malades, des secrétaires, de la maréchaussée. Ils m'ont été accueillants, ils m'ont prêté des couvertures pour dormir sur le sol. Mais je n'ai pas pu rester au milieu d'eux, et le second jour j'ai repris mon poste.

Il ne demeurait plus qu'une estafette avec Paccaud, l'autre avait perdu son cheval, épuisé, claqué. Alors Lulu fut à la besogne. Vers Betz, vers Etavigny, vers Nanteuil, à chaque crête où mouraient nos héros, il me porta, et nous transmîmes l'ordre de résister à tout prix. Je reviens vers Trentinian. Il est aux côtés du général de Villaret. Il veut marcher sur Etavigny, il veut marcher sur Betz. Il piétine. Mais voilà une trombe qui nous enveloppe: un général de cavalerie et son état-major.

J'entends ce général qui répond à mon chef :

— Mais oui, tant que tu voudras !

Et il repart, il entraîne ses escadrons à la charge.

Ai-je loisir de m'émouvoir? D'autres missions me requièrent. Lulu piétine les champs rasés, nous sommes au centre d'une tempête infernale.

Naturellement, j'ignore les péripéties du combat. On raconte que les Anglais ont fait cent mille prisonniers dans la boucle de la Marne. Le crépuscule tombe. On dit que nous sommes vaincus.

Et, comme je fais escorte au général de Trentinian qui cherche un gîte, il m'appelle, il me regarde avec une sorte de compassion, puis, ce qui ne lui était jamais arrivé, il m'explique, il me fait un petit cours de stratégie. Voyez ce triangle, ces trois villages : Sennevières, Ognes, Chèvreville :

— Je vais m'y enfermer avec mes régiments, mon pauvre Binet-Valmer. Nous y serons cernés demain. L'ordre est d'y mourir.

Ethe recommence. Allons, Paccaud ! il reste un peu d'alcool dans la gourde. Le pansage est terminé. Lulu se vautre sur le fumier de l'étable. J'irai le rejoindre dans un moment. En attendant, soyons joyeux, puisque demain tout sera fini.

Le lendemain, ce fut un bulletin de victoire qui nous réveilla avant l'aube, ce fut la Marne, le salut de la France, le triomphe, dont la 7e division d'infanterie a été un des meilleurs artisans, car, écrasée, croyant à la défaite et mourante, elle ne recula pas.

CHAPITRE IX

LES DERNIERS JOURS DE LA GUERRE D'AVENTURE

Le matin du triomphe devait m'apporter une humiliation. Dans l'étable où j'avais dormi, des cuirassiers s'étaient réfugiés. Les harnachements gisaient pêle-mêle. Quand la nouvelle de la retraite allemande nous éveilla, il me fut impossible de me mettre en selle, on m'avait volé mes étrivières.

Lulu était de fort haute taille. Il avait de rudes allures. J'envisageais avec effroi la longue étape que je devrais faire, les jambes ballantes, et je me vois encore, arpentant la cour de la ferme, suivi de Paccaud, qui m'accablait de sarcasmes, réclamant à tout venant les courroies disparues. J'en aurais pleuré !

Un jeune officier de cuirassiers me secourut. J'ai oublié son nom, mais, s'il me lit, qu'il sache ma reconnaissance. Il m'aborda, gracieux et tout à fait élégant. Sa cuirasse brillait comme une parure. L'air décidé de son visage ne lui enlevait pas une certaine apparence puérile. Il nous était arrivé la veille, après avoir traversé toute la forêt de Laigle, en échappant aux patrouilles allemandes. Un joli soldat, désinvolte et gai. Il con-

naissait mon nom, mes livres, et me prit en pitié.

D'une voix sévère, il appela ses cavaliers, qu'il nommait « mes gentilshommes », et leur intima l'ordre de trouver, dans les cinq minutes, les étrivières qui manquaient. Puis, prenant mon bras, il me parla de littérature. Il en était friand. Nous causâmes, et de tout autre chose que de la guerre.

Tel fut, pour moi, le lendemain de la Marne. Nous ne savions rien, sinon que l'ennemi ne nous pressait plus, et quand « les gentilshommes » m'amenèrent Lulu, dont le harnachement était complet, quand je fus à cheval près de l'officier devenu mon camarade, nous discutâmes ensemble le fameux et magnifique ordre du jour par lequel le général Maunoury remerciait son armée victorieuse. Nous ne comprenions pas.

J'ignore si nos troupes, en d'autres points du champ de bataille, sentirent la grandeur de ces journées. Pour nous autres, ce matin fut simplement joyeux. Cependant nous étions en harmonie avec la France : tout comme elle, nous ressuscitions. On n'a pas oublié que nous avions reçu, la veille, la consigne de mourir.

Nous allions sur les routes qui mènent vers Crépy, dans l'aimable campagne du Valois, le cœur soulagé, et les morts que l'on découvrait au bord des haies provoquaient moins notre pitié qu'ils n'avivaient l'allégresse de notre salut. Le glacial égoïsme de la guerre nous avait façonnés pendant ces trois semaines d'épreuves.

Plus un coup de canon, pas un coup de fusil. Je rejoins nos avant-gardes. Elles ont perdu le contact, elles progressent en chantant. Nous trouvons dans les ravins la preuve que les Allemands ont lâché pied en toute hâte : automobiles renversées, chariots abandonnés, une quantité prodigieuse de conserves et de bouteilles de champagne. Nous nous amusons, et tout à coup l'allégresse dont s'animait la France s'empara de cette division, hier agonisante. Déjà le communiqué avait atteint les provinces les plus lointaines. Nous ne faisions que toucher notre victoire.

Adorable crépuscule. On dormira cette nuit sans inquiétudes, dans quel repos et avec quels rêves! Ils furent illustrés par le nom des grands fleuves. Nous avions vaincu sur la Marne, nous allions traverser l'Aisne. Le plus simple des soldats est exalté par la sonorité des mots. Chaque lettre écrite ce soir-là vibre d'enthousiasme, se gonfle d'optimisme. De prodigieuses rumeurs se répandent, la garde prussienne a été anéantie dans les marais de Saint-Gond, von Klück est prisonnier, la guerre sera terminée dans huit jours, pour peu que la poursuite soit active. On doublera les étapes. Avant l'aube, nous sommes à cheval, et c'est un scandale, vraiment, quand les Allemands nous arrêtent, par un barrage d'artillerie lourde, au défilé de Chelles.

Ce combat dura peu, et je n'eus pas à remplir de mission importante. Il me reste le souvenir

d'un vallon ravissant où se déroulaient les volutes noires des gros obus. Une route serpente à flanc de coteau. Dans une métairie, une ambulance est installée. On m'y envoie prendre des nouvelles d'un capitaine blessé. Les infirmiers s'agitent et se dévouent. L'un d'eux nous donne la comédie, il court de brancard en brancard, portant les compresses et les pansements, et, chassant l'air entre ses lèvres, il imite d'une façon continue le bruit des obus qui passent par centaines au-dessus de nous.

— Tu as peur? lui demande un major.

Il proteste, il étend la main, écarte les doigts, il ne tremble pas.

— C'est plus fort que moi, dit-il.

Et, tout en retournant à sa besogne :

— Hou! hou! hou! hou! hou!...

Il continue d'imiter les obus. Nous rions à gorge déployée. Les guerriers ont des âmes d'enfant.

A Chelles, néanmoins, nous perdîmes du monde, des chevaux surtout. Ce sont les plus émouvantes victimes. J'ai vu pleurer un capitaine du 14e hussards qui dut achever d'un coup de revolver une belle jument de pur sang. Avant de mourir, elle le regardait avec des yeux d'amour.

Ce soir-là, l'Aisne fut traversée par la 8e division. Nous franchîmes le fleuve à sa suite, et nous attaquâmes les hauts plateaux de Moulins-sous-Touvent. Bataille la journée entière. La gaieté disparaît, les visages se crispent. Ce n'est donc

pas fini ! On n'avance plus. Il faut encore mourir.

Aujourd'hui, nous en avons l'habitude, mais sur l'Aisne nous eûmes vraiment un désespoir plus grand qu'avant la Marne, et l'armée fit preuve d'une âme plus haute en s'acharnant.

L'été dernier, en août 1917, j'ai visité ces glacis où la ligne se fixa pendant trois ans. Ils sont devenus un chaos de tranchées. Naguère, c'étaient de vastes champs avec d'importantes installations agricoles. Chacune d'elles devint un centre de résistance. Nous ne pûmes en déloger les Allemands.

A la nuit, on m'envoya en reconnaissance, et, ma mission accomplie, je me perdis au retour. Se perdre entre les lignes crée la plus terrible angoisse. A tous les points de l'horizon, des incendies. Ils ne peuvent me servir pour me repérer, ils sont identiques. Je n'ai pas de boussole. Celle que j'avais emportée est restée à Ethe, avec Voltigeur et tout mon harnachement. Sur ma tête, le miaulement des shrapnells et leurs boules de feu. Les éclats sifflent. Où sont les nôtres, où est l'ennemi? Dans l'obscurité, Lulu galope. Nous faisons grands cercles. Nous revenons sur nos pas. Quelle solitude ! J'ai peur.

Soudain, Lulu se cabre, et je ressens une douleur violente. Je me tâte les reins : je ne suis pas blessé. Ce sont, projetées par les obus, des mottes de terre durcie qui nous frappent. Le placide Lulu

s'emballe. Guidé par l'instinct, il me ramène vers nos lignes, que j'avais dépassées.

Cette nuit-là encore, j'ai entendu le morne ululement des blessés conjurant l'humaine pitié de ne pas disparaître de la terre, les supplications qui ne peuvent pas monter vers le ciel devenu une voûte d'acier, le vaste et déchirant sanglot.

Il faut encore mourir.

Hélas! il faudra mourir encore pendant des années. Mais, si nous avions prévu cela, aurions-nous continué? Nous continuâmes. On disait :

— Ce sera fini pour les fêtes de Noël.

Et nous avons pris Tracy-le-Mont. J'y suis entré l'un des premiers. Je me suis emparé du cheval d'un officier allemand, une bête jolie et fine que j'aurais bien voulu garder. On me l'enleva. J'étais dragon de seconde classe.

A Tracy, une ambulance allemande était installée dans l'église : des majors arrogants, et un pauvre bétail douloureux. Ils montrent leurs plaies, geste toujours pareil : « Regarde, c'est là que je souffre! » Combien de fois n'ai-je pas détourné la tête, car c'est abominable. Ah! je me rappelle ce champ dévasté où trois hommes étaient couchés côte à côte, deux Français, un Allemand, et ils faisaient le même geste : « Regarde, c'est là que je souffre! » Et leur visage étonné protestait : « Pourquoi m'a-t-on fait cela? »

Oui, je détourne la tête, je vais droit. N'est-il pas glorieux de galoper avec un cheval de main

conquis à la guerre? La journée est belle! On attaque Carlepont. Nous-mêmes dépassons Tracy-le-Val, et nous voici au combat sur la lisière du bois Saint-Marc.

Trois matins nous sommes retournés à cette lisière. Elle regarde, au nord, le bois de la Montagne. Ici, les Allemands font tête. Ils contre-attaquent. Ils reprennent Carlepont. Chaque nuit, nous rentrons, avec le général, au petit château de Versignieux, et nous nous courbons sous le poids des deuils qui augmentent. Tous nos amis, tous nos camarades disparaissent, meurent. A qui le tour? Paccaud et moi, nous ne nous quittons plus. Lequel de nous manquera demain, et que deviendra son frère?

— Binet, je voudrais te confier une lettre.

Il écrit à son tuteur, qui l'a élevé. C'est dans la cuisine du château. Le visage est devenu grave, le menton en galoche s'amollit de tristesse, les yeux vifs sont plus pâles que jamais.

— Donne...

Et je lui remets moi-même quelques adresses, où il pourra écrire si c'est mon tour et non le sien,

Nous avions affronté vingt combats et jamais de telles précautions ne nous avaient paru utiles. La guerre aventureuse était finie. La guerre où l'on réfléchit commençait.

CHAPITRE X

MON DÉPART DE LA 7e DIVISION D'INFANTERIE

Et voici la course à la mer. Les corps d'armée glissent vers l'ouest, ils attaquent au nord, ils sont relevés, ils attaquent de nouveau, plus à gauche. Même pour l'ignorant que je suis, la précision de la manœuvre est géniale.

Nous ne sommes pas remontés au bois Saint-Marc, mais notre artillerie fit là-haut un dernier massacre. En bon colonial, Trentinian sait tendre un piège. Avant que d'autres troupes ne nous aient remplacés, deux batteries de 75 se sont cachées dans les fourrés de la lisière. A l'aube, les Allemands, enhardis par le silence qui possède maintenant ces lieux si disputés, sortent du bois de la Montagne. Ils avancent, gaillards. Quand ils sont à deux cents mètres, nos batteries se démasquent.

— C'était magnifique! me dit un lieutenant du 26e.

Ce doit être un charnier.

Pendant cette boucherie, notre état-major a évacué Tracy-le-Mont. Il doit passer la nuit à la maison du garde, dans le domaine Pillet-Will. Nous traversons les régiments qui montent en

ligne, troupes coloniales, soldats d'Afrique, zouaves et tirailleurs. Le pittoresque m'éloigne des sombres pensées. On bivouaque. Le crépuscule est froid. Sous les grands arbres, nous allumons des feux. Les vivres manquent. Paccaud et moi avons été prodigues quand nous pensions que c'était le dernier soir. On arrache les pommes de terre d'un champ voisin, on les fait cuire sous la cendre. Les hommes doivent créneler le mur qui entoure le parc. Le bruit des pioches, une chanson arabe, le tumulte de la bataille si voisine, la vibration constante de l'air que les obus lointains offensent, le grondement du charroi sur la route, où suis-je?

Un mois ne s'est pas écoulé depuis que j'ai quitté mon cabinet de travail, poussé par l'instinct profond, entraîné par le goût des aventures. L'aventure dépasse mon désir. Ce n'est pas la France seule qui est menacée. J'ai la sensation que tous les peuples se ruent à l'assaut d'une civilisation où je vivais presque heureux. Le barbare que le labeur des imaginaires s'efforça d'emprisonner en chacun de nous, le pillard et la brute reparaissent. Déjà nos villages évacués ont été mis à sac. Une autre beauté, un autre idéal, remplacent la beauté et l'idéal que j'aimais. Pour combien de temps?

— Paccaud, nous avons pour trois ans de guerre!

Il me raille. Il souffre moins que moi. L'avenir lointain ne l'inquiète pas. Il est actif. Le détail l'intéresse.

— Ne t'en fais pas!

Et nous dormons l'un près de l'autre.

Mes rêves n'ont point d'orgueil. J'ai deviné la grandeur du plan de nos chefs, mais ce qu'il y a de mathématique dans leur conception me fait le rouage d'une machine prodigieusement compliquée, et, me refusant à devenir le barbare, je renonce à être moi-même, j'abdique, j'apprends le métier militaire.

Au galop de chasse, l'escorte traverse la forêt. Nous ne faisons que toucher barre à Compiègne et nous gagnons à vive allure les chemins qui contournent Lassigny. Les régiments y sont échelonnés.

Pauvres régiments! Malgré les renforts, ils témoignent de la fatigue. Allons, allons, à l'attaque! Notre place est marquée au nord de Lassigny. Les Allemands y sont terrés. On les mitraille du sud et de l'ouest. Comment peuvent-ils tenir? Ils tiennent, enfouis dans les carrières. Ils ne répondent même pas. De nouveaux ordres arrivent. La 7e division donnera du front, demain, contre les lignes allemandes, plus au nord, plus à l'ouest, vers Royglise et Champien.

Ce fut la dernière fois que je la vis à l'œuvre.

J'ai de l'émotion en me rappelant cette journée. A quoi bon vous décrire le spectacle du combat? N'entendez-vous pas le déchirement des obus, le miaulement des shrapnells, le sifflement des balles? Si vous m'avez suivi, vous souriez de Lulu, hir-

sute, qui secoue son solide cavalier, estafette maintenant pleine d'expérience. Ah! monotonie des batailles. La sensibilité diminue, la seule joie est le devoir ponctuellement accompli, le bonheur de se retrouver saut après l'engagement.

Les galons de brigadier me furent donnés ce jour-là, sous le feu, mais pour une raison bien amusante. Grand fumeur, j'avais pris l'habitude, dès le début de la campagne, de remplir de tabac l'une des sacoches de ma selle. Souvent j'ai échangé quelques-unes de mes cigarettes contre une boîte de conserves, souvent aussi des officiers me demandaient de quoi bourrer leur pipe. Parmi mes clients les plus assidus, j'avais l'honneur de compter le colonel Farret, commandant la 13e brigade, chef adoré de tous pour son courage et sa bienveillance joyeux. Or, sur la route de Royglise à Champien — et il y faisait chaud! — j'eus l'occasion de lui rendre le service auquel il était accoutumé. Comme il frottait l'allumette, il m'apostropha :

— Pourquoi diable! le général ne vous donne-t-il pas vos galons de laine?

Je n'attachai aucune importance à cette boutade, je ne tenais pas à être gradé; je souris et m'éloignai. Quelques heures plus tard, le général, Paccaud et moi retrouvâmes à un croisement de routes le colonel Farret. Il avait aux lèvres une des cigarettes que je lui avais données, et il gourmandait ses hommes :

— Tas d'imbéciles! restez près de moi. Là où je suis il ne tombe jamais d'obus.

Dieu sait qu'il mentait, mais les hommes, médusés, redevenaient confiants.

Il m'aperçut de loin, et aussitôt interpella le général, lui demandant, à très haute voix, pourquoi je n'étais pas encore brigadier; il ajouta des paroles flatteuses. Pas plus que moi, Trentinian n'avait songé à mon avancement, pas plus que moi il ne prenait au sérieux ma carrière. Mais le décor et le péril firent que je me rappelle sa réponse :

— A la demande du colonel Farret, cavalier Binet-Valmer, je vous nomme brigadier.

Je me redressai. J'oubliai que je devais cette récompense à des cigarettes. Et le soir, à Royglise où nous couchâmes, j'ai cousu des jarretelles rouges sur mes manches de dragon. Nous avions découvert ces rubans féminins dans une armoire de la maison abandonnée. Ils brillaient superbement. Paccaud m'embrassa. Nous ne nous doutions guère que la nuit finirait si mal. Nous la commençâmes en inspectant les abords du village. Il fallait veiller à la sûreté du général, Royglise était dans la ligne des avant-postes, tout l'état-major critiquait l'imprudence de Trentinian. Je vous raconte cela pour que vous éprouviez le pathétique de la scène qui va suivre.

Il est deux heures du matin. Sur les dalles du vestibule, nous sommes couchés dans nos couvertures, le mousqueton et le revolver à la portée

de la main. Au premier étage, le général dort, insoucieux du danger. Aucun bruit ne trouble le silence. C'est l'apaisement.

Tout à coup, un fracas d'automobile. Un officier du corps d'armée pénètre dans le vestibule :

— Le général?

D'un bond, Paccaud se lève. Il guide l'officier vers la chambre. Je me suis éveillé, j'attends. Paccaud redescend, le visage bouleversé.

— Le général perd son commandement. Nous partons à quatre heures L'autre arrive.

— L'autre?

— Oui, celui qui nous remplace.

C'est donc vrai! Sur la ligne de feu, on nous prive de notre chef. Est-ce que je sais, moi, si des fautes ont été commises? Ethe, Marville, Tailly, la Marne et l'Aisne reviennent à mon souvenir. Trentinian, c'est mon héros. Il a participé aux forces obscures qui ont guidé ma destinée. Il me semble que tout s'effondre, que la division est frappée à mort. Un divisionnaire de cette allure incarne l'âme des régiments, c'est comme un étendard. On nous diminue en nous l'enlevant.

— Va le voir, me dit Paccaud, il a du chagrin.

Je suis monté à sa chambre. Il me reçut, impassible et simple. Il s'inclinait. Quel exemple! Songez où nous étions. Les obus recommencent de frapper le village. En pleine bataille, ce chef abdique sans un mot de colère son pouvoir immense. Songez au passé de cet homme : engagé

volontaire en 1870, il fut blessé, reçut la croix. Aujourd'hui, il est grand officier de la Légion d'honneur, il a conquis le Tonkin avec Garnier, Madagascar avec Gallieni. Il a gouverné nos colonies. Depuis le 11 août, il est au feu, il a couru tous les périls, rendu tous les services. Il me montre le papier qui l'envoie à Châlons, et, devant moi qui suis son ami, il n'a pas une parole de découragement. C'est très beau. A cette minute, je comprends qu'il faut tout accepter quand on a l'honneur de servir. Trentinian m'a mené à la guerre pour tenir sa parole, une promesse d'après banquet. Ce soir, il fait mieux : il me crée soldat. Je vous déclare que c'est une grande figure.

— Mon général, accordez-moi la grâce de partir avec vous.

Il ne voulait pas. Il a cédé. Jusqu'en juillet 1915, je suis resté près de lui. A Châlons, puis à Reims sous les bombardements farouches, dans les Flandres, aux combats de l'Yser, j'ai vécu de sa vie. J'ai remplacé Paccaud, je suis devenu porte-fanion. Ma lance s'est ornée de la flamme divisionnaire. Et j'ai vu sourire à mon maître et Balfourier et Mangin. Ils l'aimaient.

Lecteurs, venez avec nous. Vous dites que cette guerre vous ennuie? N'ayons pas de lassitude. La grandeur des premiers mois fait place à l'austérité des résignations, et le général et les deux dragons qui s'éloignent de Royglise ont déjà ce visage serré et ce regard dur qui ne veulent pas avouer

la souffrance. Nous sommes des soldats qui n'attendons pas le prix de notre sacrifice, ni la beauté des triomphes. Nous redressons la tête, mais le poids qu'elle soulève est lourd. Notre volontaire gaîté cache des cœurs graves, nous appartenons au devoir.

DEUXIÈME PARTIE

LA 89e DIVISION TERRITORIALE

Reims. — Les Flandres.

CHAPITRE PREMIER

PARIS DÉLIVRÉ. REIMS SOUS LES OBUS. UN DÉJEUNER CHEZ LE GÉNÉRAL MANGIN

Ce restaurant de l'avenue Victor-Hugo a toutes ses tables occupées. Je dîne, solitaire. Le général s'est arrêté vingt-quatre heures à Paris avant de gagner Châlons.

Comme la ville a changé en trois semaines! On revient déjà, il y a de l'animation, beaucoup d'infirmières, un grand nombre d'étrangers, les plus audacieux, les plus aventureux des anciens maîtres de la cité.

La porte s'ouvre, je vois entrer une dame que j'ai connue intimement pendant des années. Je me lève, ému.

— Tiens! vous n'êtes donc pas mort? me dit-elle.

Et, toute soucieuse d'elle-même, elle me raconte qu'elle arrive de Londres avec une de ses amies, et me présente une jeune femme, accompagnée par son mari, un Anglais, officier de cavalerie.

— Nous l'avons rencontré par hasard, en descendant du train. Depuis Charleroi, Gladys était sans nouvelles. Que la vie est amusante!

Elles rient. Elles sont élégantes dans leur simplicité, fardées comme naguère, et leur visage charmant ne porte aucune trace des angoisses qu'elles auraient dû tout de même éprouver.

Je les admire sans les comprendre. Au cours de la campagne, les femmes, dont j'ai tant parlé dans mes livres, m'ont donné une fois de plus l'occasion de m'ébahir, les unes magnifiques d'héroïsme ou de résignation, les autres, les déchaînées, ahurissantes de désinvolture. Vous me direz : « Qu'attendiez-vous de ces dames? on n'a pas de grands mouvements du cœur dans un restaurant à la mode. » Certes! mais je venais de ces lieux où le cœur bat fort, et j'ai pris soudain l'horreur de la surface brillante de la vie, des apparences sociales si longtemps respectées, de ce qui masque et peu à peu étouffe le sentiment du foyer. Là-bas, nous pensons beaucoup au foyer, nous en avons la nostalgie. Ici, par l'absence, il se détruit. Les hommes du front aspirent à retrouver ce que l'arrière ne conserve pas pour eux.

L'officier anglais me décrit la retraite de l'armée French. Il est intelligent, fin, agréable. Secrétaire d'ambassade, il a reçu d'emblée une commission de capitaine. Brusque avancement, autre race. Mon amie et sa femme l'interrompent. Elles aussi veulent guerroyer. Pendant six semaines elles ont suivi des cours à l'hôpital et s'imaginent capables de panser nos plaies. Allons donc! mesdames, vous sauriez au plus distraire une convalescence.

Je me lève et m'en vais.

Étrange impression retrouvée souvent : le repos forcé me donne de la honte, il faut aller où l'on risque. Sans doute mes camarades de la 7e division envient-ils mon sort, eux qui sont restés à Champien et à Royglise. Ils se trompent, je me suis senti mal à l'aise aussi longtemps que nous ne sommes pas retournés au feu.

Paccaud était comme moi, mélancolique et gêné, dans le train qui nous emmenait à Châlons. Le général nous avait fait monter dans son wagon, avec Fauquet-Lemaître, le maréchal des logis estafette qui était tombé malade à Beauclair et qui nous avait rejoints. Trentinian l'emmenait par bonté et parce que le charmait la gentillesse du sous-officier. Peut-être n'était-ce pas très correct qu'un général en disgrâce s'entourât d'une telle escorte, mais dans la vaste colonie qu'il a gouvernée et qui se souvient de lui, Trentinian a été souverain, et, s'il s'incline devant les grands devoirs, il n'attache aucune importance aux détails du règlement. Nous étions les survivants d'Ethe. Pendant le voyage, il commença de nous raconter les épisodes de sa vie.

Utile récit, il m'apprend à connaître mieux la France. Mon initiation continue. Imaginez que je me sois fait naturaliser en temps de paix, cela m'aurait semblé une formalité un peu désuète qui n'aurait entraîné en moi aucun changement. Ayant séjourné vingt ans à Paris, j'aurais cru connaître

mon pays d'adoption. Quelle erreur! Même après la Marne, je ne le connais pas, et j'écoute ce vieillard, fils et petit-fils de généraux, qui me révèle à la fois l'existence d'une caste militaire et le labeur où elle s'acharna pendant les quarante années que le pays s'enlizait. Il ne suffit point de passer devant le maire pour devenir le mari d'une femme, il faut coucher avec elle et lui faire un enfant. Il ne suffit pas d'un décret présidentiel pour vous introduire dans la famille d'un peuple. Chaque religion exige de ses néophytes une instruction préalable. Je m'instruis. Les paysages défilent dans le cadre des portières. Les yeux mi-clos, je regarde les contrées lointaines où l'armée coloniale sut entretenir les vertus belliqueuses, la confiance et la gloire françaises. En vérité, je commence de n'être plus du tout métèque.

Châlons, l'hôtel de la Haute-Mère-Dieu, des journées d'attente, le spectacle d'une ville de l'arrière-front, des soldats, des officiers de toutes armes, des véhicules de toute sorte, une activité qui paraît désordonnée, et déjà la rencontre de ces insupportables embusqués de l'armée, plus déplaisants que les embusqués de l'arrière. Trois semaines nous séparent du grand péril. Ces messieurs oublient qu'ils l'ont couru comme les autres. A l'hôtel on festoie, on intrigue. Et le général s'attriste. Il ne mange pas à la même table que nous. Quand il entre dans la salle à manger, les officiers se lèvent et regardent la plaque d'argent qu'il porte

à la poitrine; mais ce respect, l'état-major ne l'a point. Où donc va-t-on employer un homme qui a réputation de si grande bravoure? On le nomme commandant d'armes à Reims. La ville brûle depuis avant-hier.

Une merveilleuse promenade. Fauquet-Lemaître, Paccaud et moi, suivis des deux ordonnances et des petits pur-sang tenus en main, trois dragons et deux soldats de l'infanterie de marine, étrange cortège, nous allons gaiement au delà des coteaux où les raisins mûrissent. Les grandes ondes du canon se précisent. Il nous appelle. Quelle émotion quand nous apercevons, du haut de la montagne, la cathédrale incendiée mais qui me semble plus belle, dévêtue des charpentes de sa toiture, qu'au mois de juillet de la même année, alors que je l'admirais pendant les fêtes des jeux olympiques.

Je me rappelle cette journée vouée à la beauté du corps humain. Athènes revivait dans le stade. Les amis de Melchior de Polignac, ses clients, se réunissaient pour admirer l'ordonnance des cortèges, l'harmonie des chants rythmés, le délié des athlètes. Sur des pelouses qu'Oxford nous eût enviées, s'attardaient les rayons d'un bienveillant soleil. Tous nous avions fait le projet de revenir aux jours de la canicule planter nos tentes passagères dans ce parc admirable. Nous voulions quelques semaines oublier la vie moderne et n'être joyeux que de la liberté de notre cœur dans la poitrine aisément dilatée. Un autre sport nous attend,

un sport qui n'est pas de plein air. On nous conseille de nous installer dans les caves.

Ce n'est pas le goût de Trentinian. Il choisit un hôtel non loin de la cathédrale; il prend une chambre au premier étage, nous-mêmes sommes au second.

— Pour nous, cela va bien, dit Paccaud, mais je ne veux pas qu'on me tue mes chevaux.

Et l'on cherche une écurie. On trouve le cirque, près des Promenades que les Allemands n'ont pas encore bombardées. Sous le couvert de leurs grands arbres, elles sont à l'abri du regard des avions.

Je n'ai pas encore parlé des audacieux oiseaux d'Allemagne. A Marville, on me raconta que l'un d'eux était venu pendant que je dormais, vous vous souvenez de quel sommeil! Je les vis peu à la Marne. A Paris, je souriais de leurs bombes. Ici, ce sont nos familiers. Ils peuplent le ciel.

Nous avons grand besoin d'être distraits. Je suis devenu secrétaire; je gratte du papier, tout près du major de la garnison. Je signe « Trentinian » des laissez-passer innombrables. Je sursaute sur ma chaise : c'est une maison qui s'écroule; je bondis : c'est un général de corps d'armée qui entre; je bafouille : c'est un grand chef qui vient voir les ruines. Paccaud s'occupe des écuries. Fauquet-Lemaître ne fait rien.

Quand la trompette grogne « tu-tu-tu », nous voilà tous les trois le nez en l'air — un combat

aérien, c'est une friandise! — et si l'avion lâche sa crotte, la liste des morts ne s'allonge guère. Songez qu'il tombe par jour cent, deux cents, trois cents gros obus sur la ville. La population, dressée à mépriser les bravades, se réfugie dans les abris et ne s'émeut pas.

Pendant nos heures libres, je monte à cheval avec le général, ou bien avec Fauquet-Lemaître et Paccaud. Nous parcourons les ondulations de terrain qui s'étendent jusqu'à la montagne de Reims. Notre curiosité nous conduit sur les crêtes. Sommeillant dans la vallée, la ville n'a rien de tragique. Les tours monumentales semblent indestructibles, et les volutes de fumée qui signalent l'éclatement d'une bombe, se dissipent harmonieusement dans le ciel d'automne. La Vesle coule dans les bas-fonds, Nogent-l'Abbesse et les hauteurs de Brimont limitent le paysage qui n'a pas d'austérité. Les lignes blanches des tranchées allemandes retiennent notre regard. Parfois nous nous attardons trop, un sifflement léger grandit, s'amplifie. Nous fuyons au galop la rafale, et nous rions comme des gosses de voir, à la place où nous étions, trois obus se déchirer avec fracas.

D'autres jours, nous visitons les tranchées du côté de Bétheny et de Prunay. L'activité de feu est assez intense. Pour la première fois, je découvre l'existence souterraine que nos troupes vont mener pendant des années. Dans le sol crayeux de la Champagne, tout de suite elles eurent le goût du

confortable. Maisons fortifiées et vastes cavernes servaient d'abris. Le soldat n'y aurait pas été malheureux si le bruit n'avait constamment couru d'un coup de main que l'ennemi allait tenter sur Reims.

Cette inquiétude donnait de l'angoisse à nos nuits. On utilisait peu à cette époque les fusées éclairantes, mais les incendies jetaient à l'horizon une continuelle clarté. L'air était perpétuellement sonore. Chaque soir, des officiers suppliaient Trentinian de quitter l'hôtel et de prendre logis de l'autre côté de la Vesle. A les entendre, une surprise pouvait en quelques minutes mettre les Allemands au cœur de la ville. Quelle honte si un divisionnaire français était cueilli dans sa chambre! Le général ne voulait rien entendre. Il se trouvait bien logé. Nous l'étions également. Bonnes chambres et des lits. Paccaud nommait sa couche « ma tranchée », et les soirs que le train d'acier glissait en hurlant tout près de notre demeure, quand Fauquet-Lemaître ou moi, légèrement nerveux, nous disions au porte-fanion : « Eh! Paccaud, ça chauffe! » il répondait, imitant l'accent des Méridionaux :

— Oui, ça craque et ça bombe, je crois qu'il est l'heure de foutre le camp.

Et, se retournant sur son oreiller, il s'endormait le nez à la ruelle.

Il advint toutefois que des maisons furent démolies à côté de la nôtre. Aussitôt la directrice

de l'hôtel assura que des espions avaient signalé la présence du général. Nous étions repérés, elle l'affirmait. Par galanterie, le général s'en alla demeurer de l'autre côté de la Vesle.

Les espions, c'était la hantise des Rémois. Devenu homme de confiance de mon chef, j'ai fait tous les métiers, même celui de la police. Vous comprenez que Trentinian n'attachait pas une grande importance à ses fonctions. Il venait au bureau quand le cœur lui chantait. J'avais ordre de répondre à toute question que j'allais en référer au général. Je m'en gardais bien, et le brigadier que j'étais dirigeait de son mieux les affaires de la Place. A vrai dire, le major de la garnison me servait de mentor.

Une nuit, on me déclara qu'il y avait certainement un espion dans une maison. Je réveillai mon inséparable Paccaud. Fauquet-Lemaître grommela qu'il ne se lèverait pour rien au monde. Nous allâmes, suivis de gendarmes et d'agents de la sûreté, vers la maison incriminée. D'après les rapports, une fenêtre s'y éclairait chaque fois que tombait un obus dans le voisinage. On cerne l'immeuble, on appréhende le propriétaire, il jure ses grands dieux qu'il n'est jamais entré dans la chambre suspecte. Nous nous y rendons. Il ne faut pas attendre longtemps avant qu'un obus siffle et s'écrase. Quelle stupeur! Devant nous, une lampe électrique s'allume, s'éteint. Un policier malicieux dévoile le mystère : il manie le commutateur de l'éclairage,

un fil était détaché de sa bobine, et la vibration établissait le contact.

Histoires d'espions, je pourrais vous en raconter jusqu'à la fatigue, et toutes si baroques, tellement invraisemblables, que je n'y croyais plus jusqu'à Bolo et mon dernier retour à Paris.

Au fond, à Reims, on menait joyeuse vie. Il y avait une taverne. On s'y réunissait avant le dîner. Il y avait beaucoup de demoiselles, même la maîtresse du fameux Ulmo — elle ne mérite pas que je la nomme — cette femme, vous savez bien, qui entraîna un officier de marine par la débauche et les poisons à vendre des secrets. La dame vécut dans la cité martyre des jours lucratifs.

La prostitution régnait. Ne vous en scandalisez pas. Toutes ces troupes assemblées avaient des besoins.

Il me déplairait affreusement de paraître médire. A côté de la vie relâchée, indispensable résultat du péril de mort, voici une idylle. Un couple se présente à mon bureau, l'homme a de la distinction, de la jeunesse, la femme est belle. Je me lève pour les saluer. Leur légende m'est connue. Ils habitent depuis le début de la guerre le faubourg Cérès, le plus exposé, un chaos de ruines. Ils ne l'ont pas quitté un seul jour. Ils ont aménagé leur cave, et on les voit, les après-midi ensoleillés, se promener la main dans la main, parmi les bosquets de ce qui fut l'aimable jardin de leur lune de miel. Ils n'ont renoncé ni à leur tendresse, ni à se plaire l'un à

l'autre. Le mari est réformé pour je ne sais quelle infirmité qui n'est pas apparente.

— Je ne voulais pas partir, mais ce matin elle a eu une crise de nerfs.

La jeune femme rougit. Ils ont pu prendre le train le soir même.

Un autre ménage me doit la vie. Eux aussi étaient mariés depuis peu de temps et ne savaient se résoudre à laisser le décor de leur bonheur, un magnifique décor, le parvis de la cathédrale, la place somptueuse où seule la statue de Jeanne d'Arc n'a pas été éclaboussée par la mitraille. A gauche, à droite de leur hôtel, les maisons sont trouées. De leur fenêtre, ils aperçoivent le Palais de justice, l'Archevêché, ces ruines. Le 16 septembre, ils virent brûler comme de géantes torches les échafaudages qui encadraient les tours. Ils n'ont pas eu peur jusqu'à la mi-octobre. Les voilà pris de panique, sans raisons nouvelles, par la fatigue, l'usure des nerfs; mais lui est mon ancien compatriote, il est Suisse, et il lui manque pour obtenir un laissez-passer une pièce diplomatique. Baste! j'ai les pleins pouvoirs de Trentinian. Je l'expédie à l'arrière. Vingt-quatre heures après, un obus de 240 défonçait la façade, et broyait leur chambre à coucher. Ils m'ont écrit pour me remercier. Je garde leur lettre qui est émouvante.

Jamais je n'ai bu autant de vin de Champagne. Qu'on ne m'accuse pas d'avoir trafiqué de mon influence! Mais, n'ayant pas l'âme d'un fonction-

naire, je hâtais les choses, et mes quémandeurs, les épouvantés, tout ahuris de la prompte solution, croyaient indispensable, avant de prendre le train, de me remercier par un panier de bouteilles. Nous les vidions, Fauquet-Lemaître, Paccaud et moi, dans l'appartement que nous avions meublé. Le général nous avait dit :

— Donnons l'exemple, il faut être insoucieux et gais.

Il habitait une coquette villa. Les shrapnells la visitèrent souvent. Un après-midi que les ordonnances faisaient sécher le linge, toutes les chemises de notre patron furent déchiquetées. C'est moi qui l'avais nommé « le patron », me souvenant de ma vie d'homme de lettres et de François de Curel que je nomme également ainsi. Et vraiment il était notre patron, à la fois familier et gardant sa distance. Chaque dimanche il déjeunait avec nous.

Notre logis, trois belles chambres, un salon, et, luxe inappréciable, une salle de bains, recevait d'autres visites. La division qui occupait Reims était amusée par l'imprévu de notre existence. Les officiers oubliaient leurs galons pour s'asseoir à la table de ces deux sous-officiers et de ce brigadier littéraire. Fauquet-Lemaître était le chef de popote. Joli garçon, blond, pâle, l'air fatigué et dédaigneux, il plaisait aux infirmières. Je me rappelle qu'un soir où le bombardement fut intense, l'une d'elles traversa la zone dangereuse pour nous rejoindre parce qu'un obus était tombé dans notre jardin où

elle nous croyait anéantis. Elle arriva tout essoufflée, fragile ombre noire dans le gris du crépuscule. Elle courait, elle rasait les murs.

— Comment! c'est vous?

Nous étions émus par cette crânerie. Elle avait eu très peur. C'était une courageuse petite personne: le 16 septembre, tandis que son hôpital brûlait, elle avait transporté les blessés, elle était citée à l'ordre de l'Armée, cela comptait à une époque où n'existait pas la croix de guerre.

Bientôt elle devint notre hôte habituel. Nous la gardions à dîner, et souvent, quand les rues étaient trop dangereuses, elle passait la nuit sous notre toit. Camaraderie de guerre, aucune sensualité, c'est assez rare pour que je le note. D'ailleurs, je soupçonne notre amie d'avoir été un peu amoureuse, et en secret, de Fauquet-Lemaître.

Il appartient à une vieille famille de filateurs. Fort riche, il soigne sa tenue. Il est très brave, sans ostentation, avec négligence. Mais la guerre l'ennuie à mourir. Il en bâille.

Nos murs sont tapissés par les cartes d'état-major. Comme ils se déplacent lentement, les petits drapeaux! Leur ligne s'allonge de l'Alsace à la mer du Nord, elle est incertaine aux environs d'Ypres et d'Ostende. C'est là-bas que se livre la bataille, c'est là-bas que dans peu de jours nous irons.

Je ne vous ai pas encore donné le relief des semaines que nous avons passées à Reims. Les

heures de sommeil étaient épouvantables. Sur l'Yser, aux tranchées de Veho, sur la Somme, dans les tanks, j'ai risqué ma vie sans fatigue. Mais dormir dans un bon lit, sur un mol et frais oreiller, et, nuit après nuit, écouter l'obus qui vient, qui se rapproche avidement, ne pas savoir s'il passera ou s'il va vous heurter de sa masse effrayante, se dire parmi les rêves: celui-là est pour moi, exaspère l'âme la plus solide.

J'ai de l'admiration pour ceux qui sont restés près de quatre années dans ce cauchemar: maire de Reims, grands bourgeois de la ville, petit peuple industrieux et dévoué, et ces rieurs enfants, dont l'adresse joue avec le péril. Quelle race va naître de cette génération au simple héroïsme? A la fin d'octobre 1914, la population de la ville s'était clarifiée, il ne demeurait plus que les fidèles de la cité royale. Comme ils l'aimaient! Comme je les comprends! Elle est orgueilleuse et noble. Aucune ville de France n'a cette beauté calme.

Je suis monté dans les tours de la cathédrale. Après tant d'autres témoignages j'apporte le mien: il n'y eut jamais sur ce belvédère de poste utilisé par l'armée. Il était même défendu de gravir les marches, et je fis cette ascension en fraude, curieux impénitent. Mon souci était de ne pas laisser voir, entre les colonnades de pierre, l'écarlate de mes culottes de dragon. Il est évident que les observateurs allemands ont leur télescope braqué. De Nogent ou de Brimont, ils dominent le monument

auguste. Je ne pense pas qu'ils m'aperçurent, mais c'était l'heure où ces méthodiques réglaient leur tir. Ils prenaient la cathédrale comme point de repère. J'étais au faîte quand passa à ma droite, puis à ma gauche, le train sonore des projectiles. Quatre à quatre j'ai dégringolé l'escalier qui tourne. Le gardien, mon complice, me reçut avec un gros rire, et, frappant sur les murs dont l'épaisseur est cyclopéenne :

— Restez donc là, c'est l'endroit le plus sûr.

En effet, il n'est pas d'abri comparable.

La semaine suivante, Trentinian écrivit au général Joffre pour lui demander, ayant subi ce qu'il nommait une punition, le commandement où l'appelait son grade.

Tandis que nous attendions la réponse, le général Mangin rendit visite à notre chef et l'invita à déjeuner dans son cantonnement qui était au nord-ouest de Reims. Il voulut bien se souvenir qu'il m'avait connu avant la guerre, et pria Trentinian de m'amener avec lui.

Par des routes difficiles et défoncées, dans la médiocre automobile affectée au commandant d'armes, nous gagnâmes le village où était installé le quartier général. Je ne prononce pas son nom, ignorant si les lignes se sont déplacées à cet endroit. C'était une bourgade sur la hauteur, entourée de forêts. Les obus y pleuvaient dru. Maintes maisons étaient éventrées. Nous nous arrêtâmes dans une cour, et, comme

nous avions devancé l'heure, le général nous reçut dans son cabinet de travail.

Depuis vingt ans, j'ai affronté bien des hommes illustres : écrivains, ambassadeurs, ministres et généraux. Jamais je n'ai éprouvé ce brusque dévouement qu'inspirent la silhouette desséchée, pourtant robuste, le regard dur et sombre, le visage haché, asymétrique, torturé, puissant, du général Mangin.

Ah ! que ces coloniaux me plaisent ! Ils ont la vertu d'être grands seigneurs. Ils sont chez eux dans la guerre, tels les féodaux de jadis. Je ne sais si l'ambition les guide, le pouvoir est leur passion. Ils l'exercent avec une infinie courtoisie. Elle habille leur naturelle brutalité que masque également une culture très particulière. Dans les solitudes africaines ils ont beaucoup lu. Le colonial a des loisirs. Sans loisir, il n'est pas de lettré. Ils ont de la grâce, le souci de plaire, d'attirer l'amour de leurs inférieurs. Ces guerriers n'ignorent pas la puissance du sentiment chez le combattant. J'ai servi sous Trentinian et sous Baratier. Ils se ressemblaient par leur façon de conquérir les cœurs. Mangin a une manière plus brusque. Il s'impose. On le dirait cruel. Il est la force même. Du bout des doigts il touche la grande table, et toute la table lui appartient, semble écrasée :

— Ils m'ont dit de rester ici quoi qu'il arrive. J'y resterai.

Toujours le souci d'un coup de main sur Reims.

On a confié à Mangin la garde des hauteurs qui dominent et dépassent à l'ouest les cavaliers de Courcy. Le choix est heureux. Ce serait un solide gardien, cet homme qui crispe une lèvre où les courtes moustaches taillées en brosse sont d'inégale longueur ; il est de la famille des dogues qui ne lâchent ni la consigne ni leur proie. Une autre volonté l'anime : il parle à Trentinian d'une brigade africaine qu'on lui a donnée et qu'il ne veut à aucun prix mettre dans les tranchées. Je crois qu'il a été l'un des premiers à concevoir que les troupes de choc, d'assaut, devaient être tenues à l'écart jusqu'au jour de leur emploi. Puis, il a du goût pour les indigènes. N'est-ce pas lui qui avait proposé, bien avant la guerre, d'utiliser ce réservoir de vies belliqueuses que forment les peuples pillards de nos possessions d'outre-mer.

Je me suis assis dans l'ombre et j'écoute ces deux chefs. Il n'est point à mon gré de plaisir plus aigu. Je ne trahirai pas leurs discours critiques. De tout mon cœur j'admire Mangin. Quels qu'aient été les caprices de la fortune, il est de ceux à qui la déesse peut se livrer. Mais elle est femme et il faut choisir le moment.

Au déjeuner, la chère fut parfaite ; les fruits, les fleurs et les petits fours venaient droit de Paris. On ne parla que de littérature. Puis les officiers m'emmenèrent visiter leurs bureaux. Ceux-ci étaient distribués dans les caves les plus profondes. Mon

guide me raconta que seul Mangin dormait et travaillait à l'air libre.

J'ai répondu :

— Trentinian fait de même.

Comment n'être pas dévoué à ces hommes qui goûtent les agréments de la puissance, et, méprisant la vie, sont en chaque détail de leurs gestes un exemple de grandeur ?

CHAPITRE II

LA 89ᵉ DIVISION TERRITORIALE DANS LES MARAIS DE L'YSER

Une lettre de service ordonne au général de Trentinian de prendre le commandement de la 89ᵉ division territoriale, dans les Flandres. Comme don de joyeux avènement, il fait nommer sous-lieutenants Paccaud et Fauquet-Lemaître, et il demande pour moi les galons de maréchal des logis. Le dépôt du 27ᵉ dragons me les accorde. Nous traversons de nouveau Paris, en route pour Dunkerque.

C'est la fin de novembre. La bataille de l'Yser s'achève. Sur tout le front, la ligne s'est fixée, et le lugubre d'une campagne hivernale pèse sur les peuples de l'Europe, les rend conscients de leur malheur.

Le froid nous saisit dans le compartiment. Mes camarades sont anxieux de l'accueil qu'on leur réserve. Le général a le droit d'emmener son porte-fanion. Je le suis devenu. Mais, deux sous-lieutenants de cavalerie lui forment un trop somptueux cortège. Il nous appelle : « mes trois complices ». Les trois complices ont de l'inquiétude.

Le vent glacial ravage Dunkerque. Il pleut, il neige. On nous apprend que la 89e division territoriale tient les tranchées entre Dixmude et la maison du Passeur. Elle s'appuie à gauche sur la brigade des fusiliers marins, à droite sur le fameux 20e corps, les héros de Nancy. Il faut ce double voisinage, et l'orgueil que nous en tirons, pour nous égayer un peu. Un obscur brouillard enveloppe le train. Dans cette pauvre lumière on frissonne.

— Quel sale pays ! déclare Paccaud.

A vrai dire, nous ne voyons rien que des joncs, des haies, des herbages dévastés par les bourrasques.

Nous débarquons à Furnes. Un sous-officier se précipite et s'annonce comme étant le porte-fanion ; nous nous toisons ; nous sommes devenus plus tard d'excellents amis, il me céda sa place sans récriminer ; mais, ce matin de notre arrivée, le brave garçon ne put cacher sa stupeur en apercevant Paccaud, Fauquet-Lemaître, huit chevaux, deux ordonnances et un cuisinier. Il levait les bras au ciel. Le général riait, parfaitement joyeux. Frappant sur l'épaule de Paccaud qui devenait tout à fait morose :

— Allons, vieux Paccaud ! cela s'arrangera.

Et cela s'arrangea le mieux du monde pour notre troupe bohémienne. Le général et Fauquet-Lemaître prirent l'automobile, Paccaud voulut faire la route à cheval, en ma société. Suivis

des fidèles ordonnances guidant les petits pur-sang, nous nous engageâmes sur une chaussée inconnue, au bord d'un canal.

On s'égarerait facilement dans ce pays nu, toujours pareil à lui-même, si les berges et les écluses ne fournissaient des points de repère. Nous allions au grand trot, transis, pénétrés par la pluie. A l'est, du côté d'Ypres, le canon grondait sans relâche. La campagne était déserte. Dans l'horizon limité, on n'apercevait que sa propre pensée, alourdie de tristesse.

Il faut vivre ici des mois, pour comprendre et brusquemant chérir ces plaines mélancoliques, ces boues et ces marécages, que les peintres, avant nos soldats, rendirent illustres. Certains soirs, aux éclaircies du crépuscule, j'ai vu s'élargir entre deux brumes teintées de safran les inondations où baignaient les améthystes et les émeraudes. Un arbre solitaire que le vent d'ouest a courbé, donne la perspective, tandis que sur le ciel montent, se lèvent et descendent les palettes des moulins à vent. Et les chemins humides, où s'attardent les reflets du couchant, s'allongent au bord des canaux qui relient Furnes, Loo, Oostvlesteren, Westvlesteren, Elverdinghe, noms étendus dans leur mollesse comme les vastes surfaces aqueuses qui entourent ces bourgades engourdies.

C'est à la ville de Loo que nous attendait l'état-major de la division. Trentinian nous y avait précédés, et son charme avait déjà vaincu. On me fit

un accueil que je ne saurais oublier. Les officiers me permirent de prendre mes repas avec eux, comme invité du général.

Me voici de nouveau spectateur. Il est bien difficile d'échapper à sa destinée. Toute ma vie j'ai voulu agir, je n'ai fait que noter, reproduire, imaginer. Pendant mon séjour dans les Flandres, j'eus la situation militaire la plus fausse, l'existence la plus agréable, la plus passionnante. La phrase du général Félineau pendant la bataille d'Ethe me dicte ma conduite : « Regardez et souvenez-vous. » Je me rappelle ces paysans entre deux âges, robustes mais accablés par la fatigue des relèves, dévoués et braves, mais constamment grognons, soucieux de leurs armes, mais presque déguenillés dans leur tenue, nos territoriaux que j'ai découverts sur la place de Loo, mêlant leur lourde apparence à la sveltesse des fusiliers marins. Je me rappelle l'abnégation des chefs. Ils ne sont plus jeunes. Aucun d'eux n'appartient à l'active. Avocats, avoués, notaires, gros industriels, riches fermiers, ils ont conquis leurs galons dans la réserve. Ils n'ont pas une grande instruction guerrière, ils ne sont pas très sportifs, ils ont de la bonne volonté, et, surtout, la foi française. Ils nous racontent les services qu'ils ont rendus. Avec la 87e division territoriale, deux divisions de cavalerie et une division anglaise, ils ont contenu l'avance allemande sur Dunkerque et Calais. Ils en gardent de la fierté, un peu de rancune pour les pertes subies. Les ter-

ritoriaux, disent-ils, devraient par définition ne servir qu'à la défense du territoire. Pourquoi les emploie-t-on en Belgique?... Il le faut, ils s'inclinent, et, dans les rues de la petite cité, les fusiliers marins et les soldats campagnards font bon ménage, sous les yeux des Belges qui nous ouvrent leurs maisons et nous invitent aux bienfaits de leur cave.

J'étais logé chez deux vieilles demoiselles Elles avaient peur chaque soir. Loo est tout près des premières lignes, et c'est une ville que l'on bombarde. Mes hôtesses étaient riches. Elles auraient pu fuir. Où seraient-elles allées? Il semble que les brouillards de ce pays empêchent ses habitants de voir ailleurs. Du moins, pour eux, ailleurs n'est pas de ce monde. Bien nourris, sensuels, beaux buveurs, aimables et tendres, les Flamands ont des yeux qui rêvent vers leur ciel pâli.

A la table du général, j'écoute. Le chef d'état-major, M. de Puymaigre, vient de poser la lourde serviette gonflée de paperasses. Il veut rend compte des circulaires qu'il a reçues. Le général l'interrompt : « Ne parlons pas de service pendant les repas. » On en parle tout de même et l'on gémit : une de nos brigades est détachée à un groupement voisin. Triste sort des régiments territoriaux, ils servent de renfort aux formations actives qui gardent la gloire. Et Trentinian s'énerve. On lui enlève ses troupes. Que commande-t-il? Il s'irrite. M. de Puymaigre baisse la tête. Décharné et morose, il a bon cœur, une excellente éducation, une grande

position sociale, mais le général réclame des paroles précises : M. de Puymaigre se tait.

Près de lui, le capitaine Jamont, fils de l'ancien généralissime, sourit, narquois et gracieux. Sorti l'un des premiers de Saint-Cyr et de l'Ecole de guerre, il a quitté l'armée peu de semaines avant la mobilisation. D'une intelligence rare, il a le métier en horreur, et le sort qui le contraignit à reprendre l'uniforme lui fit une injure personnelle. Ses soupirs sont harmonieux aux bâillements de Fauquet-Lemaître. Néanmoins les vertus de son sang le dirigènt. Actif, scrupuleux, payant de sa personne, il est l'âme de l'état-major qui n'existerait pas sans lui, et sans lui nos dîners seraient monotones. Il conte à ravir, il raille sans jamais blesser, il insinue, il est à la fois grave et féminin. Tirant ou mordillant sa moustache, il parle d'une voix lyonnaise qui appuie sur les voyelles. Sa pâleur est élégante, et ses yeux ont de la fatigue. Que de promenades nous avons faites ensemble! J'insiste, non seulement par amitié, mais parce que Jamont représente pour moi une catégorie d'officiers français : ils ont été à l'armée par tradition, ils ont fait leur devoir sans plaisir, par noblesse de caractère.

En face du général est assis le médecin principal de la division. Il a longtemps vécu au Maroc, il fut le favori des sultans et soigna leurs femmes au harem. Il connaît les longs silences et les gestes mesurés, mais, si vous le prenez à l'écart, il illu-

minera de récits merveilleux ces tristes soirées où le brouillard enveloppe les lampes. Le D[r] Linarès fut mon ami, comme le D[r] Simonin. J'ai toujours eu de la chance avec la Faculté, à laquelle j'ai appartenu jadis. Restent parmi les convives le capitaine Wettelé qui vient de Saumur, le capitaine Basset, artilleur, et l'interprète qui arrive du Midi. Au bout de table, Paccaud et Fauquet-Lemaître m'encadrent.

Près de sept mois, je me suis assis, matin et soir, à cette humble place où c'était faveur d'être accueilli. L'automne est allé vers son obscurité et le printemps vers sa lumière, rien ne changea dans nos discours. Ah! pauvreté des conversations de popote, ennui, tragique ennui, divinité accablante qui pèse sur cette guerre, petit jeu puéril qui consiste à se moquer des travers de chacun, M. de Puymaigre réclame le plat spécial que le général a commandé pour son régime, il traîne un peu de potage sur les moustaches puissantes du capitaine Basset, Jamont demande quand cela finira, et tous se réunissent pour dénigrer la conduite des opérations.

Peu de jours après notre arrivée à Loo, le général invita à déjeuner l'amiral Ronarc'h et quelques-uns de ses officiers. Nous avons entendu de leur bouche le récit de Dixmude. Comment vous en parler? Les traits les plus vifs seraient inopportuns. Quand un soldat raconte l'histoire toute fraîche d'un combat, il se mêle à sa narration de

la passion et de la colère. Je ne puis rendre publics les propos des fusiliers marins. Leur héroïsme, leur incroyable valeur n'est pas en cause, mais le dernier mot n'est point dit sur l'affaire de Dixmude, ni sur les sacrifices que l'on imposa à ces bataillons toujours prêts à mourir. C'est à propos d'eux que j'ai nommé le communiqué un minotaure. Il réclamait un fait d'armes quotidien, et, pour le nourrir, la maison du Passeur fut dix fois attaquée, coûtant plus de vies humaines que n'en valait cette bicoque.

— Mon général, puis-je aller aux tranchées cette nuit?

Il me le permet sans enthousiasme. Les troupes directement sous ses ordres tiennent un secteur trop étroit. La responsabilité en incombe au colonel commandant la brigade.

— Ne vous faites pas tuer, me dit Trentinian, ce serait trop bête!

Je voudrais ne pas paraître embusqué. On ne change pas de pays, on n'abandonne pas sa carrière, son art, sa raison de vivre, pour le bénéfice de médiocres repas à une table, fût-elle d'état-major. Évidemment je monte beaucoup à cheval, j'accompagne mon chef dans ses visites officielles, je pourrai tout à l'heure dessiner quelques portraits, j'assiste à la remise des médailles militaires aux marins, et je les entends, ô ironie! blâmer, unanimes, les choix que l'on a faits. J'écris des lettres, j'annote des rapports, je me rends utile,

mais ce n'est pas la tranchée, ce n'est pas le combat d'aujourd'hui, l'austère combat, où le guetteur est seul, à demi enlisé, la boue gagnant les genoux, la boue s'affaissant sous la poitrine qui s'appuie, la boue s'enfonçant sous le coude, la boue encadrant la nuque lasse. Ce n'est pas le surhumain labeur des relèves, la marche en file indienne, où l'œil guette dans la nuit la silhouette qui vous précède, redoute de ne plus la distinguer, où le pied tâte la planche qui recouvre la fondrière.

Ce soir-là, comme chaque soir, la pluie tombait, une pluie économe de sa force parce qu'elle veut durer, une petite pluie parfois éclairée des rayons d'une lune fugitive. Ne vous ai-je pas dit que j'ai une mauvaise vue? J'avance à grand'peine. Mes guides se retournent, impatients :

— Dépêchons !

Le grand vent d'ouest, si prompt dans ses gestes libérateurs, balaie la campagne, et voici toutes les étoiles. Aussitôt les fusées éclairantes les rejoignent.

— Couchez-vous !

Nous rampons dans les boyaux. L'ingéniosité humaine n'a pas encore eu raison des forces de la mer qui interpose sa lame salée dans l'opacité du sol. Il est impossible de construire ici des voies d'accès aux tranchées de première ligne. Le boyau est un sillon, parfois même il n'existe pas. On avance sur les genoux, on se dresse, on court, on s'accroupit, on attend. Les obus autrichiens,

à la trajectoire tendue, rasent les champs.

Imaginez notre marche dans cette plaine sans abri, assaillis de brusques clartés, enveloppés de brusques ombres. Soudain, l'homme qui était devant moi fit halte. Quand je l'eus rejoint, il me montra de son bras allongé une forme immobile :

— Regardez !

Sa voix avait peur. Devant nous, il y avait une haie, et, près de cette haie, il y avait un fantôme.

Je l'ai vu, et j'ai eu peur moi aussi.

Il y avait un fantôme, un mort qui montait la garde, un fusilier marin qui demeurait face à la tranchée allemande, bien qu'il fût entré dans l'éternel sommeil : une balle lui avait touché le cœur au moment qu'il épaulait.

— On ne peut pas l'enterrer, me dit mon compagnon.

Tout relief devenait une cible. L'arme était restée la crosse à l'épaule et le canon dans la fourche d'un arbrisseau. Etait-ce elle qui soutenait le cadavre, était-ce le cadavre qui se raidissait dans sa dernière passion? Je vous dis qu'il y avait contre la haie un visage décharné, deux orbites creuses, des lèvres rentrées, un masque de squelette visible aux rayons humides des fusées et de la lune. Ce mort était à genoux, dans la position du tirailleur. Le soldat qui m'avait appelé tremblait.

— On ne passe plus par ici les soirs de relève. Les hommes ne veulent pas...

Je n'invente rien. Il y avait trop de sublime dans cette sentinelle de l'au delà pour les pauvres paysans que hantait déjà l'angoisse du péril. Ils se détournaient. Ils ne savaient pas si l'esprit ne revenait point habiter le cadavre. Des semaines, ils l'ont laissé dans sa faction, puis il disparut, on ignore comment. Une patrouille a rendu compte que la haie avait été touchée par les obus, et que le fantôme avait quitté sa garde. Peut-être les Allemands l'ont-ils tué une seconde fois.

A mon retour, le général m'interrogea. Je lui décrivis les premières lignes, les amoncellements de sacs à terre, les perpétuels éboulements, l'eau qui montait dans la tranchée, les passerelles constamment détruites, la vie qui me semblait intolérable des officiers et des hommes garantis contre le froid et la pluie par la fragile toile de tente. Cette vie-là, les territoriaux de la 87e et de la 89e D. T. l'ont endurée tout un hiver et tout un printemps, mêlés à mes camarades de la cavalerie, aux fantassins des 32e et 20e corps, aux marins illustres de la brigade. Et quand j'écoute les railleurs parler légèrement des « pépères », je me souviens de cette visite que nous fîmes, Trentinian et moi, à la maison où les majors examinaient nos malades.

Nous avions quitté Loo pour Oostvlesteren, qui est plus au sud et plus à l'est. Une de nos brigades eut quelques jours de répit. Alors, les hommes se mirent à tousser, et, quand on approchait de cette

ferme qui était l'ambulance, on entendait le rauque appel des poitrines douloureuses.

— Fixe !

Ils se sont redressés. Sur les torses nus, le poil grisonne ; la joue, creusée sous la pommette, a des rides, des plis profonds ; le regard est terni, comme embué par l'humidité éternelle. La maigreur fait saillir les muscles, le dos se voûte. Ils sont vieux. Certains ont les pieds gonflés, avec de grosses veines apparentes, des varices, même des ulcères, les « pieds de tranchées », comme on dira plus tard. Plus un bruit, plus une quinte. Le général est là.

— Ils ne veulent pas qu'on les évacue, dit le major avec émotion.

Peut-être quelques-uns s'y refusent-ils par crainte d'être versés dans les divisions actives, mais la plupart demeurent au poste par un sentiment du devoir, devant lequel je m'incline très bas et que je garantis réel, car, entre autres métiers, j'ai fait celui de censeur de la correspondance, pour le compte et à la place du général de Trentinian, et les lettres étaient admirables de ces pères de famille qui gémissaient doucement afin qu'on les plaignît un peu, mais qui tous affirmaient leur foi dans la victoire et la certitude qu'ils sauraient tenir jusqu'à la fin.

Décembre et ses courtes journées, mois de nostalgie, nous rapproche des fêtes. Fauquet-Lemaître se préoccupe du repas de Noël. Le doc-

teur Linarès fera venir des truffes du Périgord. Le général voudrait des jouets pour les petites filles de la maison où il est logé. Nous allons les chercher à Dunkerque, et, les achats finis, nous nous promenons sur la plage. La marée est basse, le soleil entr'ouvre des nuages couleur d'encre, ses rayons obliques font un chemin de pourpre sur la mer que la lente houle du reflux agite à peine. Un chaland sort des jetées, la sirène pousse son cri. Un autre chaland patrouille au large. Ce sont les dragueurs de mines. Des torpilleurs soulevant l'embrun reviennent du littoral que les Allemands occupent. Une lointaine canonnade agite l'air qui n'a pas de remous, mais qui frémit soudain du bruit des hélices : les aéroplanes apparaissent, revenant des lignes. Un hydravion pique de très haut vers le bassin du port, et, soutenu par ses ailes vibrantes, rase la surface violette des sables, cependant que des goumiers, sur leurs beaux chevaux arabes à la queue en éventail, revêtus des étoffes somptueuses dont se rehausse leur stature, s'éloignent, impassibles et graves, dédaigneux de ce décor scientifique, gardant aux traits de leur profil hautain la noblesse de l'Orient et le mépris. Des officiers d'état-major galopent trop vite. Je m'arrête devant un couple de soldats anglais, blonds et imberbes, presque des enfants. Bien campés sur leurs longues jambes, le torse droit, les mains à la badine, ils regardent là-bas, ils regardent désespérément vers l'Angleterre invi-

sible, et leurs yeux clairs ont tellement de chagrin.

Dans la ville s'entre-croisent les services des trois armées, britannique, belge et française, et j'aperçois des visages connus, ceux que je retrouverai durant toute la campagne, à l'arrière des grandes batailles. Uniformes délicats, impeccables coiffures, petits messieurs des coulisses du combat. Les magasins sont ouverts, les clients innombrables. Dunkerque a gagné beaucoup d'argent, avant de saigner sous les obus de 380. Nous saluons des femmes élégantes, quelques-unes portant des noms sonores. Les infirmières redressent la tête, les autres daignent rougir. L'une d'elles nous conjure d'oublier que nous l'avons vue. Elle ne se cache point cependant, et je gage qu'elle racontera jusque dans sa vieillesse cette charmante fugue amoureuse. Le général lui rendit service. Son permis de séjour allait expirer, elle voulait avoir encore une ou deux nuits. Trentinian s'en fut à la Place, et notre protégée nous remercia.

Cette bonne action accomplie, nous reprîmes le chemin de nos boues. L'automobile était encombrée de victuailles que Fauquet-Lemaître surveillait, Paccaud s'extasiait sur le bain que nous avions pris, le général me recommandait de ne pas trop secouer les cartons que j'avais sur les genoux, et qui contenaient les jouets pour les petites filles.. Nous retrouvâmes les gamines aux aguets, sur le seuil de la maison, cheveux flottants

l'une blonde et l'autre rousse, jambes nues, délicieuses de fraîcheur.

Le réveillon fut succulent. On ne dira jamais assez l'importance que le soldat donne à la bonne chère. Il a grand appétit, et peu de sujets de conversation. On s'inquiète pendant des jours de la dinde truffée, et l'on s'en souvient une semaine.

Cette semaine-là, je fus halluciné par la lucarne de la soupente où je couchais. A Oostvlesteren, j'étais moins bien logé qu'à Loo. Le général habitait chez le secrétaire de la mairie, père des deux petites filles, une confortable maison, sur la place de l'église. De l'autre côté de la ruelle se trouvait un marchand de vin, il m'avait accueilli dans son grenier. Par rapport à mon grabat, la lucarne, mon ennemie, était dans la direction des tranchées allemandes. De mon oreiller, je voyais les lueurs des pièces; on nous bombardait sans répit, les projectiles arrivaient à une portée de pierre du village. Croyez-vous aux pressentiments? Dès le lendemain de Noël, la certitude s'imposait à mon demi-sommeil, qu'un obus entrerait par l'œil-de-bœuf, et viendrait éclater sur mon lit. L'obus a fait exactement ainsi que je l'avais prévu.

C'était le 8 janvier 1915. Vers neuf heures du soir, je commençais de me dévêtir, lorsqu'on m'appela chez le général. Je le trouvai dans son bureau, où s'attardaient Paccaud et Fauquet-Lemaître.

— Une minute, me dit Trentinian, j'achève ce rapport, vous le copierez.

Mes camarades m'offrent un verre de whisky, j'accepte, j'en suis gourmand. Le verre en main, tandis que la plume du général écorche le papier, nous parlons à voix basse devant les cartes d'état-major, où le ventre d'Ypres s'arrondit, souligné au crayon rouge.

Brusquement nous demeurons immobiles tous les quatre.

— Il n'est pas tombé loin, celui-là, observe Paccaud.

Le second tombe plus près, et je n'ai que le temps de vider mon verre, le troisième se déchire — c'est le mot juste, nous n'avons pas entendu son approche — dans ma soupente, sur mon lit, renversant la maison du marchand de vin et en projetant les murs jusque dans la pièce où nous sommes. Le souffle, formidable, ouvre d'abord notre fenêtre. Je me souviens d'une colonne de fumée malodorante, puis les lampes s'éteignent, des cris retentissent, des voix puériles appellent, le plafond semble s'écrouler sur moi, des pierres dégringolent.

— Où êtes-vous, mon général?

Et il me répond :

— Par ici, j'ai les enfants.

Je l'ai retrouvé dans le couloir. Il tenait sous chacun de ses bras une des fillettes, et nous avons gagné les champs voisins, nous mettant hors de

l'axe de tir, tandis que le secrétaire de la mairie, en manches de chemise, son chapeau haut de forme sur la tête, courait de-ci de-là, fou d'inquiétude paternelle, suivi de sa femme en camisole.

Les bombes pleuvaient sur le village, quinze chevaux furent tués dans leurs écuries, des masures s'effondraient. On apercevait à l'horizon une clarté bleue. On comptait jusqu'à quarante-cinq. A partir de trente le hurlement de l'obus était perceptible, à quarante on avait peur, à quarante-cinq la déflagration se produisait. Dans les bras de Trentinian les petites filles demeuraient rieuses. Le général ne voulait pas les lâcher. Paccaud, Fauquet-Lemaître, l'interprète qui nous avait rejoints, et moi-même, nous le suppliâmes en vain de se décharger de son fardeau. Il s'y refusa tant qu'il y eut du péril, et je n'ai rien contemplé de plus émouvant que ce vieillard si calme et ces deux petites filles joyeuses devant la mort.

De ma maison, de la soupente, de tout ce que je possédais, il ne resta que des pans de mur et mon casque de dragon troué par les éclats. Je garde cette relique. Elle ne me rappelle aucun héroïsme, mais le sourire délicieux des gamines, qui levaient leurs petits visages vers mon maître.

Le matin de ce jour, nous nous installâmes chez le docteur du village, dans une villa sur la route qui va d'Oostvlesteren à Woesten. On mit une paillasse dans le vestibule, ce fut désormais mon logis. Personne ne voulait plus de moi, parce que, à Loo

déjà, la maison des vieilles demoiselles avait été détruite le lendemain de mon départ, et vous connaissez l'axiome : jamais deux sans trois. On disait :

— Binet-Valmer n'a pas de chance, garons-nous !

Beaucoup de ceux qui me raillaient sont morts à l'heure où j'écris.

L'incident m'atteignait dans ma bourse. Il y avait beau temps que ma réserve d'or s'était épuisée. Le général me prêta un peu d'argent, et l'on demanda pour moi au dépôt du 27e dragons un manteau de cavalerie, un casque, tout un uniforme. Me voilà donc équipé aux frais de l'État. Je ne me sens plus un amateur, mais presque un soldat de métier. Le plus souvent que je peux, je retourne aux tranchées. J'y passe la nuit. Il faut que je sois de retour à l'aube, le général monte à cheval de grand matin et je l'accompagne. Nous rentrons vers dix heures. M. de Puymaigre apporte son inévitable serviette. Dans le bureau, j'assiste aux délibérations en qualité de secrétaire. On déjeune. L'automobile nous emmène au corps d'armée, parfois jusqu'à Cassel, plus rarement à Dunkerque. A six heures du soir je suis libre et j'ai de longues conversations avec le docteur, cependant que Paccaud fait un doigt de cour à la fille charmante de notre hôte.

Le docteur, type accusé de Flamand solide, haut de taille, large des épaules, studieux, réfléchi et honnête, a tout perdu dans la bagarre. Il possé-

dait, avec son frère, une grande brasserie à Reninghe. Or, Reninghe est sur la ligne des tranchées de soutien, et les Allemands se servent du clocher pour leur tir de réglage. La malheureuse bourgade est à demi évacuée. Ses quelques habitants vivent au fond des caves. Le frère du docteur, un homme âgé, souffreteux, rhumatisant, refusait de quitter sa fortune écroulée. Il n'avait plus de servante, plus de cuisine, il vivait comme une bête dans une caverne, et s'obstinait.

— Ah ! qu'ils me tuent, disait-il, ce sera fini !

Et le docteur :

— Ils ne pourront jamais nous rembourser !

J'ai de la compassion. Ne suis-je pas atteint, moi aussi, dans ma fortune ? Ceux qui sont restés à Paris, mes confrères, les malades, les habiles, continuent d'écrire, prennent notre place, et quand nous reviendrons, si nous revenons, faudra-t-il, après tant de combats, recommencer l'atroce bataille du pain quotidien ? Nous nous sommes habitués au danger de mourir. Son émotion n'accapare plus tout notre esprit. Aux heures de repos, tandis que je devise avec le docteur, je sais que nos hommes parlent comme nous de leur personnel avenir, des efforts de jadis, et, flairant la ruine, s'inquiètent, se désespèrent. L'un d'eux, hanté par la mélancolie (*censuré*). On l'enterre sans lui rendre les honneurs, lugubre spectacle.

La pluie ne s'arrête pas. Pendant les quatre jours où ils ne sont pas aux tranchées, les bataillons

cantonnent dans les granges, où fermente le foin entassé. Une allumette tombe, l'incendie se déclare. Toute la compagnie est sans abri, dans la boue, sous le vent qui fait rage. Et nous n'avons même plus la distraction du drame. Les Allemands ont cessé leurs coups de boutoir et nous n'attaquons pas. Nous montons la garde, factionnaires épuisés. On organise des séances récréatives. Le chansonnier Botrel nous rend visite. Les hommes reprennent en chœur le refrain. Mais quelle lassitude dans les yeux, lorsqu'ils quittent l'église où nous les avions réunis ! Près de nous, dans l'armée belge avec laquelle maintenant nous sommes en liaison, quelques soldats refusent de monter aux tranchées. On les fusille. Et les jours et les semaines passent, sans que les territoriaux français aient à rougir d'une telle lâcheté.

Ils prennent une allure épique, les épaules recouvertes de la toile de tente, le fusil en bandoulière, la lourde canne à la main. Quand ils partent pour la relève, je les accompagne quelques moments, je les regarde s'éloigner, leur démarche est pesante. On dirait qu'ils s'enfoncent peu à peu dans le marécage, ils font corps avec lui. Quand ils descendent de la relève, ils sont des blocs de boue, et leur âme elle-même semble enlizée.

Elle s'éveilla aux premiers jours du renouveau. Il est tardif dans les Flandres, mais d'une incroyable puissance sur le cœur qui échappe à la brume. Point de floraison somptueuse, des bourgeons dis-

crets, de pâles calices dans l'herbe qui se redresse, et l'odeur de la boue se transforme. Des parfums très doux se mêlent à la brise. La haie verdit, le boqueteau rougeoie, le crépuscule verse des pierreries dans le lit des inondations. Le martin-pêcheur se hâte sur le canal, et le rossignol commence d'appeler nos souvenirs. Alors, toute la division fut saisie par le regret d'amour. Les lettres tremblaient dans les doigts noueux, les yeux étaient pleins de larmes. Ah! femmes lointaines, comme nous vous avons désirées, et si tendrement! Nos paysans vont deux par deux sur la route. Ils échangent des confidences : « On était heureux! Une bonne femme, bien travailleuse, et honnête. » En es-tu sûr? Du désir et de l'absence naissent les jalousies. Les bourgeons éclatent, les feuilles se déroulent, certains midis sont presque tièdes. La sève monte dans les hommes comme dans les plantes. La fleur va s'épanouir. Mais que font-elles là-bas, les épouses, les maîtresses, les fiancées? La méchante lettre arrive. Sous les mots choisis la calomnie se dissimule, la médisance empoisonne. Tout à coup, le récit d'un adultère donne corps aux soupçons. Il suffit d'un mari trompé, dans l'escouade, pour que tous les maris et tous les amants aient la déprimante inquiétude. Ils souffrent, tenaillés dans leur chair, l'imagination salie, plus fatigués par elle que par l'angoisse de la mort.

Et nous les contemplions, mes camarades Tha-

raud et moi, romanciers aux aguets, frémissants de pitié.

Les deux frères Tharaud, les auteurs de *Dingley, l'illustre écrivain*, et d'autres grands livres que j'aime, ces lauréats du prix Goncourt, remplissaient à la 89e, les emplois les plus modestes. Le cadet était vaguemestre, l'aîné cycliste de l'état-major. Je pense que c'est la noblesse des artistes français, des hommes de lettres habitués à la puissance du verbe, cette facilité qu'ils ont eue, certains d'entre eux du moins, à rentrer dans la foule anonyme, à servir dans le rang. Les Tharaud y gardaient leur sens critique, leurs dons acérés d'observateurs. Ils sont un peu plus jeunes que moi, approchant de la quarantaine. L'aîné, que je voyais quotidiennement, devint très vite mon ami. Il est de petite taille, bien fait dans sa maigreur, et son visage rasé cache dans ses plis une agréable ironie. Les yeux sont vifs, intelligents, l'esprit rapide, net, capable d'envolées. Je m'attarde à le décrire. Je vois en lui et son frère des prosateurs qui seront célèbres demain, si quelque brutal accident ne prive pas la France de cette richesse.

N'est-ce pas admirable que notre patrie se soit ainsi exposée tout entière, jusque dans ses poètes, et dans une égalité déconcertante, à mourir pour ne pas être vaincue? N'est-ce pas affreux qu'elle y ait été contrainte? C'est magnifique et imbécile. La niaiserie de la guerre nous est apparue au premier printemps.

Que des armées à la solde des rois se combattent, c'est jeux de prince et ne manque pas de splendeur, mais vers quel destin entraîne les nations la démence qui les possède aujourd'hui? Il a fallu des siècles patients pour construire la maison humaine, elle n'est pas tellement solide qu'on puisse y mettre la torche et ne brûler que les meubles, les murs eux-mêmes sont ébranlés. L'ardent patriotisme des frères Tharaud et ma jeune ferveur française nous permettent encore l'enthousiasme, nous vibrons d'allégresse en évoquant les titanesques batailles aux noms de fleuves, et l'agresseur repoussé, et la patrie sauvée. Nous baissons la tête, quand nous pensons à l'avenir des hommes, quels que soient en fin de lutte les vainqueurs.

— Nous retournons à l'âge des cavernes, me dit mon ami Tharaud.

— Peu m'importe, la caverne que je défends contient le trésor de ma race.

Voyez ces rêveurs qui s'évadent! Ils heurtent à la porte du palais des idées, et, leur prêtant l'oreille, ils n'écoutent pas le vacarme des artilleries, tandis qu'ils s'avancent côte à côte, dans la lumière du soir, sur la route de Boesinghe.

Nous allions souvent à ce village pour nous rapprocher des tranchées. C'était le quartier général et le poste de combat du colonel Bouché, qui commandait l'une de nos brigades. Il habitait un petit château dans un beau parc dévasté. La bâtisse

avait peu souffert. A peine la façade était-elle écornée. Mais, chaque jour, un obus creusait son trou sur la berge de l'étang où se réflétait la gracieuse architecture. Un noble cygne, d'une blancheur éclatante, régnait, solitaire et farouche, sur les eaux immobiles.

Une fois de plus nous lui rendîmes visite. Dès qu'il nous aperçut, il gonfla les plumes de ses ailes, et, courroucé, ses pattes ramant avec force, arquant son cou royal, il vint pour nous combattre, gardien exaspéré de la solitude. Il méprisait les hommes.

Peut-être l'ont-ils tué quelques semaines plus tard, le 22 avril 1915, quand ils empoisonnèrent la nature par l'infecte vague de leurs premiers gaz asphyxiants.

Debout sur le perron, un grand vieillard construit en force, puissant et tassé, le colonel Bouché nous regardait sévèrement.

— Vous direz au général de Trentinian que l'ennemi travaille toujours, la nuit, devant nos lignes.

Travaux abominables! L'Allemand prépare les réservoirs et les casemates d'où partiront les fumées mortelles.

Nous avons transmis les paroles du colonel. Le général avait déjà rendu compte en haut lieu de ces bruits suspects. On n'y attacha pas grande importance. Pouvait-on imaginer ce qui devait se produire? Nous n'avions pas encore pour l'humanité le mépris que lui témoignait le beau cygne furieux.

Ah! guerriers, est-ce pour de telles ignominies que vous avez asservi le génie des hommes? Et pourtant, parmi vous j'ai trouvé des figures ornées de vertus qui n'étaient pas seulement belliqueuses. Tel le colonel Bouché. A l'École de guerre, il fut le maître du général Foch. Des générations d'officiers lui doivent leur science. Les remous de la politique, je ne sais quel incident, lui firent quitter l'armée. A la mobilisation, il reprit l'uniforme, ayant atteint la limite d'âge. Et lui, dont les doctrines inspiraient l'esprit de nos grands chefs, il n'avait à ses ordres qu'une brigade territoriale. Souvent malade, en dépit de sa rude stature, dominant les pires douleurs, se faisant porter sur les lignes, il travaillait sans répit, comme s'il commandait à tout une armée, et ce labeur acharné n'était au service que du devoir. Quelle récompense pouvait-il attendre? On l'a nommé général. Son âge le met au seuil de l'infini qui limite toutes les ambitions. Mais, pareil au vieil artiste qui donne à son œuvre sa dernière veillée, il aime d'un amour éternel la science à laquelle il consacre sa vie. Et cette science est aussi un art. Pour se l'assimiler, il faut la passion.

Au château d'Elverdinghe, cette passion, cette foi, avait son temple. L'état-major du XXe corps et des divisions de fer s'y était installé. Je me rappelle la grande allée qui tourne, les arbres centenaires dont les branches unies forment une voûte impénétrable aux regards des avions, les pelouses

soignées, la chapelle, les sentiers où je voyais se promener, absorbés par la pensée, les jeunes colonels des régiments de Nancy. Ont-ils pris garde au maréchal des logis qui faisait les cent pas dans la cour, ayant sous le bras les rênes des deux chevaux qui le suivaient? Des heures, j'ai attendu mon chef. Sur le sable, les automobiles glissent. Elles semblent moins bruyantes dans ce domaine du silence. Parfois, je jette les brides à un planton, je gravis les marches, je pénètre dans l'ombre du vaste hall. On parle à voix basse, les gestes sont rapides, aucun effort, aucune minute ne sont perdus. Hautain, sec, précis, le général Ferry sort de son bureau. Un chef de bataillon l'accompagne et médite. Le divisionnaire passe devant nos saluts. Les estafettes, échauffées par la course, se calment dès le seuil franchi. Il faut songer à une église. Le tumulte des instincts y conduit le fidèle, et le recueillement du sanctuaire le force à reprendre cette maîtrise de soi qui dissipe le brouillard des idées. Nous sommes à trois kilomètres des batteries allemandes, mais l'atmosphère est tellement paisible qu'elle crée la sécurité. Tous les visages ont de l'orgueil et semblent dire :

— Ici, le 20e corps !

Au fond du vestibule apparaît le général qui commande : Balfourier.

Tous les yeux se tournent avec affection vers l'élégante silhouette. On croirait un officier du second Empire. La culotte rouge bouffe un peu sur

les longues jambes, le dolman pince la taille, la tête, petite, a de la crânerie, avec cette barbiche, cette moustache et ces cheveux blancs. Le silence, déjà si profond, augmente.

Auprès de Balfourier, Trentinian paraît un nerveux. L'un et l'autre attirent l'affection des hommes qui les approchent, mais Trentinian est colonial, il a de la fantaisie, Balfourier incarne l'âme des Lorrains. Quand le général Foch a quitté le 20e corps, il a choisi son successeur. Si nous ne savions que cela, nous devrions nous incliner devant l'héritier d'une gloire si parfaite. Pendant les dix mois que j'ai passés sur l'Yser, j'ai vécu dans la société des troupes qui l'adoraient. Il connaissait les mots qu'il faut dire pour s'emparer du cœur des soldats. Il les nommait « ses enfants ». Rien ne lui échappait de leur psychologie. Je l'ai entendu recommander à Trentinian de ne jamais inspecter les cantonnements de repos au lendemain de la relève :

— Tu trouverais tes hommes de méchante humeur.

Ils se tutoyaient, ils étaient camarades de promotion.

— Attends qu'ils se soient lavés et qu'ils aient dormi. S'ils sont reposés et propres, ils auront plaisir à te recevoir.

Il aurait pu ajouter que « ses enfants » le voyaient en première ligue chaque jour, que son automobile était remplie de boîtes de cigares et que

sa justice, pour être impitoyable, n'était que plus exacte. J'ai beaucoup interrogé les chasseurs du 20e corps et les fantassins des régiments épiques. Ils grognaient. C'est inévitable. Parlez-leur de Balfourier, le visage s'éclaire :

— Ah! celui-là...

Il les a conduits dans l'Artois, il était à leur tête quand ils arrêtèrent l'Allemand, à Verdun, en février 1916. Il tira d'eux le maximum de rendement, il les avait magnifiquement entraînés. Dans les Flandres, je fus témoin de l'amour qui naissait.

— Viens déjeuner avec moi dimanche. Amène ton porte-fanion.

Dans le salon vitré, on mangeait par petites tables. Il y avait moins de liberté, moins de désinvolture mondaine que chez le général Mangin. On restait moins longtemps à bavarder, et les préoccupations du service n'étaient pas absentes. La courtoisie dont je fus entouré me laissait néanmoins à ma place de maréchal des logis, tandis que chez le général Mangin j'étais avant tout un hôte et un écrivain.

Après le repas, Balfourier emmena Trentinian et moi dans un autre salon où nous fumâmes les précieux cigares. D'une voix douce, insinuante, sans avoir l'air un instant de donner un ordre, le général Balfourier indiqua au général de Trentinian ce qu'il attendait de la 89e division territoriale. Trentinian comprend vite, trop vite. Balfourier reprend, corrige. Je suis avide de les entendre.

Les deux races militaires sont en présence. Voici l'inspiration et voici la méthode.

La semaine qui suivit, je fus en face de leur maître à tous deux, l'homme qui échappera à la critique parce qu'il eut de la présence : Joffre.

On devait remettre au général Balfourier la cravate de commandeur, à d'autres généraux des croix. Ils étaient quatorze, rangés sur une seule ligne dans la rue de ce village où nous étions convoqués. Les journaux illustrés ont reproduit la scène. Il y avait là toute la gloire des armées de Belgique.

Une automobile s'engouffra dans la ruelle. Ouvrant la portière, un homme agile et saccadé, sauta sur le sol : Foch.

Les généraux mirent sabre au clair ; et, pesamment, déplaçant une jambe, puis l'autre, appuyant fort sur le marchepied, le général Joffre, en tunique bleu horizon, ce qui augmentait sa corpulence, avec la culotte et le képi rouges, les épaisses jambières, descendit de voiture. Il s'arrêta. Les généraux demeuraient immobiles. Il les regarda.

Il n'y avait plus que lui devant nous.

Baissant les paupières, il tourna la tête vers son officier d'ordonnance qui tenait une feuille de papier et des coffrets. Puis il s'avança vers le général Balfourier. A deux pas, il s'arrêta de nouveau, et de nouveau regarda longuement devant lui, comme s'il ne connaissait pas le commandant du 20e corps, ou comme s'il voulait mieux le con-

naître. Je ne crois pas qu'il ait prononcé les mots sacramentels. Pourtant j'étais à quelques mètres. Il a tendu lourdement la main au général. Il s'est approché davantage, il a épinglé la cravate, il a donné l'accolade. Il fit ainsi avec tous ceux qu'il décorait. Il fut simple et comme endormi dans sa puissance. Et je me répétais l'ordre du jour napoléonien qui a précédé la Marne, je me rappelais la confidence de cet officier du Grand Quartier Général : « Pendant la retraite, le général Joffre a toujours bien dormi. » Je me disais en moi-même : la volonté de cet homme décide des offensives, suscite les massacres, est maîtresse de nos existences et des larmes de ceux qui nous aiment, et il est bien qu'il ait cette apparence de bloc solide. Il porte le fardeau et il ne se voûte pas. A-t-il du génie ? Qui appréciera ? Le destin nous a donné, à nous, nation impressionnable et nerveuse, un chef qui savait ne montrer que des gestes calmes et graves, un regard voilé et qui appuie, une ample poitrine, de la pesanteur, et, soyons juste, de la majesté.

La cérémonie terminée, Joffre entra dans une maison. Il y reçut les généraux, l'un après l'autre. Entrevues secrètes. Je contemple la façade. De quoi parlent-ils ?...

L'armée, elle, ne parle que de la G. O. P., la grande offensive du printemps. Nous savons qne le 20ᵉ corps va quitter Elverdinghe pour aller au repos, avant de combattre en Artois où les troupes se concentrent. Un nouvel espoir nous

animé. Ce mois d'avril 1915, on commence de prédire la fin de la guerre pour une date rapprochée. Trentinian, Paccaud et moi, nous nous désolons d'appartenir à une division qui ne sera pas employée dans un assaut que nous pensons suprême. Nous avons quitté Oostvlesteren pour Woesten qui est plus à l'est, et cela aussi nous fait de la peine : nous nous étions attachés à nos hôtes. J'avais pris du goût pour mes discussions avec le docteur. Pessimiste, il ne croyait pas à notre triomphe, il me montrait nos bataillons harassés, et il me disait :

— Ils n'en peuvent plus !

Je l'ai entendue souvent, cette phrase, je l'ai prononcée souvent, tout bas, pour moi-même ; puis, les jours ont passé, et j'ai pu.

Mais vraiment, nos territoriaux sont las. Une seule brigade tient les tranchées, l'autre s'instruit. Déjà le métier se transforme. Les dracken s'élèvent dans le ciel. Le bleu horizon a remplacé l'ancienne tenue. Le mortier de tranchée lance son projectile qui zigzague, le canon de 37 envoie vingt obus par minute, il faut jeter loin la grenade, le tiers de l'effectif doit connaître la mitrailleuse, et l'étude fatigue ces hommes qui sortent à peine des boues de l'hiver.

Allons! encore un peu de patience, la G. O. P. va réussir ; au mois d'août, nous serons sur le Rhin, à Noël dans nos foyers.

La fièvre s'empare des états-majors. L'activité augmente. Les avions se multiplient. Fauquet-

Lemaître les reconnaît et les nomme, il bâille moins. M. de Puymaigre porte une serviette plus volumineuse. Le capitaine Jamont est certain d'avoir gagné le pari qu'il fit avec moi : la guerre ne durera pas trois années. Le docteur Linarès semble tout guilleret. A Westvlesteren, les troupes d'Afrique viennent cantonner. A Poperinghe, les Anglais fourmillent. Sur notre droite, le 20e corps cède la place aux divisions britanniques. La 87e division territoriale, notre sœur bretonne, se retire aux environs de Bergues. Depuis que Joffre a passé, l'armée est plus vivante. Seuls, nos paysans . . . (*censuré*). . . Cette agitation leur fait détester le pays où ils stagnent. Je vous les ai dépeints, souffrant de jalousie. Elle s'est apaisée, matée par la discipline qui envahit même le cœur; un autre sentiment les possède : on est injuste avec eux. S'ils ont désiré leurs femmes, elles les ont désirés également. Ils ont reçu des épîtres pleines d'angoisse et de reproches, on leur a parlé des embusqués dont la province est pleine, des territoriaux de l'intérieur, on leur a dit :

— Pourquoi êtes-vous là-bas, tandis qu'ils sont ici?

Les mauvaises têtes, les intrigants, s'adressent à leurs députés qui essaient d'intervenir. Ils ne réussissent pas, mais ils promettent. On se montre les billets qu'ils eurent le tort d'écrire . . (*censuré*)
. . . .
. . . . .

Oui, il est bien que Joffre soit un homme massif. Tous les mécontents doivent l'assaillir. On peut le presser, il est trop pesant, il ne bougera pas.

Néanmoins . . . . (*censuré*) . . . . quand nous arrive l'ordre de relève; la 87e division monte en ligne, nous nous rendons à Esquelbecq, entre Bergues et Cassel.

Quelle joie! En un moment ils oublient. Adieu moulins à vent déchiquetés, plaines tragiques, canaux pestilentiels, marécages où l'on pensait mourir. Ils n'entendront plus siffler la balle, s'écraser la torpille, se déchirer l'obus; ils dormiront, ils auront des lits. Pour eux, la campagne semble finie, et des rumeurs se propagent : la tâche est terminée, le devoir accompli, nous irons à Marseille, à moins que ce ne soit en Algérie ou sur le littoral du Maroc. Les plus faibles . . . .(*censuré*) . . . .

— . . . .

Et certaines lettres que j'ouvre au cabinet noir officiel, si elles vantent les exploits passés, déclarent que maintenant . . . . (*censuré*) . . . . Ils sont rentrés en France, ... (*censuré*) . . . . Ressaisis par l'amour du sol et des végétations, ils s'intéressent aux travaux des champs; ils recommandent à leur épouse de bien soigner la vache et les porcs.

— Je vais revenir.

Pauvres gens!

Esquelbecq est un joli village, son église a de la

beauté, son château date du XVIe siècle. Dans le jardin à la française, mon ami Tharaud et moi nous philosophons tout le jour. Que sera l'avenir? Après tant d'épreuves notre race pourra-t-elle reprendre son équilibre? . . . . . (*censuré*) . . . . Pourront-ils résister, ces esprits frustes, aux émotions qu'on leur impose? Si nous ne perçons pas en Artois, tout sera à recommencer. La vache et le porc auront le temps de mourir avant que le paysan ne soit revenu. La femme se lassera d'attendre, l'homme oubliera sa tendresse, et le foyer que la vie commune avait construit aura des lézardes, s'il ne s'écroule pas. Mais ce lucide Tharaud me montre les allées :

— Voyez ce jardin! Sa belle ordonnance a résisté à toutes les invasions. Il en sera ainsi de la famille française.

Dieu veuille!

J'ai quitté la 89e division territoriale au mois de mai 1915, pour suivre le général de Trentinian. Nous étions partis des Flandres la veille du jour où les gaz asphyxiants anéantirent nos camarades bretons. Dans le Soissonnais, Trentinian reçut la nouvelle qu'il était affecté à la 21e région. Je l'accompagnai ainsi que Paccaud. Fauquet-Lemaître resta à l'état-major qu'il laissa bientôt pour un régiment de cuirassiers à pied, ensuite pour l'aviation.

Avant de fermer la page sur mes souvenirs de l'Yser, je cherche une émotion qui résume. Sans

doute n'avons-nous pas accompli d'actes exceptionnels au pays des boues, des brouillards et des rares couleurs. Notre souffrance n'eut pas de relief. Mais, là-bas, je me suis mêlé à la nation plus intimement que durant mes séjours dans l'armée active. Au milieu des jeunes soldats de France, j'ai subi l'atmosphère des combats, j'ai changé de catégorie sociale, j'ai cru devenir uniquement un guerrier. Au milieu de nos territoriaux, coude à coude avec ces gardiens de frontière, dans les longues heures de la faction sans gloire, j'ai senti pénétrer en moi le sang de la patrie retrouvée, et j'ai écrit à Maurice Barrès cette phrase qui me paraissait toute simple, mais qu'il a trouvée émouvante et qu'il a généreusement reproduite dans son œuvre :

« Nos soldats sont admirables, nous nous aimons tous. »

TROISIÈME PARTIE

LES AUTO-MITRAILLEUSES DE CAVALERIE

CHAPITRE PREMIER

RETOUR A PARIS. LES ÉCOLES DE MITRAILLEUSES

Après un séjour de quelques semaines à Chaumont, dans la région du 21e corps, le général de Trentinian fut atteint par la limite d'âge. Déjà nous nous étions séparés de Paccaud qui avait rejoint le 27e dragons. C'est ainsi : on s'égaille, et cela déchire de perdre un frère d'armes. Il s'en alla, les larmes aux yeux. Mon cheval Lulu me fut enlevé également. Je ne suis pas très sûr de n'avoir point pleuré. La mélancolie me rendait indifférent aux belles forêts où nous galopions, le général et moi, montés sur les petits pur-sang, promenant nos pensées nostalgiques. (*Censuré*) . . . . . .
. . . .
. . . .
. . . Je n'exagère pas : (*Censuré*). . . . .
. . . . . . Et la première année de la guerre n'est pas finie !

Les habitants de Chaumont ont l'âme si haute qu'ils acceptent, et ne veulent que la victoire. Je me suis assis à leur table, je les ai écoutés qui sanglotaient, je ne les ai jamais entendus se plaindre. Pour beaucoup cependant la douleur se double

d'anxiété. Ils ne sont pas tout à fait certains que le fils soit mort. « Disparu », quel mot est plus terrible? On a vu partir ce jeune homme rayonnant de santé, si frais, si joyeux, si clair. Au coin de la rue, il a tourné la tête, et son visage riait. Et puis... et puis... il est comme tombé dans un trou noir, comme absorbé par le vide, et on ne sait pas, on ignore... Pas même une tombe. Il semble que si l'on avait embrassé son cadavre, on se serait accoutumé à l'idée. Non, il était au coin de la rue, et puis, voilà... plus rien...

Et je m'indigne quand ce petit secrétaire, au bureau de la région, tremble d'être forcé de rejoindre le front. A celui-là, la guerre fut aimable. Il trouva moyen de se marier à Chaumont, il y passe sa lune de miel; il est fort intelligent, il rend des services, mais, tout de même! comment peut-il, heureux dans son ménage, ayant moins de trente ans, regarder tous ces voiles de crêpe qui flottent sur les routes, le dimanche, lugubre floraison de ce mois de mai tragique? Comment peuvent-ils? Ils sont légion.

A côté d'eux, dans les dépôts, à Langres où se trouvent les chasseurs, dans toute la province, des adolescents se préparent, s'entraînent, s'acharnent, disciplinés et patients, avec une gravité que je n'ai pas rencontrée chez les soldats de 1914. La jeune classe est d'une qualité magnifique. Ils arrivent des quatre coins de la France. Mêlés aux Lorrains, ils se transforment, et, si par hasard on

incorpore un fantassin dans un bataillon de chasseurs, en quinze jours, ayant revêtu l'uniforme sombre, il devient un homme d'élite.

J'ai subi l'atmosphère. Moi aussi, j'ai voulu m'instruire, me préparer, m'entraîner. On m'autorisa à suivre des cours de mitrailleur. Ils furent interrompus par le départ du général de Trentinian.

— Qu'allez-vous devenir, mon pauvre Binet-Valmer?

— Je ne sais trop, mon général.

Je reçus l'ordre de rentrer au dépôt de Versailles. L'aventure tourne mal. Tant que j'ai vécu près d'un général, sous sa protection ou dans son intimité, j'ai trouvé des gens qui me connaissaient de nom, ma naturalisation leur paraissait louable, ils s'intéressaient à mon sort, ils étaient déférents. J'arrive au dépôt, vêtu en maréchal des logis; je n'ai pas même mon brevet de chef de peloton, et je ne vais plus être Binet-Valmer, mais Binet tout court, un sous-officier quelconque, distingué seulement par ses cheveux qui grisonnent. A coup sûr, la Légion d'honneur et la croix de guerre m'éviteront certains ennuis, mais il faudra vivre au quartier, et pour combien de temps?

— Tâchez de changer d'arme, me dit le commandant du dépôt. Ici, vous attendrez des mois.

Comme c'est facile! D'abord je suis très myope, puis mauvais marcheur; ensuite, ma classe m'enverrait dans la territoriale, et je n'en veux pas; enfin, j'ignore le métier de fantassin et j'ai trop

fait la guerre pour ne pas comprendre qu'il ne s'apprend pas en quelques jours. Ah! oui, que vais-je devenir? J'ai des remords. J'aurais dû négliger le pittoresque, m'engager comme tant d'autres, faire mes classes, entrer dans la famille d'un régiment. Me voilà sur le pavé de Paris, car le commandant du dépôt manifeste le vif désir de ne pas me voir au quartier, où je le gêne, et je n'ai pas le sou.

Mais littéralement pas le sou! Un écrivain n'a guère d'économies. Je vous ai déjà avoué que j'avais dilapidé ma réserve d'or, et je ne voulais pas emprunter. D'ailleurs, où étaient mes amis? L'un d'eux pourtant me tira d'affaire.

Vous rappelez-vous que le peintre René Préjelan assistait au banquet du cercle Hoche? Eh bien! comme on m'avait conseillé de poursuivre à Vincennes mes études de mitrailleur, j'aperçus, le jour que j'arrivai au fort, devant la chapelle où avaient lieu les cours, ce grand diable de Préjelan, qui m'ouvrit les bras.

Il était maréchal des logis dans l'artillerie lourde, et la destinée l'avait gardé à l'arrière. Il s'est rattrapé depuis : lieutenant aviateur, cité à l'ordre, il appartient aujourd'hui à l'armée d'Orient, mais en juillet 1915 il se sentait plus artiste que guerrier, il avait encore son appartement à Paris, et il dessinait.

— Tu ne vas pas habiter ici, me dit-il.

Je faisais triste figure, j'avais posé ma cantine

à mes pieds, je tenais d'une main mon casque, de l'autre mon sabre. Je n'ai jamais été aussi empêtré sur un champ de bataille. Des fonctionnaires m'avaient dit : « Vous logerez au quartier des dragons. »

— N'y va pas! protesta Préjelan, il y a des punaises!

— Que veux-tu que je fasse?

— Laisse, j'arrangerai cela.

Et il arrangea toutes choses. Il connaissait les êtres et les moyens. Officiellement, j'élus domicile dans la chambre de l'adjudant Huillier, qui d'ailleurs n'y paraissait jamais. On ne m'y vit pas davantage.

— J'ai un divan dans mon atelier, tu coucheras chez moi, ordonna Préjelan.

Gentillesse des artistes. Quand ils ne se dévorent pas entre eux, ils se font les uns aux autres la vie aussi facile qu'ils le peuvent. Rien ne leur paraît contraire aux conventions sociales qu'ils ne reconnaissent pas. J'ai vécu cinq semaines sur le divan de cet aimable Préjelan.

Dès l'aube, je sautais dans le métro, j'arrivais à Vincennes pour l'ouverture du cours. Je travaillais ardemment, comme jadis quand je préparais l'externat des hôpitaux, et il me semblait rajeunir. La vie de bohème que je menais me rendait ma gaîté. D'ailleurs le général de Trentinian ne m'oubliait pas. Il m'avait dit :

— Voulez-vous que je demande pour vous la

médaille militaire ou que je vous fasse nommer sous-lieutenant ?

Il appréciait trop haut mes humbles mérites. Je choisis d'être officier, à cause de mon âge et d'un projet d'avenir qui était né en moi.

Sur les marches de la chapelle-école, j'avais rencontré un sous-officier, M. de Montalembert, qui ne voyait rien de plus beau au monde que les auto-mitrailleuses. Elles ne m'étaient pas inconnues. A Dunkerque, le duc de Mouchy me chantait leurs louanges. A bord de ces engins, il s'était couvert de gloire, en compagnie de M. de Bourbon-Chalus. Sur la route de Furnes à Elverdinghe, j'avais vu passer à toute vitesse les voitures blindées. Le romantique et la nouveauté de cette façon de combattre me séduisirent. J'étais quelque peu chauffeur. Licencié ès sciences, je n'ignorais pas la mécanique.

— Voilà mon affaire, me disais-je, je pourrais me rendre utile, et même commander.

Tout était à créer dans cette arme nouvelle, mon ignorance des règlements n'y serait pas trop nuisible, et mon expérience d'estafette m'aiderait à conduire la section qui me serait donnée si j'étais nommé sous-lieutenant.

Les notes du général et mes états de service séduisirent le directeur de la cavalerie, la gloire de Trentinian rejaillit sur moi, ma promotion parut à l'*Officiel* à la fin de juillet, et, le 8 août, j'étais affecté aux auto-mitrailleuses. Nous arrosâmes avec Préjelan cette double joie.

Il m'apparaît soudain que je néglige les événements politiques de la guerre. Une fois de plus, je répète que le métier d'historien est au-dessus de mes forces. Je suis né romancier. C'est un chapitre de mon roman personnel que je vous donne. Voilà comment vécut un écrivain pendant les années de la folie des hommes ! Il croyait, comme toute la France et toute l'armée, que la G. O. A., la grande offensive d'automne, réussirait, puisque la G. O. P. n'avait pas réussi, et il avait souci « d'en être » puisqu'il n'avait pas été en Artois.

Quel singulier mirage la bataille impose-t-elle à mes yeux ? Toute ma raison proteste, les divertissements des guerriers sont idiots, tout mon instinct me pousse vers ces lieux où l'on meurt parce que le hasard a dirigé l'obus ou la balle. Et cette honte que j'ai déjà notée, la honte de l'arrière, me rend insupportable mon séjour à Paris. Pourtant la fortune a changé, j'ai de l'argent, j'ai quitté le divan de Préjelan pour une chambre confortable, les éditeurs sont revenus sonner à ma porte, j'ai retrouvé mes amis qui flattent ma vanité par leurs louanges, et Billancourt, siège de l'école des auto-mitrailleuses, n'est pas si loin de la ville que cela me fatigue de m'y rendre chaque jour. Pourquoi suis-je malheureux ?

Il est malheureux, le lieutenant Maton, mon camarade, cavalier blessé au début de la guerre, chevalier de la Légion d'honneur pour faits d'armes, et qui veut repartir à tout prix, bien que ses jambes

traversées par une balle, lui rendent la marche pénible. C'est un beau garçon. On l'aime. Il est jeune et franc. Il est mort en héros, l'année 1917, capitaine aviateur, ayant cinq palmes à sa croix de guerre, cité au communiqué de France.

Je crois bien toucher ici le fond même de notre sombre inconscient. Ce n'est pas que le devoir qui pousse les hommes à la frontière. Le goût de se battre demeure. Est-ce barbarie? Quand l'un de nous l'a perdu, il est ou un vieillard ou un pauvre individu si vil et si abject, si bas dans toute sa nature, que les femmes, ces tentatrices de lâcheté, se détournent, alors même que par désœuvrement elles se seraient données à sa triste caresse. Deux races sont en présence : celle des combattants et celle des embusqués. La noblesse des batailles est prouvée par les vertus de l'une. Faut-il admettre que l'ignominie de l'autre prouve la laideur des civilisations pacifiques? Eh ! je ne sais pas, mais en vérité j'ai noté toute l'ignominie des jeunes gens à sophismes, des beaux petits jeunes gens qui sont bien trop intelligents pour tomber au champ d'honneur.

A Billancourt, l'embusqué domine, comme dans toutes les écoles. J'indique ce moyen à ceux que cela tente : être professeur, ou bien encore élève, à condition de changer souvent d'étude. On va de camp d'instruction en camp d'instruction. Mais il vaut mieux professer. Avec un peu d'habileté, on se rend indispensable. Il y a beaucoup d'in-

dispensables dans la banlieue de Paris. Il y en a également dans le centre et le midi de la France. Je les regarde et me souviens d'une phrase ironique de mon vieux Paccaud :

— Ne sois donc pas si pressé ! A la fin de la guerre seront des héros ceux qui passeront sous l'Arc de Triomphe.

Et je me rappelle encore la parole destructrice du poète Laforgue :

— Les morts vont vite !

J'essaie tant bien que mal de montrer notre état d'âme et ses raisons. Nous étions quatre bons amis à l'école des auto-mitrailleuses, qui n'avions qu'un désir : retourner là-bas. J'ai nommé Maton, le plus brillant, mais le plus admirable était le lieutenant Langlamet.

Agrégé de mathématiques, normalien, sous-lieutenant mitrailleur au début de la campagne, il a été laissé pour mort au coin d'un bois. Sorti de son évanouissement, il a vu s'approcher les Boches ; comme il bougeait un peu, ils l'ont fusillé à bout portant. Par miracle il a vécu, et il veut retourner. Il est de faible santé, malingre; son esprit clair, vif, ardent, habile aux spéculations les plus hautes, est mal servi par les muscles. Il boite, il se fatigue vite. Qu'importe ! il veut retourner. Un jour, il reçoit une dépêche : son frère vient d'être tué à l'ennemi. Je pense que sa mère le suppliera d'accepter qu'on le verse dans l'auxiliaire ou qu'on le réforme. Quand il revient, il me dit :

— Non, ma mère est française.

Et lui, plus que jamais, veut retourner vers ces lignes qui nous attirent comme l'aimant les métaux sans alliage.

Le quatrième d'entre nous a fait toute sa carrière dans l'infanterie de marine. Il lui manque un doigt, et son pied gauche appuie mal sur le sol, le tendon d'Achille étant coupé. En 1916, il fut fait chevalier de la Légion d'honneur pour belle conduite dans un groupe d'auto-mitrailleuses.

Il m'est impossible, quelles que soient mes rancunes, de dépeindre la foule grouillante et laide qui nous entoura pendant les mois de septembre et d'octobre 1915; ils disent, ces intelligents :

— Pourquoi diable voulez-vous repartir?

Les bois de Meudon, vêtus des richesses automnales, nous proposent leurs clairières où les feuilles qui tombent meurent en beauté. L'automobile nous emporte. Derrière nous, les voitures blindées vont cahin-caha. Un petit exercice fait à la hâte sera tout le travail de la matinée, puis nous irons à la lisière, rêver à nos après-midi, où la poésie des frondaisons se changera en très réelle volupté. Qu'est-ce donc qui nous dégoûte? Après l'offensive d'automne, Maton écrit au ministre pour être versé dans l'aviation, je demande en vain à passer dans l'infanterie. Ne sont-elles pas charmantes, nos amies? Pourquoi ces nuits traversées de cauchemars, pourquoi ce front barré le matin quand on se rencontre? Nous sommes devenus des

virtuoses du volant. Est-ce que cela ne nous amuse pas de conduire, comme dans un steeple-chase, à travers vallons et fossés, la vieille guimbarde dont les tôles d'acier se déboulonnent? Peut-être que nous sommes écœurés par ce matériel qui ne vaut rien?

C'est en septembre 1914 que notre état-major, instruit par l'exemple allemand, décida d'employer l'automobile comme arme de combat. Les premiers groupes d'auto-mitrailleuses ont rendu des services pendant la course à la mer, témoin ce 3e groupe auquel je vais bientôt appartenir, et qui a soutenu, par le feu de ses canons de 37, la charge incroyable des dragons de la 8e division de cavalerie, lesquels, pied à terre, maniant la lance comme une baïonnette, se sont emparés du village de Monchy. Depuis lors, la guerre de mouvement ayant cessé, on aurait eu le loisir de perfectionner l'agencement des voitures. On a dépensé beaucoup d'argent, on a mis à l'abri beaucoup d'hommes et un grand nombre d'officiers, on n'a rien fait. Montées sur des châssis de tourisme, dont les ponts arrière se brisent au moindre cahot, écrasées par le poids de la superstructure, nos automobiles ont valeur de ferraille. Il est bien entendu que je parle de 1915, je veux croire que tout est changé. Au reste, je ne saurais d'aucune façon critiquer le présent, je m'abstiendrai même de décrire nos forteresses roulantes, il faut avoir des précautions devant l'ennemi. Mais les défauts du matériel

n'expliquent pas mon besoin de partir, puisque je suis ivre de joie, lorsque m'atteint l'ordre de rejoindre, en Lorraine, ce 3e groupe dont je viens de vous parler.

Ah! pauvre humanité qui croyait s'être évadée des vertus ancestrales. Pas plus que le philosophe n'a trouvé la pierre qui change en or le métal, tu n'as trouvé quoi que ce soit dans ton formidable labeur. Nous ne revenons pas à l'âge des cavernes, nous ne l'avons jamais quitté. Il n'est qu'une vertu, de celle-là dépendent toutes les autres : le courage. Il n'est qu'un plaisir digne d'une âme vertueuse : le péril. C'était ainsi au printemps du monde.

CHAPITRE II

LES AUTO-MITRAILLEUSES. LES MARINS EN LORRAINE.

Dans la caserne de la Pépinière, les fusiliers de la brigade ont leur dépôt. M. le capitaine Saillant, directeur du centre d'instruction de Billancourt, m'envoie auprès du capitaine de frégate de Ménard, chef suprême des groupes d'auto-mitrailleuses sur le front. Je pénètre dans un milieu nouveau, et, tout de suite, je fais profession d'amour : les façons d'être que je rencontre se rattachent à une qualité de politesse et d'esprit de corps que l'armée ne connaît pas.

Le commandant de Ménard me reçut avec une amitié paternelle, l'ordre du ministre me faisait membre de sa famille. En effet, au début de la campagne, alors que le secours anglais laissait inemployée notre flotte, on avait donné les auto-mitrailleuses à la marine, afin d'utiliser quelques équipages rendus disponibles par l'inaction de nos navires. En novembre 1915, nos groupes étaient commandés par des lieutenants de vaisseau, qui avaient sous leurs ordres des enseignes et des officiers de l'armée, des matelots et des soldats. Pour

hétéroclite qu'elle fût, cette formation présentait l'avantage d'inspirer de l'orgueil à notre personnel. Tant qu'elle dura, nos hommes s'imaginèrent troupe d'élite.

Le commandant de Ménard me fit asseoir en face de lui. C'est un des héros de la brigade, il fut grièvement blessé dans les Flandres, il a de la courtoisie, surtout de la simplicité. Après s'être informé de mon passé, il me présenta en quelques mots, intelligents et rapides, le chef et le camarade que j'allais trouver en Lorraine :

— Le lieutenant de vaisseau Cigli, me dit-il, est un caractère. Vigoureux, et prompt dans ses emportements, il paie toujours de sa personne. Presque seul des enseignes de la réserve, il a obtenu au feu son troisième galon. Il doit au général Baratier la Légion d'honneur et une citation qui commence en ces termes : « Officier d'une bravoure devenue légendaire dans la division. » Il s'agit de la 8e division de cavalerie et de l'attaque de Monchy, où le 11e dragons... mais vous connaissez cet épisode ?

— Je le connais, commandant.

— Vous aurez un chef, reprit-il. Les matelots l'adorent, et ils sont bons juges. Prenez garde que leur discipline est particulière. Il ne faut pas les brimer. Tâchez qu'ils vous aiment. Dès qu'ils vous auront vu au combat, vous pourrez compter sur eux.

Il parlait d'une voix agréable. Vraiment il m'introduisait dans sa maison.

— Quant au lieutenant Colonna, il appartient comme vous à la cavalerie, mais il eut la poitrine traversée par une balle, tandis qu'il servait avec les fantassins en novembre 1914. Son père est le général Colonna de Giovellina, des troupes coloniales. Vous ferez bon ménage. Ce jeune homme plein de gaîté commence une noble carrière. Ainsi que votre capitaine, il a gagné la Légion d'honneur sur le champ de bataille.

Je baisse les yeux. Le ruban rouge que je porte me gêne un instant. Je l'ai gagné pourtant par un dur effort. Ma croix me rappelle dix volumes. La croix de mes camarades leur rappelle un moment d'héroïsme, mais le prestige du péril la rend éblouissante.

— Ainsi tous les officiers du 8e groupe seront légionnaires, conclut le commandant de Ménard en me serrant la main.

Sur le seuil, il ajoute :

— Si vous avez quelque ennui, écrivez-moi directement, je suis à votre disposition.

Et le train m'emporta vers la Lorraine.

De toutes les provinces où j'ai vécu pendant la guerre, elle est la plus rapprochée de mon cœur. Je l'ai détestée. Son hiver obscur, ses vents qui apportent le grésil et la neige, la monotonie de ses paysages, la dureté des figures, la pauvreté des végétations, me glacèrent les premières semaines. Peu à peu, pendant les onze mois que j'ai passés sur son sol, j'ai été conquis et transformé par

l'énergie âpre, la rude poésie de ce décor. Peut-être la tendresse filiale de Maurice Barrès pour les marches de l'Est m'avait-elle préparé à les comprendre. Maintenant je puis écrire, plagiat pieux : « Moi aussi, je suis Lorrain. » Au versant de Bénamont, sous les ombrages de Parroy, dans les tranchées de Vého, j'ai monté la garde. En Lorraine, je ne suis plus spectateur, je participe à la défense du pays.

A Lunéville, j'ai trouvé l'une des automobiles du 3e groupe, pilotée par un marin coquettement vêtu, coiffé de ce béret qui les fit nommer des « demoiselles ». La voiture me conduisit à Maixe, village dévasté. Le bombardement troue, l'incendie nivelle. Maixe fût bombardée et incendiée en 1914. Une dizaine de maisons restent sans blessure. Dans l'une d'elles était ma chambre, dans une autre la popote.

Le premier maître Le Doussal m'accueillit, un vieux serviteur qui avait couru le monde sur les bâtiments de la flotte, un corps desséché par la brise salée, un visage immobile et pourtant hostile à cet officier de l'armée de terre qu'il voyait en moi.

— Le capitaine n'est pas encore arrivé. Monsieur Colonna est aux tranchées. En leur absence, je commandais le groupe.

A l'armée, Le Doussal aurait eu grade d'adjudant, mais la marine donne à ses sous-officiers un autre relief. Dans son hameau de Bretagne, on le

nommera « maître Le Doussal », et, les jours de grande cérémonie, il portera l'épée et le bicorne.

Autour de nous, les matelots et les soldats se groupent.

— Le lieutenant Colonna est aux tranchées? J'irai le voir cet après midi.

Je l'ai rencontré à Bénamont. Il trouvait le moyen d'être élégant, bien que sa haute taille svelte disparût sous une combinaison couverte de boue.

Hugues Colonna, extrêmement blond, rose, les yeux bleus, maigre et alerte, s'amuse de cette guerre qui nous détruit. Je ne puis penser à lui sans évoquer les officiers d'ordonnance de l'Empereur. Je le vois, arrivant au galop sur le tertre où les peintres nous ont montré Napoléon contemplant la bataille. Il a de la gaminerie, un cœur ardent, une incroyable jeunesse.

— Demain, je visite les postes des mitrailleurs, venez avec moi.

En cinq minutes, nous sommes devenus amis.

Le soir, à Maixe, je fis l'inspection des granges où reposaient nos inutiles voitures. Tout l'hiver elles dormiront sous leurs bâches. Les pièces et les équipages renforcent la ligne. Nous devons fournir deux sections de mitrailleuses à la 8e division de cavalerie, et en assurer la relève, ce qui ne laisse pas d'être difficile, notre personnel étant peu nombreux. Ma tournée faite, j'ai interrogé les matelots, les soldats, j'ai pris contact avec les sous-officiers

dont le souvenir m'émeut encore aujourd'hui. J'ai choisi mon ordonnance, le fidèle Bourdon, que je regrette depuis que nous nous sommes séparés.

Bourdon semble avoir quinze ans. Petit, un peu gras, exceptionnellement robuste, il a l'âme tendre, et son âme se reflète dans ses yeux qui sont à fleur de tête. Sa famille est du Jura, et elle a payé lourdement la dette française : un fils mort, un autre estropié. Le mort a sa tombe au cimetière de Lunéville. Nous y porterons des fleurs.

Pour monter à Bénamont, je mets ma salopette et un bourgeron. Les boues de Lorraine, moins profondes que les boues de l'Yser, s'attachent davantage à l'uniforme. Elles rongent la couleur, laissent leur empreinte.

— Nous avons quatre pièces en ligne, me dit Le Doussal, mais monsieur Colonna commande à douze sections.

Mon camarade était chargé de toutes les mitrailleuses dans le secteur, poste d'un prodigieux intérêt, que j'ai occupé quelques semaines plus tard. L'officier mitrailleur est responsable du matériel, des abris et de l'organisation des zones de feu, qui arrêteraient l'ennemi en cas d'attaque. C'est un personnage. Colonna le tenait avec une gravité puérile et délicieuse.

Cet après-midi, il fait soleil. Les herbes accablées par la pluie des jours passés se redressent, la lumière éclaircit la palette de l'automne, les

bois de Bénamont, qui coiffent la crête, sont à la fois dorés et roses.

— Laissons le boyau, me dit Colonna.

Et nous allons, à travers campagne, sur le revers nord de la colline, en face des Allemands que notre présence n'inquiète pas, reconnaître pour mon instruction le dessin de nos tranchées et les lignes de l'adversaire.

— Asseyons-nous.

Colonna s'étale dans le pâturage. Il déplie ses cartes, il me montre, il m'explique. Ses grands gestes menacent l'horizon.

— Ici... là...

Il désigne nos centres de résistance et les casemates de l'ennemi. Qu'il prenne fantaisie à un artilleur allemand, même à un fantassin, d'ouvrir le feu sur notre groupe, et nous serons nettoyés en une seconde, Mais à quoi bon y songer, l'air est si doux. Quelle tristesse de revenir! Quelle surprise : au village de Bénamont nous attend le capitaine Cigli.

Peut-être tient-il son nom des anciens corsaires de la mer du Nord. Aussi blond que Colonna, plus pâle, serré dans sa taille petite et bien prise, il paraît concentrer une force toujours tenue en bride, dans son corps maigre et son visage aux maxillaires saillants. Ses yeux, qui n'aiment point à se déplacer, ont une clarté presque insoutenable. Il est froid quand on l'aborde. Ayez un mot heureux, il s'anime. Mettez-le en confiance, il a

des expansions d'adolescent. Mais, devant la troupe, M. de Ménard a raison, il devient, il est un chef. Je n'ai jamais eu tant de plaisir à être commandé que par le lieutenant de vaisseau Cigli.

Au fait, c'est la première fois que j'ai un chef direct. Le porte-fanion est si rapproché et si loin du général, que celui-ci se penche pour lui donner des ordres et, par sa bienveillance, tâche à combler la distance qui les sépare. Maintenant, je suis enrégimenté, mon travail ne consiste plus à soigner un homme, mais à préparer des hommes pour l'action. Si je commets des fautes, Cigli me reprendra. Si j'insiste, il doit me punir. Il n'en eut pas l'occasion.

J'avais beaucoup travaillé, soit à Chaumont, soit à Vincennes. Ce fut mon tour d'instruire. Nos marins connaissaient mal la mitrailleuse qu'ils maniaient. On avait doté nos voitures de cet appareil de précision qu'est la *Saint-Étienne*. Je l'aime, mais il faut l'aimer pour pouvoir s'en servir. Cette grande dame de la mécanique exige des soins constants, des ménagements, de la tendresse. On peut dire que la *Saint-Étienne* est une subtile courtisane, tandis que la *Hotchkiss* est une bonne fille des rues. A l'une donnez des caresses, à l'autre des claques. Encore est-il nécessaire d'apprendre à caresser. J'entrepris d'en infuser la science à nos matelots et à nos soldats.

Me voilà donc professeur, mais sur le front, et les élèves passent leur examen en visant l'ennemi.

Cela fortifie l'attention. Le champ de tir où j'emmène mes élèves est à la sortie de Maixe.

Il faut que je vous montre en quelques traits le décor. A l'est de Lunéville, du côté des Allemands, le sol se relève dans une vaste ondulation qui forme la crête où se défeuillent les bois de Bénamont. Plus au sud, la forêt de Parroy étend son mystère. Plus au sud encore, les hauteurs de Vého s'opposent à Leintrey. Cette naturelle barrière met à l'abri des vues la plaine lunévilloise. Son versant français est peuplé de villages. Voici, du nord au sud, Maixe, Einville, Bénamont, Bauzemont. Cette dernière bourgade domine un canal qui alimente ses eaux dans un étang. La rive nord est à nous, les berges du sud appartiennent aux Boches, dont les tranchées coupent la forêt protectrice. Les ternes couleurs des champs s'unissent aux brumes qui masquent les derniers ors des frondaisons dégarnies. Un léger brouillard s'élève de la Meurthe paresseuse.

Quand souffle le vent d'est, il n'éclaircit pas les horizons de novembre, il nous apporte des nuages livides. Voici le gel et la neige. Mais vienne un beau matin, la pureté du ciel m'enchante. Il est si pâle que son azur n'arrête pas le regard, et nos avions montent vraiment vers l'infini, dans les longues spirales qu'ils font pour atteindre un but qu'on ne devine pas.

C'est au crépuscule surtout qu'ils abandonnent la terre, soutenus par les rayons obliques du soleil.

Le bruit de leur hélice et de leurs ailes est presque continu dans cette région où Lunéville attire les bombardements aériens. D'autres bruits ont la même constance : coups de canon et coups de fusil. Il y a tant d'objectifs pour l'adresse des Boches. Une semaine c'est Einville, l'autre Bauzemont, la troisième les pièces de marine de Bénamont. Néanmoins le secteur n'est pas agité. Simplement on échange des politesses, les échos retentissent du tumulte des « départs » et de l'explosion des obus adversaires. Reims était plus tragique. Ici, l'on se tâte, l'on attend. Aucune attaque n'est possible dans cette saison où le dégel succède au frimas. La pluie tombe, le parapet des tranchées s'écroule, les eaux envahissent nos abris, nos hommes y baignent jusqu'aux cuisses. Après quarante-huit heures ils nous envoient un messager pour demander qu'on les relève. Et Cigli me donne l'ordre de conduire là-haut des équipes nouvelles.

Dès que j'ai franchi la crête, un étrange spectacle m'apparaît. Dans l'oculaire de mes jumelles, je distingue, chassés de leurs trous que la boue a comblés, se promenant entre les tranchées, Français et Allemands qui manient des seaux pour vaincre l'inondation. Une sorte de trêve nous est imposée par la nature. Pourvu qu'un état-major ne s'avise pas de provoquer un tir! Les représailles seraient immédiates, le sang coulerait sans aucun résultat stratégique, et n'est-ce pas assez souffrir pour nos hommes que d'être privés de sommeil et

de voir leurs vivres détruits par l'eau envahissante?

— Si vous permettez, mon lieutenant, je resterai.

C'est un quartier-maître qui me demande cette étrange faveur. Il veut consolider l'abri, surveiller le travail, et surtout diminuer par sa présence le labeur des autres. Le froid a fait des victimes dans notre groupe. Nous ne pouvons fournir que trois mitrailleurs par pièce, un sous-officier par section. C'est insuffisant. Ils sont accablés de fatigue. Beaucoup souffrent de leurs blessures anciennes, et songez qu'ils ne dorment pas, que l'eau gagne, que les rats pullulent, que la pluie est glacée, que la torpille menace, que le vent d'hiver va revenir.

De la mer du Nord à la frontière d'Alsace, de pareilles tortures sont endurées, de pareils dévouements se manifestent. Pensez à cela, bonnes gens que le dégel réchauffe et qui souriez en murmurant : « Quelle matinée printanière! » Ces inattendus renouveaux qui coupent la mauvaise saison nous valurent tant de peines. Les ruisseaux débordent, les puisards ne suffisent plus. On lutte contre la froidure, on ne triomphe pas de l'humidité. Elle filtre dans le sol qui s'affaisse. Les poutres et les rondins menacent d'écraser sous leur poids ceux qu'ils protégeaient. Les munitions sont noyées, les fusils, les mitrailleuses, sont menacés par la rouille. Allemands et Français oublient leur haine et, dans la désolation, se regardent à quelques

centaines de mètres, unis dans une défaite qui créa jadis la solidarité humaine.

— Restez, mon petit! C'est bien, ce que vous faites là.

Pendant quatorze jours, il n'a pas quitté le poste de première ligne, l'éperon qui permet de faucher, à droite, à gauche, l'espace qui nous sépare d'un autre éperon où j'aperçois l'homme grisâtre, pour lequel j'éprouve, à cette minute d'accablement et quelle que soit ma philosophie, la haine que mes mitrailleurs n'ont plus. Je viens de l'arrière, du village, je suis frais et dispos. Si je m'écoutais, je prendrais une arme et j'abattrais ces silhouettes.

— Fritz travaille comme nous, murmurent les matelots.

Et ils le plaignent, avec cette pitié qu'ils ressentent pour eux-mêmes.

Croyez-moi : la férocité de cette guerre est entretenue par ceux qui ne souffrent pas.

J'ai ramené les équipes lasses au cantonnement. De grands feux brillaient dans les cheminées. Les femmes lorraines ont soin de nos soldats. Cigli a parlé aux mitrailleurs. Il les a remerciés. Ils sont contents.

Rien n'est plus beau! Le chef dit : « Je vous remercie. » Et tout le malheur est oublié. Cet amour-là est plus noble que l'autre, plus difficile à mériter, plus absolu, puisqu'il offre pour preuve la volonté de mourir. Nos marins me racontent : « A

Monchy, le capitaine Cigli était debout sur le blindage des voitures, lui seul exposé, et, quand nous avons fait retraite, il est resté sur la route jusqu'à ce qu'il fût blessé. Quand il tomba, nous l'avons cru mort. Il est revenu, nous avons pleuré. » Et tous connaissent la phrase du général Baratier : « Officier dont la bravoure est devenue légendaire dans la division. » Ah! il n'a pas besoin de les punir, il pose la main sur leur épaule, il les secoue, il dit : « Si tu recommences, je te casserai la figure. » D'un autre, ils n'accepteraient pas cela, ils réclameraient. Ils sont fiers de cette familiarité. Ils aiment.

Et Cigli les aime également. Hier soir, les chasseurs cyclistes sont venus à Maixe pour courtiser deux femmes de mœurs agréables. Nos matelots se sont fâchés. Il y eut rixe. Cigli s'étonne :

— Comment leur avez-vous permis?

Il met des factionnaires aux deux entrées du village. Défense aux chasseurs de passer! Cigli s'intitule « roi de Maixe ». Plaisanterie, mais de pareils mouvements donnent de l'allégresse à la dévotion des marins, créent l'esprit de corps, et l'esprit de corps est indispensable dans une campagne si longue, pour maintenir et renouveler l'héroïsme au cœur d'une armée qui critique trop les actes du gouvernement, (*censuré*) . . . . . .
. . . . qui ne comprend plus très bien les raisons de la guerre et se bat pour l'honneur de son propre drapeau.

Je me rapproche de la troupe, je vis avec elle, j'étudie ces âmes simples, j'aperçois la puissance de l'uniforme, des traditions qu'il symbolise. Jamais un matelot ne sortira le dimanche si sa tenue n'est pas impeccable. Ce souci le rend méticuleux, le marin a plus de dignité et nettoie mieux sa voiture que nos soldats qui viennent de toutes les armes. Les cavaliers sont naïfs et bons, les fantassins de l'active gardent l'orgueil des combats auxquels ils ont échappé. Quelques-uns, des bourgeois, vont loin dans la vantardise. Défiez-vous! Au feu, ceux-là ne tiendront que si on les regarde, et l'on ne trouve guère de spectateurs aujourd'hui.

Nous avons encore des mécaniciens, ouvriers d'usine, ajusteurs, metteurs au point. Détestables caractères au cantonnement, ils seront parfaits dans une mission difficile qui exigera le talent que généreusement ils s'accordent. Nos sous-officiers ont des qualités nombreuses, un seul défaut, et qui paraît à peine, mais qui grandira vite, le désir exagéré de l'avancement. Comment s'en étonner? Dans l'infanterie, beaucoup qui sont partis seconde classe, sont déjà capitaines en novembre 1915. La fin de la campagne s'éloigne, et, quand on parle d'avenir dans les longues soirées, c'est un avenir militaire que l'on envisage. L'armée nationale prend les qualités et les défauts de l'armée de métier : esprit de corps, amour du galon.

Pour tempérer cette fermentation, il est heureux

qu'on nous envoie en congé. L'homme rentre dans un milieu différent. Le respect que l'on accorde à son courage et à sa patience lui fait oublier quelques jours le régiment, ses rivalités et ses aigreurs. A ce point de vue, le mot « détente » appliqué aux permissions est parfaitement exact. Quelques jours après mon arrivée, le lieutenant Colonna alla se détendre à Paris.

Le soir où il nous quitta, nous fûmes priés à dîner, le capitaine Cigli et moi, par le général Baratier qui commandait notre division de cavalerie, la 8e.

Il m'avait déjà reçu au lendemain de mon arrivée en Lorraine, et il m'avait accueilli en confrère, cet écrivain dont l'œuvre sensible et le lyrisme tout vibrant d'une tendresse qui s'épanche, ne m'auraient jamais laissé croire qu'il fût aussi un officier général silencieux, distant par l'ironie, le visage comme fasciné par un rêve guerrier.

Maintenant je l'observe à sa table, entouré de son état-major. Voilà l'un des héros de Fachoda, le frère de Marchand, le poète de deux livres que j'aime pour leur surprenant mirage. Hé! je me trompais tout à l'heure. Ce rêve où s'attardent les beaux yeux de Baratier, cette maigreur d'apôtre qui augmente la finesse des traits, qui creuse les joues sous la barbe noire un peu frisée, ce front clair, cette imperceptible amertume au coin des lèvres, cette profonde tristesse que ne me cachent pas des plaisanteries parfois grivoises, car le général aime

le mot crû, cette rigidité presque orientale dans la tenue, toute cette apparence, j'aurais pu la deviner en lisant les récits du voyageur, elle fut façonnée par la honte où aboutit l'épique chevauchée, par la douleur d'avoir trouvé pliant les genoux devant son ennemi, la France pour laquelle il avait souffert deux ans dans la torture des sables hostiles.

Chez Marchand, comme chez Baratier, j'ai vu l'idée de patrie atteindre au mysticisme. Le regard passe au-dessus de votre tête, exalté, religieux. Il voit dans le lointain la revanche, il prie le dieu des armées de nous l'accorder. Déroulède, lui aussi, avait ce regard.

Je dis vrai : ce n'est pas le soleil et la fièvre qui ont détruit Baratier, c'est la vieille douleur de Fachoda. Elle tenait le cœur. Ne parlez point de nos alliés anglais à cet homme d'une intelligence pourtant si rare, il s'irrite aussitôt, et, pour peu que votre uniforme ressemble à la vareuse des officiers britanniques, il vous atteindra dans votre vanité par une de ces phrases cinglantes dont il a le secret. Vous ne le comprendrez pas si vous oubliez cette rancune. Elle est née le jour que le sirdar à fait remettre à Marchand les journaux de l'affaire Dreyfus. Pour vaincre ce chagrin presque mortel, Marchand se prêta à l'activité politique, Baratier s'enfonça dans un songe où il devait trouver son œuvre littéraire et les impeccables vertus de sa vie de soldat.

Pendant ces quatre années, j'ai rencontré des hommes que j'ai nommés en moi-même « les saints de la guerre ». Baratier est monté plus haut que tous dans cet empyrée où l'idée du devoir et du sacrifice est seule lumineuse. Il a tout donné à son pays, sa jeunesse vécue dans les explorations solitaires, son talent qui ferait chérir l'armée par le pacifiste le plus podagre, sa santé perdue. Et il n'a pas été récompensé pour cet exemple et ce mérite. Il aurait pu commander à une armée. Il est mort, le 17 octobre 1917, à la tête d'une division d'infanterie, et je crois bien qu'il n'avait pas encore reçu la troisième étoile. Commandeur de la Légion d'honneur, il n'était que « brigadier » quand je servais sous ses ordres. En éprouvait-il une déception? Je l'ignore, je ne le crois pas. Certains de ses officiers le disaient ambitieux. Peut-être simplement avait-il été dur pour leurs fautes.

Il était très dur dans le service, mais dur pour lui-même d'abord. Tout le monde ne l'aimait pas, les vrais rêveurs ne sont jamais populaires. Le commun murmure : « Il se tait. A quoi pense-il? Il m'échappe. » Et l'horreur de ne pas comprendre provoque l'antipathie. D'ailleurs, l'humeur inégale de Baratier avait de brusques à-coups, il passait de la farce un peu lourde à des silences un peu méprisants. Travailleur acharné, il inspectait chaque détail du secteur, et il était sans indulgence, si ce n'est pour le capitaine Cigli et nos

marins. Il les avait admirés au feu, il leur passait mille peccadilles, il les nommait :

— Mes pirates!

Je compris la valeur de ce surnom quand notre groupe quitta Maixe pour aller cantonner à Bauzemont. On ne sortit pas que les hautes voitures blindées des granges où elles dormaient, on vit apparaître dans les rues le bagage le plus hétéroclite : des tables, des lits pliants, même un piano, et une dizaine de chiens qui appartenaient à nos hommes. Tout cela fut chargé tant bien que mal dans les automobiles et les camions. Cigli fermait les yeux sur ce désordre, vous verrez dans quelques moments pourquoi il n'avait pas tort.

Nous fûmes très mal installés à Bauzemont. L'espace ne manquait pas, mais nous étions à quinze cents mètres des tranchées allemandes et nous avions la constante inquiétude d'un obus tombant sur nos réserves d'essence. Quel incendie cela aurait provoqué! Cigli refusa d'indiquer ce péril à l'état-major.

— Attendons, me dit-il, dans quelques semaines j'en parlerai au général, il ne faut pas paraître avoir peur.

Et, pour nous distraire, entre deux séjours aux tranchées, nous avons demandé et obtenu l'autorisation de bombarder Parroy. Ce village est situé sur la rive sud de l'étang qui alimente le canal. Une chaussée praticable conduit jusqu'à la digue, où se trouvent nos abris de première ligne. Un soir,

j'ai mené trois voitures auto-canons le plus près possible de la tranchée, et nous avons envoyé quatre cents petits obus sur les masures où les Allemands devaient faire leur soupe. Tir d'exercice plutôt que tir de guerre. Nos hommes étaient ravis, les cavaliers de la digue beaucoup moins joyeux. Le canon de 37 est la bête noire du gardien des tranchées. Le Boche déteste cette arme à tir rapide. Dès qu'elle le meurtrit, il se fâche. Je ne sais pas si nous avons tué quelqu'un dans les rues de Parroy, mais notre intervention provoqua un tir de représailles. Il se déclancha quand nous étions partis.

Autre distraction : il existait entre les bois de Bénamont et Bauzemont une pièce de marine à longue portée, qui distribuait assez fréquemment de gros projectiles sur les villes allemandes de l'arrière-front. Les avions ennemis finirent par la repérer et l'artillerie commença un tir indirect. Elle mit trois semaines à toucher le but. Patients et toujours méthodiques, les Boches ouvraient le feu vers midi. On se réunissait près de l'église de Bauzemont pour voir éclater les obus. Ils fouillèrent, morceau par morceau, le vallon où la casemate était installée. On suivait par la pensée le travail de l'officier allemand penché sur la carte et délimitant la zone qui restait à battre. Peu à peu elle diminua. « Ce sera pour demain ! » nous dit le lieutenant de vaisseau commandant la pièce. Il fit enlever les munitions et emmena ses hommes. A midi, le lendemain, un lourd obus écrasait l'abri.

Voilà nos plaisirs, tout au moins nos plaisirs de la journée, car le soir, quand ce n'est pas notre tour d'aller aux tranchées, nous faisons une escapade à Lunéville.

Nous y avons des amis, une famille charmante que les bombes aériennes n'effraient pas, et nous y sommes encore attirés par la chasse à la lampe électrique, sport à la fois galant et grossier, qui consiste à faire briller soudain, sur le visage d'une promeneuse attardée dans les rues obscures, l'ampoule éblouissante de nos lampes portatives. La dame, effrayée, redresse la tête, un visage apparaît. Est-elle jolie? Est-elle jeune? Elles paraissent toutes jeunes et jolies à de pauvres diables privés d'amour.

L'atmosphère de Lunéville est étrange. Chaque nuit, de profondes ténèbres l'enveloppent, l'aile des avions frôle ses toits. La bombe dégringole en sifflant. On entend des rires, la population s'est habituée et se moque. Les victimes sont rares. Au début, elles étaient trop nombreuses. On apprend vite à se défendre contre la visite des bombardiers. Dès que le tocsin sonne, on rentre, et l'on plaisante et l'on compte fleurette sous les voûtes indestructibles. Le jour, la cité est pleine de grâce, avec son canal, sa rivière, son château et son beau parc. Ici fut la cour de Stanislas, romanesques souvenirs. Je m'attarde dans les allées, je contemple nos avions de chasse grimper au plafond du ciel. Des femmes passent, figures lorraines, aux yeux bleus, aux

fortes pommettes, au menton décidé. Les cheveux blonds, si pesants qu'ils soient, ne font pas plier la nuque solide, la démarche est robuste. Nos Lorraines sont bien à l'image de leur pays, leur aspect est sévère, leur beauté demande un effort pour être comprise.

Un nouveau Noël a passé. Nous l'avons fêté à Bauzemont aussi joyeusement que nous avons pu, après avoir porté aux tranchées des cadeaux pour les hommes. J'ai entendu monter des lignes allemandes un chant grave auquel répondait la gaieté de nos troupes. A minuit, un cavalier qui a une jolie voix de ténor, s'est hissé sur le parapet, et il entonne un cantique. Ainsi la brute déchaînée des deux côtés de la frontière se souvient, avec une nostalgie qu'elle n'avoue pas, de l'enfant Jésus, vainqueur des divinités sanguinaires.

A la mi-janvier, nos deux sections furent relevées. La neige couvrait le sol, la lune apparaissait entre les nuages glacés. J'étais avec le capitaine de Vogüé, le lieutenant de vaisseau commandant le groupe qui nous remplaçait, et, tout en faisant notre métier de chefs, nous étions sensibles à la splendeur de ces solitudes argentées. Les artilleries s'étaient tues. Pas un bruit. La file indienne des porteurs trace une ligne noire, là-bas s'épanouit une fusée. On parle à voix basse. L'ange de la Mort est seulement endormi. N'éveillons pas son auguste sommeil étendu dans ces longues plaines.

Il s'éveilla au mois de février, quand retentit le canon de Verdun.

Toute la 8e division de cavalerie était à l'arrière. Elle fut alertée le 24, à trois heures du matin.

Le bruit court que les Allemands ont enfoncé nos lignes. Cigli réunit les équipages :

— On va se battre! Je ne veux rien qui soit inutile dans les voitures, ni dans les camions.

Il n'eut pas à le répéter. En quelques minutes, les tables, les lits pliants, le piano, furent sacrifiés, les mille objets qui composaient la fortune de nos soldats jonchèrent le sol.

— C'est paré, commandant! annonça maître Le Doussal.

Et nos automobiles, qui ont pris vraiment l'aspect de machines ardentes, nettes et redoutables, foncent sur la grand'route à une allure endiablée. Le conducteur se penche sur le volant, le sous-officier s'assure que le bouclier tourne à l'aise sur son pivot, le mitrailleur et le canonnier vérifient leurs pièces. Cette fois, ça y est, le capitaine l'a dit : on va se battre ! Si les Allemands ont percé, nous tomberons sur leur flanc. On va se battre au grand air, dans la campagne ouverte, on pourra manœuvrer, il y aura la surprise, l'embuscade. Donnez des gaz au moteur ! Tant pis s'il chauffe un peu. Hâtons-nous ! en *quatrième* sur la route gelée. La voiture dérape, le conducteur la redresse. On rit, on ne sent pas la bise qui coupe la figure :

— Qu'est-ce qu'ils vont prendre!

Dans les villages, les paysannes applaudissent les auto-mitrailleuses qui passent en trombe. Le capitaine Cigli, dans sa voiture de liaison, est à la tête de cette charge enthousiaste. Colonna et moi, nous suivons la dernière automobile de combat, prêts à intervenir si quelque accident ou quelque panne survient. Mais il n'y a jamais d'accident ou de panne, quand les auto-mitrailleuses vont à la bataille. La poussière neigeuse nous enveloppe. Jim, le fox-terrier de Colonna, se cache dans les fourrures.

— Ah! je suis content, vieux! me dit mon camarade.

Je suis content, tout comme lui.

Mentalité particulière des armes spéciales. La France est dans l'angoisse, nous ne voyons qu'une chose : enfin, on va nous employer! Depuis trois mois, nous avons fait le métier de mitrailleurs de position, nous qui sommes plus rapides, plus maniables que la cavalerie. Considérez l'esprit de corps, nous pensons au fanion de notre groupe, nous voulons pour lui la croix de guerre, nous oublions un peu le drapeau français, en péril.

Ce fut ainsi, la joie brillait dans nos yeux pendant que se déroulait sur les collines de Verdun la sombre épopée.

Nous n'y avons pas pris part. On n'eut pas besoin de nous. Quatre jours, nous restâmes à la disposition du Grand Quartier Général. Nos marins et nos sol-

dats pleuraient d'impatience. Puis on nous renvoya, nous sommes retournés à Lunéville, à Maixe, à Bénamont, et nous sommes remontés aux tranchées, humiliés et ternes.

CHAPITRE III

FORÊTS DE LORRAINE. ABRIS DE LA SOMME

Les marins nous ont quittés. Le capitaine Cigli est retourné à la brigade. Nous avons eu du chagrin... Ce départ était inévitable, nous l'attendions, il faut des matelots sur les chalands toujours plus nombreux, qui patrouillent dans la mer du Nord; mais, privés de nos « demoiselles » et de notre chef, nous perdons confiance.

Dans cette guerre, la cavalerie et les formations qui lui sont rattachées souffrent d'angoisse morale. Inutiles, méprisés parfois, nous travaillons plus que les autres. On nous demande de rester une troupe mobile, apte à la poursuite, au service en campagne, métier délicat. On interrompt notre entraînement pour nous envoyer aux tranchées boucher les trous. (*Censuré*) . . . .
Hommes et gradés font demande sur demande afin d'être employés ailleurs. Le personnel de l'aviation a été vivifié par les apports de la cavalerie, les cadres des chasseurs à pied regorgent d'anciens dragons. Ouvrez l'annuaire, l'infanterie nous dépasse à peine dans la proportion des morts.

— Il faut nous en aller, dis-je à Colonna.

L'isolement où nous a laissés la perte de Cigli nous rapproche davantage. Notre nouveau capitaine, tout chamarré de croix, est un de ces heureux qu'une grande blessure reçue au début de la campagne, a tenu depuis lors à l'écart des combats.

— Patience! répond Colonna.

Et, dans l'intervalle des manœuvres, nous jouons avec nos chiens.

J'ai ramené de permission un bull-dog. Il se nommait Rostand. Je l'ai appelé Rostie par déférence pour le poète. Il n'est pas très beau, mais il a des attitudes amusantes, de gros yeux qui comprennent, des épaules larges, écrasées par une lourde nuque et une tête puissante. Mon ordonnance Bourdon l'adore, et je l'aime, moi aussi. Le fox-terrier Jim est son compagnon. Bien des villages de Lorraine se souviennent des deux officiers mélancoliques, éternellement suivis par Jim qui gambade, et Rostie dont la silhouette attire le regard.

Nous ne nous sentons plus une troupe d'élite. La guerre de mouvement s'éloigne, tel un paradis. Ce printemps 1916 exige de la patience. D'une permission à l'autre, on compte les jours. Une mauvaise bronchite me jette au lit, au moment que notre groupe va cantonner à Lunéville. La 8e division est chargée de garder la forêt de Parroy.

Pendant ma maladie, j'ai le temps de réfléchir. Qu'ai-je fait depuis un an? Rien, et ce n'est pas la volonté qui me manque. Ma section, trois voitures

blindées, vaut la section de Colonna. J'ai essayé d'être un bon officier, mais quels services ai-je rendus? N'aurais-je pas été plus utile en employant pour la France le peu de talent que j'ai et la sonorité que dix volumes ont donnée à mon nom? Question des compétences! Peut-être est-elle insoluble? Je regrette mon passé, je n'aperçois pas d'avenir. Est-ce donc fini? Dans ce lit où l'on me pose des ventouses, ce n'est plus le beau visage de la mort qui m'apparaît, c'est la porte noire, l'escalier vers l'oubli. Est-il donc deux espèces de mort, l'une qui épouvante, l'autre qui attire? Sont-ils vraiment heureux, les jeunes guerriers tombés dans l'ivresse de la charge? Oui, heureux! Ils n'ont pas donné du front contre l'obscurité de l'âge et ne verront jamais les années du déclin. Que ne suis-je resté au vallon d'Ethe? Tout ce que j'aime s'écroule, le monde est une caserne, j'obéis à des galons et non pas à une intelligence. Je ne me sens pas grandi par mon sacrifice, mais diminué. Allons, c'est la fièvre! Il faut se secouer, s'intéresser aux détails de la vie. A peine guéri, je suis monté en forêt de Parroy.

Le rôle que j'ai tenu, les fonctions d'officier mitrailleur que j'ai remplies, organisant tout le secteur de Goutelaine, l'importance que semble prendre aujourd'hui cette partie du front jadis si calme, m'interdisent de continuer pour cette époque de ma vie militaire le récit quotidien de mes aventures. Je suis resté des semaines dans la belle

forêt. Sous les ordres du commandant de Vauchier, le plus intelligent des hommes, j'ai repris en travaillant le goût de vivre, j'eus plaisir à me rendre utile, et je crois y avoir réussi. Nous avons transformé un système de défense qui était bien insuffisant quand nous arrivâmes. Le 3e corps de cavalerie nous a félicités.

Je voudrais vous donner l'atmosphère où nous vivions. Permettez-moi d'intercaler dans ces Mémoires quelques pages publiées au *Journal* en février 1918. Cette petite œuvre prend la forme d'un conte. Vous y trouverez des initiales au lieu de noms exacts, l'imagination habille parfois le fait précis, mais je n'ai pas inventé l'épisode qui donne à cette courte nouvelle son émotion.

AU-DESSUS DES SENTIMENTS HUMAINS

Le boyau s'enfonce dans les bois. Tout à l'heure il était à leur lisière, il venait de la plaine, où le chaud soleil du mois de mai rendait son ombre agréable; il a gravi la colline, il se perd sous la futaie. De l'autre côté du vallon, le boyau allemand imite son dessin. Ils se rejoignent à l'abri des frondaisons, séparés seulement par les toiles métalliques, dressées contre les arbres, et dont les mailles renvoient la grenade. Au niveau de la clairière, tous deux sont reliés à des petits postes masqués par les herbes du printemps.

Le secteur est calme; l'ennemi, ce sont des

troupes de landwehr. On serait disposé à ne point se faire de mal. Les jeunes feuilles et les oiseaux ont de la tendresse, et le cœur des hommes n'est pas encore tellement séparé des poètes qu'il ne s'amollisse au crépuscule du soir, au chant du rossignol. Nous regardons l'écureuil se balancer sur la cime des chênes, et les projectiles qu'il laisse tomber sur la table où nous dînons, nous rapprochent de notre enfance. Comme lui, nous avons de la gentillesse. Nos gars disent :

— Oh ! par ici, Fritz n'est pas méchant !

Ne croyez pas que l'on fraternise. Ce n'est point l'habitude des cavaliers. Mais on se laisse aller à oublier la guerre, on fourbit les armes pour qu'elles brillent et non pour qu'elles soient prêtes, et le coup de fusil qui déchire le silence pourrait bien être le jeu de quelque braconnier. A des heures précises, connues, nos canons et les leurs envoient quelques obus sur les états-majors, projectiles qui n'atteignent pas ces messieurs, mais dont nous écoutons le fracas avec un sourire complice. On interrompt une seconde la partie de bridge, on nomme le village qui doit être touché, et, par esprit de discipline, l'on fait des rondes avant de s'endormir.

Près des bouleaux, à cent mètres de l'endroit où se croisent à angle aigu la lisière allemande et la française, où se confondent les réseaux barbelés des deux camps, il y avait un block-house de mitrailleuses, flanqué de deux emplacements éven-

tuels. C'est de là que j'ai suivi le drame dont s'épouvantèrent la nature et les hommes.

Notre quiétude ne pouvait durer. Au quartier-général de l'armée on répétait :

— Il ne se passe rien dans la forêt de X...

Et il fallait qu'il se passât quelque chose pour obéir aux circulaires qui ordonnaient d'avoir de l'activité.

Sous bois, impossible d'agir. Restait le vallon. On nous commanda d'y faire des patrouilles. Ce n'est pas ennuyeux. De jour, on choisit un point de repère dans la plaine : ce clocher, cette masure, cette haie; on discute jusqu'au soir le moyen de s'y rendre, et, la nuit tombée, avec des cavaliers choisis, on rampe, ne risquant guère que de s'écorcher les genoux. Une fusée éclairante monte au ciel, on se tapit. Si les Allemands tirent, nos mitrailleurs, prévenus de notre escapade, nous protègent par des rafales qui imposent silence. On revient et l'on met sur le rapport : « Été à tel endroit, rien à signaler. » Fritz fait exactement la même chose que nous. Je me rappelle l'admirable comédie du crocodile.

On nomme crocodile un tuyau de fonte, long de quatre à cinq mètres, rempli de mélinite et qui porte à ses extrémités des mèches par quoi l'on peut le faire exploser. Le crocodile sert à détruire les réseaux. Le difficile sera d'allumer la mèche. Elle s'éteint le plus souvent. Les Allemands amenèrent presque à nos lignes un de ces engins qui n'éclata pas. Nous le trouvâmes, nous remîmes les amorces,

nous l'avons porté chez les Boches; il n'a pas davantage éclaté. Fritz nous le rendit deux jours après, sans aucun succès. Cela aurait pu durer des semaines, si l'état-major ne s'était fâché.

— Des coups de main! Des prisonniers à tout prix!

On organisa le coup de main. Le lieutenant Z... en fut chargé. Naturellement, ceux-là mêmes qui redoutaient d'être choisis l'envièrent aussitôt. Le lieutenant Z... était le fils d'un général commandant une division voisine. Il n'avait pas encore la croix de guerre. Hé! qu'il aille la gagner!

Il ne la gagna point. Chez les Allemands il y avait eu relève, les Bavarois remplaçaient la landwehr. Le détachement commandé par Z... se heurta à une patrouille exceptionnellement mordante. Désordre, retraite précipitée, et le lendemain deux Français ne répondirent pas à l'appel. Le compte rendu de Z... manqua de clarté, des bruits coururent. Un capitaine de l'armée arriva; il interrogea notre camarade. Après cette entrevue, Z... avait le visage raidi, les sourcils contractés, les lèvres pâles.

Nous n'avions pas beaucoup de sympathie pour ce jeune homme. Un peu efféminé, joli garçon, avec des taches de rousseur tout autour d'un regard bleu, il marquait de la vanité et s'abstenait des plaisanteries où l'on descend si volontiers pendant la campagne. Il était musicien et nous agaçait de son violon joué en sourdine.

Il oublia de jouer ce soir-là. Il prévint mes mitrailleurs qu'il sortirait devant les lignes.

— Seul, mon lieutenant?

— Seul.

A son ordonnance, il expliqua :

— Je vais chercher les morts.

Il ne pouvait croire que ses deux hommes eussent été faits prisonniers.

— Je vous accompagne, mon lieutenant?

— Non.

Nous achevions notre bridge, quand la mitrailleuse allemande claqueta. Les nôtres répondirent. Une fusée demanda le tir de barrage. Le 75 fit son bruit. Quand il se tut, nous étions dans les postes. Nous écoutâmes le silence. Tout à coup, un faible gémissement, une voix portée par la brise :

— Au secours, à moi!

En guise de réponse, des balles viennent s'écraser contre les sacs à terre.

Le sous-officier de Z... accourt, vite dépassé par l'ordonnance. Ils s'élancent dans la chicane... Ils ne sont jamais revenus.

Les Allemands tiraillent sans trêve. Les fusées montent. Par intervalles, la mitrailleuse fauche. Aux minutes de répit, on entend la plainte :

— Au secours, à moi!

Quand l'aube naît et que la brume sort de la terre humide, nos cavaliers se glissent dans les herbes. Un seul échappe à la fusillade, les autres sont tués. Mais celui-là nous raconte que Z...

est dans les fils de fer allemands, et qu'il râle.

Nous l'avons vu, lorsque le jour a grandi. Il avait la nuque accrochée à un piquet; le corps, mou, pendait vers le sol, et l'envergure des bras lui donnait l'apparence d'un crucifié.

— Nous irons le prendre ce soir, nous dit le chef d'escadrons qui nous commandait.

Nous essayâmes. Nous perdîmes du monde. Nous ne réussîmes pas.

— On recommencera demain, au petit jour.

Mais, pendant la longue nuit, le père de notre camarade arriva. Le général Z... ne ressemblait à son fils que par la finesse des traits et la distance qu'il imposait à qui voulait l'approcher.

Il vint au poste de mes mitrailleuses. Son porte-fanion et un officier d'état-major l'accompagnaient. Notre commandant le rejoignit :

— Demain, à l'aube, mon général...

— Attendez que je me sois rendu compte.

Il posait les coudes sur les sacs à terre. Il prêtait l'oreille, et, comme la nuit s'avançait, je crois bien qu'il murmura :

— Mon pauvre enfant !

Derrière nous, l'escouade qui devait sortir se préparait. Les figures étaient dures, décidées, crispées de colère froide.

— On ne l'entend pas, dit le général.

Des balles folles crépitaient. J'osai répondre :

— On ne l'entend plus depuis hier soir.

Il se tourna vers moi.

— Vous étiez son ami ?

Je fis l'éloge du mort. L'aube touchait le faîte des collines.

— Regardez, on le voit.

Et le père prit les jumelles pour reconnaître son fils.

Le cadavre était à l'endroit où je vous ai dit que les lisières s'unissent à angle aigu. Sa tête balancée dominait les hautes herbes à cinquante mètres de la ligne rugueuse des tranchées allemandes. Le brouillard blanc cachait à demi le torse et les bras.

— Aller le chercher là-bas, ce n'est pas possible, fit le général à demi-voix.

— En rampant, on pourrait essayer. Cependant, hier...

— Combien avez-vous perdu de monde?

Nous lui dîmes un chiffre bien inférieur à la réalité. Il nous regardait droit, et il se frottait continuellement la nuque, là où le cadavre devait avoir mal.

Silencieux, il reprit les jumelles. Nous étions respectueux et glacés.

— Faites rentrer vos hommes, commandant. Le lieutenant est mort. Je défends que l'on risque la vie de ces braves pour mon enfant.

Et, d'un brusque mouvement, franchissant les sacs à terre, debout, en pleine vue des lignes allemandes, il salua haut son fils crucifié ; puis, sans ajouter une parole, il s'en alla.

La grandeur est une chose simple à la guerre.

Ce geste surhumain ne nous étonna pas, pas plus que ne nous surprit la désobéissance de nos dragons qui, la même nuit, décrochèrent le corps et le rendirent à sa famille.

Et la forêt, un instant héroïque, est redevenue douce à nos méditations.

Je l'appelle douce, cette forêt où mon activité me rendait joyeux. Sur d'autres points du front, je les ai vues déchiquetées, ces grandes dames de la nature. Pourquoi les Allemands ont-ils ménagé mon amie ? Est-elle trop touffue, trop serrée ? Les obus qui la pénètrent disparaissent dans ses branchages, et la végétation recouvre leur trace.

L'ennemi ignore où sont les centres de résistance et les postes de commandement. Voilà pourquoi je suis tellement discret quand je parle de mon séjour dans son ombre, un très long séjour, le plus long que j'aie fait aux tranchées, tout le printemps 1916. Que ne puis-je vous raconter ! Ma mémoire fourmille d'anecdotes. Les plus familières mettraient en scène le fidèle Bourdon, mon ordonnance, et Rostie, mon bull-dog. Ce dernier avait une étrange manie, le goût d'aller à l'aventure au delà des couverts, et, sa large gueule s'ouvrant vers le ciel, d'aboyer férocement après le sillage des projectiles.

Jamais on ne vit chien moins peureux. Non seulement les plus gros rats ne lui faisaient pas peur,

mais le sifflement des balles et l'éclatement d'une bombe le mettaient dans une sorte d'état héroïque où ses yeux lui sortaient de la tête, jetaient des flammes, et son poil se hérissait, tandis que ses oreilles dressées, les innombrables rides de son visage, lui donnaient l'apparence d'une bête de l'Apocalypse.

Il eut l'occasion de ce courroux le soir que les Allemands firent exploser la terrible mine de Vého. Si vous vous rappelez mon esquisse du pays lorrain, vous vous souvenez que Vého se situe au sud de la forêt. Il est séparé d'elle par le vallonnement où se trouve Emberménil. Notre poste de commandement n'était pas loin de la lisière. Quand se produisit la catastrophe qui engloutit à jamais deux sections d'infanterie et une section de mitrailleuses, nous pûmes croire que le sol s'entr'ouvrait sous nos tranchées.

L'emploi des mines dépasse en ignominie toutes les abjections utilisées par les stratèges modernes. Ce genre de guerre n'entraîne ni la victoire, ni même de grands succès, tout au plus peut-on dire qu'il use le moral de l'ennemi. Vous entendez travailler sous terre, des bruits sourds se rapprochent chaque nuit, et c'est en vain que nos sapeurs travaillent eux aussi. Arriveront-ils les premiers? Quel jour se produira le cataclysme, à quelle heure? La boue elle-même, ce refuge, n'est plus secourable.

On prétend que les Allemands ont préparé pen-

dant des mois la galerie longue de plusieurs centaines de mètres qui leur a permis d'accomplir leur méfait de Vého. Ils ensevelirent des hommes, ils occupèrent quelques instants les lèvres de l'énorme entonnoir, ils en furent chassés. Donc, à quoi bon? A nous infliger une torture nouvelle? Après vingt heures de terrassement, on retira un soldat qui vivait encore. Il ne put dire un mot. Il regardait la lumière. Et nous avons lu dans ses yeux une terreur que l'au-delà seul peut créer. Puis il mourut. Pensez que le même effroi demeure dans les yeux de ses camarades qui ne revirent pas le soleil.

Ah ! Rostie peut aboyer après la voûte des obus qui passent au-dessus de nous, cette nuit où tout le secteur s'incendie ; il joue, et notre guerre de Parroy est un jeu d'enfants, à côté de celle que me décrivent les fantassins avec lesquels nous sommes en liaison. Ils arrivent de Verdun, de la cote 304, et, si les yeux de l'enseveli reflétaient une terreur inconnue, leur visage à eux est comme derrière un voile, leur rêve se souvient avec une incroyable intensité, leur rêve les enveloppe.

Ils disent :

— Chaque fois que nous montions, nous savions que nous ne redescendrions pas avant d'avoir perdu le quart de notre effectif, et l'on comptait les morts, et (*censuré*) . . . . pour redescendre plus vite.

Ils sont très jeunes, presque des enfants. Ils ont

des figures puériles, jolies, mais quelle gravité dans l'expression des traits, dans le son de la voix, dans l'affection qu'ils se témoignent les uns aux autres ! Ils ont de la pitié pour eux-mêmes. Il leur faut du repos, et, quand Vého saute, quand la ligne s'embrase, ils murmurent :

— Voilà que ça recommence !

Et ils voûtent les épaules, ils plient la nuque, c'est trop !

Aimables ombrages, oserai-je à présent me vanter du labeur accompli dans le parfum de vos feuilles humides et la tiédeur de l'été. Le hasard m'a fait voir beaucoup de choses, je raconte, mais, ayons de l'humilité, qui n'a pas porté le sac sur les croupes de Verdun sera toujours au second rang parmi les acteurs de la tragédie.

Elle nous a coûté si cher que l'on songe à combler les vides. A peine la 8e division de cavalerie a-t-elle quitté le secteur que le bruit court de sa dissolution prochaine, et le jour arrive des adieux du général Baratier. Je m'étais rapproché de lui en forêt de Parroy, mais la tristesse de le quitter était doublée par l'inquiétude de la vie errante que j'allais reprendre. Une division noblement commandée ressemble à une famille. Que va-t-on faire de notre groupe? Temporairement nous sommes affectés à la 6e division de cavalerie. Elle est au repos, nous l'y suivons, et le travail recommence, l'éternelle promenade de village en village, de cantonnement en cantonnement.

— Entraînez-vous pour la grande offensive de la Somme. Cette fois ce sera la percée. On masse la cavalerie dans les environs de Beauvais.

Irons-nous? Serons-nous encore tenus à l'écart? Alerte! on réclame deux sections de mitrailleuses pour boucher un trou aux tranchées de Vého. C'est mon tour de les y conduire. J'emmène Bourdon et Rostie.

Le poste où nous sommes a une certaine valeur stratégique, augmentée par le petit nombre de ses défenseurs. Les nuits sont pénibles, les grenades éclatent dans les fils de fer, les hommes ne peuvent quitter la crosse de la mitrailleuse, et Rostie, en ma société, chasse le rat jusqu'à l'aube. A notre droite s'ouvre le cratère de la mine. Quelques soldats croient entendre le bruit d'une sape. Nos chefs sont inquiets, je ne dors guère, et Bourdon veille. Il écrit d'interminables lettres à la bien-aimée du moment. Bourdon est un amant très apprécié. Notez qu'il est d'une bravoure parfaite, cité à l'ordre pour action d'éclat, mais il a de la sentimentalité, et pourquoi n'en aurait-il pas?

Au fond, nous étions heureux, Bourdon, Rostie et moi, dans le péril de Vého, quand un ordre qui nous enchante nous ramène à l'arrière: le troisième groupe d'auto-mitrailleuses part pour la Somme.

Le mois d'août 1916 trouve l'armée (*censuré*) . . . . . . que ce magnifique septembre 1915, date de l'offensive de Champagne, mais la supé-

riorité que nous avons montrée sur les Allemands, notre esprit de méthode égalant le leur, la fermeté de nos alliés d'Angleterre, augmentent nos raisons d'espérer la victoire, bien que celle-ci ne nous paraisse plus rapprochée et que nous ne soyons plus éblouis par son éclat imaginé. Pour nous rendre de Lorraine dans la Somme, nous n'avons pas exécuté une folle randonnée, pareille à celles que dirigeait Cigli. Notre nouveau capitaine calcula avec soin les étapes, imposa une forte discipline, organisa tout en détail, et d'ailleurs les choses n'en allèrent pas mieux, au contraire, . . (*censuré*) . . . .

Ils ne discutent pas entre eux la victoire française, mais la reprise de la guerre de mouvement, problème aujourd'hui encore sans solution évidente.

— Nous ne servirons à rien, grognent-ils, les routes seront coupées, et nos voitures resteront au premier fossé.

Plusieurs d'entre elles brisent leur pont arrière avant d'arriver sur la Somme.

— Il faut nous en aller, ai-je répété à Colonna, quand nous avons appris, près de Beauvais, que nous étions affectés à la 2e division de cavalerie, et que nous allions recommencer l'entraînement, la promenade de cantonnement en cantonnement, le nom des villages ayant seul changé, et aussi le décor.

Où êtes-vous, Lorraine à la beauté secrète? Je

pourrais vivre cent ans entre Amiens et Beauvais, et n'y trouver aucun agrément. Les cathédrales ont de la splendeur, il en faut pour que l'on pardonne à ce ciel d'être constamment malpropre et d'écraser des bicoques aussi sales que lui. Les plaines de l'Yser ont de la coquetterie dans leur tragique. Ici, l'obstinée laideur d'une femme revêche. Ah! je lui en veux à ce pays, où la déception pour moi se renouvelle! Est-ce ma faute si je n'ai pas été en Artois, en Champagne, ni à Verdun, ni aux formidables assauts de la Somme? L'ardeur s'épuise à la longue, et n'avoir plus que le plaisir de vivre, donne envie de vivre, de vivre mieux, de rentrer chez soi. Je prétends que l'officier de cavalerie qui a fait toute la campagne dans son arme et ne s'est jamais relâché dans ses devoirs, qui a conservé sa bonne humeur et son cran, est admirable, soit par sa résignation au destin, soit par sa valeur morale.

L'offensive de septembre n'a pas réussi. Notre division ne sera pas employée. En voilà assez!

— Je m'en vais, dis-je à Colonna.

Et je fais ma demande pour passer dans l'artillerie d'assaut. Les tanks anglais, à peine sortis de l'usine, ont façonné leur légende. Notre chef, le capitaine Bouloc, nous entretient des « caterpillars » qu'il a conduits l'année précédente à Billancourt, et j'aperçois ma revanche, je me vois déjà, cavalier d'un monstre, franchissant réseaux et tranchées, enfonçant les lignes teutonnes, allant au corps à corps,

comme dans un de ces duels où jadis je me plaisais.

Il me faut choisir, n'est-ce pas? La plupart de mes confrères sont rentrés. Maison de la Presse, censure ou simple sursis d'appel, ils ont repris le métier d'écrire. On le leur a permis, on me le permettrait. Vais-je donc regagner le logis sans avoir participé, j'entends comme acteur de premier plan, à une de ces prestigieuses batailles où se hausse la guerre de siège, moi qui fus de Charleroi, de la retraite et de la Marne!

Ma première demande pour les tanks fut refusée. J'étais un peu vieux... On ne me trouva pas trop âgé, cependant, pour conduire en première ligne, non loin de Chaulnes, deux sections de mitrailleuses, ces deux sections que l'on réclamait sans répit à notre groupe, afin qu'il ne parût pas complètement inutile.

— C'est paré? En route!

Les camions démarrent. Nous devons parcourir quarante kilomètres avant d'arriver au quartier général de la division que je renforce. Nous croisons des convois innombrables. A l'arrière d'une offensive, la circulation est plus intense que le jour du Grand Prix sur l'avenue du Bois. Les conducteurs s'interpellent. Dans les véhicules cahotés, les troupes qui descendent commencent de dormir, celles qui montent se préparent à l'héroïsme par des chants. Un avion aux ailes brisées est remorqué vers l'hôpital. Les munitions, les explosifs, les grenades, les obus, sont secoués par les ornières,

et les souples voitures d'ambulance s'insinuent dans le double cortège.

Plus on se rapproche, plus augmente la densité de la foule que semble animer le bruit croissant des artilleries, puis, tout à coup, la route est libre, nous entrons dans la zone battue.

Au seuil de son bureau, le chef d'état-major m'accueille :

— La relève aura lieu ce soir. Vous trouverez à la sortie est du village de X... un agent de liaison qui vous conduira à votre poste.

— Mon commandant, j'ai vingt-quatre mille cartouches, quatre mitrailleuses et seulement quinze hommes pour le transport.

— Laissez vos cartouches ici, vous emploierez celles qui sont aux tranchées. Pour le reste, arrangez-vous. D'ailleurs vos camions pourront peut-être aller jusqu'au village de X..., si les Allemands ne le bombardent pas.

Je m'incline, mais je n'ai jamais mis les pieds dans le secteur et je n'ai pas le temps de me renseigner : la nuit est tombée. Nous partons, les phares éteints, à travers ce sombre pays que nous ne connaissons pas.

Une heure, nous roulons sans péril. La lampe électrique, allumée par intermittences sur la carte, permet de suivre l'itinéraire, et, quand les nuages s'espacent autour du croissant de la lune, je distingue le profil de ces plateaux ondulés où s'ouvrent, sur la contre-pente, les repaires de nos

artilleurs. Voici une bourgade dont chaque maison est détruite. Dans les rues, de rares soldats se blottissent contre les pans de mur.

Un factionnaire nous arrête :

— Halte ! on ne va pas plus loin.

Je lui crie le nom du village où j'ai reçu l'ordre de me rendre. Deux kilomètres nous en séparent.

— Vous ne passerez pas, la route est balayée.

Que faire? J'ai quinze hommes pour transporter quatre pièces, quatre trépieds, les sacs et les vivres... Nous passerons, allons-y ! De nouveau, on démarre. Cent mètres d'intervalle séparent les camions qui marchent à petite allure, éclairés par les lointaines fusées. A l'ouest, du côté de Chaulnes, le duel d'artillerie s'exaspère; à l'est, devant nous, c'est le silence. Nous avançons dans un désert.

A l'instant où nous atteignons les premières maisons de X..., une rafale d'obus s'y écrase. Peut-être les Allemands nous ont-ils repérés. Une ferme s'écroule. Des gerbes d'étincelles montent jusqu'au ciel. Une seconde rafale se précipite. On ne l'a pas entendue venir, tellement la trajectoire est tendue, et chaque seconde amène le fracas : déchirement de l'explosion, éboulement des murailles. La clarté des flammes rend visible, contre l'horizon obscur, la silhouette des camions. Je les renvoie. Dieu veuille qu'ils rentrent intacts ! Ils s'éloignent. Mes hommes ont découvert une sape et s'y entassent. Il ne faut pas songer à traverser

le village pour rejoindre l'agent de liaison. Les rues sont des fournaises, et pas un être humain n'apparaît dans cet incendie.

Nous avons attendu des heures, puis nous nous sommes risqués, marchant en file indienne, rasant les maisons, ployant sous le poids des mitrailleuses, des trépieds et des sacs.

A la sortie est du village, l'agent de liaison fait défaut. Sans doute a-t-il dû gagner un abri, mais où sont les abris, où sont les tranchées? Le lacis des boyaux nous entoure. On s'y perd. Des reconnaissances reviennent sans avoir trouvé personne. Et le bombardement recommence. Il laboure les champs déjà retournés, tir d'interdiction qui défend de vivre ici, et ne cherche pas de victimes.

Mes hommes se réfugient dans une autre sape. Leur bravoure ne s'inquiète point de la tempête. Ils ne sont pas responsables, eux, mais moi je suis responsable, et je songe aux camarades, qui, là-bas, attendent d'être relevés.

A l'entrée du souterrain, je guette. Personne. Et pas une lumière, pas un écriteau, pas une pancarte qui m'indiquerait mon chemin. Tout est détruit. Il semble que la vie humaine ait disparu et que n'existent plus que les forces secrètes de la terre, le métal qui vient des profondeurs de la mine où il dormait si lourdement, le métal qui veut vivre à son tour, qui s'élance dans l'espace, trouve une voix dans le hurlement de l'obus, et sa splendeur dans les éclatements lumineux. Oui, c'est le

règne du fer qui commence. Etes-vous bien certain que les hommes ne soient pas devenus les esclaves des métaux qui veulent ressusciter? Farouche poésie de cette nuit où la guerre ne me paraît plus née de la haine des peuples, mais venue des entrailles mêmes de la planète! Je suis seul sur la route. Il faut que je trouve à tout prix le moyen de me relier avec mes semblables. Cette solitude ne peut durer. Voyons! je rêve, l'armée existe. Une pensée dirige ces masses obscures qui traversent le ciel. Ce désert est peuplé. Il y a des hommes ici. Où sont-ils?

Et je cours à l'aventure, en quête d'une lumière qui me révélera leur présence. Rien. Les hommes ont disparu du monde. Suis-je le dernier qui pense? Ce n'est pas la peur de mourir qui me glace, mais un effroi surnaturel. Dans ces ombres inconnues, je fonce au hasard. Je tombe dans les trous fraîchement creusés, je m'aplatis dans la boue, j'embrasse le sol. Moi aussi, vais-je disparaître? Il n'est plus sur la surface du globe que le déchaînement de la matière dont je ne puis comprendre l'âme et que je supplie de m'épargner, me prosternant, humble et défait.

Soudain, j'aperçois à ras de terre une raie brillante; je me précipite, et, tout haletant, je descends sur les marches glissantes d'un escalier, je pousse une porte, une lumière humaine éveille mes yeux : la bougie brûle sur la table de l'abri, et, tranquille, levant vers moi un visage sans

émotion, pensif et doux, un homme, oui, un homme, me demande n'apercevant pas mes galons :

— Qui êtes-vous ?

Je me nomme, j'explique ma présence. Le sergent s'est levé.

— Vous voulez téléphoner, mon lieutenant? Nous ne sommes pas reliés avec l'état-major, mais par le poste de la batterie nous pourrons communiquer avec lui.

Agile et calme, il manie les fiches du téléphone. Je me suis assis. Ne pouvant raconter le cauchemar d'où j'échappe, je lui appartiens encore, et il faut que j'entende toute proche la voix du commandant qui m'a envoyé et qui me parle à l'autre bout de la ligne, pour que je reprenne confiance et sois bien certain que la tempête des obus est l'effet d'une volonté précise, semblable à la mienne, et non pas la bataille mystérieuse où j'ai cru perdre la raison.

L'état-major m'ordonne d'attendre, là où je suis, un nouvel agent de liaison que l'on m'envoie.

— Reposez-vous, mon lieutenant.

Je regarde autour de moi. Ces abris sont tous pareils : couchettes superposées, poutres apparentes, terre qui suinte, et toujours la bougie va s'éteindre.

— Vous permettez? me demande le sergent.

Je me suis étendu, et il souffle la bougie. La

nuit paisible nous enveloppe. Nous sommes à huit mètres sous terre, et c'est à peine si les plus gros éclatements ébranlent un peu le sol. Dieu fasse que là-haut mes mitrailleurs soient en sécurité ! Je me rassure : leur sape est profonde. D'ailleurs, que puis-je pour eux ? L'ordre est formel, je dois attendre ici. Si je remontais, l'agent de liaison me trouverait-il ? Pourtant j'ai de l'angoisse, et je ne me repose pas.

Comme je me retourne dans les couvertures qu'on a jetées sur moi, une voix jeune, qui n'est pas celle du sergent, m'interroge :

— Mon lieutenant, est-ce vous qui écriviez des contes au *Journal* ?

J'avoue, sans orgueil. Tout à l'heure je me suis senti si petit, si faible, si fragile. Mais le sergent ·

— Eh bien ! vrai, voilà une rencontre !

Et la jeune voix qui est devenue joyeuse :

— Nous parlions de vos livres, mon lieutenant, quand vous êtes entré. Nous lisions les *Métèques* et nous discutions tous les deux.

J'écoute, surpris, car cela ne m'est jamais arrivé encore, du moins jamais aux tranchées, sous la terre, que l'on évoque devant moi mes héros inventés. Ce jeune soldat et ce sous-officier connaissaient presque toute mon œuvre. Ils ont de l'affection pour elle, pour mes personnages, et ils m'interrogent sur François Vigier, sur Batchano, sur Périclès Avrinos. Brusquement, elle se met à vivre autour de moi, ma famille imaginaire, ma

seule famille, ces amis près desquels je me réfugie toujours. Dans l'ombre que pointille la lueur des cigarettes que nous avons allumées, mes camarades prêtent aux fils de ma rêverie la puissance de leur vie concentrée.

— Nous les aimons, me disent-ils. Autrefois nous ne les connaissions pas. Ils nous tiennent compagnie.

Pourtant, ces soldats ne sont pas des lettrés, mais on lit beaucoup, et on lit bien, en face de la mort.

J'ai quitté l'abri quand l'agent de liaison est venu. Nous avons fait des plat-ventres dans la boue, l'éclat rapide ululait, la solitude était immense; mais, dans la grisaille de l'aube, il n'était plus pour moi ni péril, ni solitude, ni cauchemar, puisque s'opposait, au déchaînement du métal libéré, cette autre puissance, cette puissance humaine de l'esprit qui anime les créatures nées du travail des poètes. Je venais de comprendre que, sous la laideur des champs jaunâtres, vivent d'autres invisibles que les soldats terrés. Les héros de tous nos livres accompagnent et soutiennent les héros combattants. L'armée des personnages que nous avons façonnés garde elle aussi la tranchée.

Peu importe la fin de cette relève. Je n'ai perdu aucun mitrailleur. Tout a bien marché. De cette nuit sur les coteaux de la Somme, je garde mieux qu'un souvenir. Je me suis enrichi. Jamais plus je ne me dirai inutile, et, quand je remonterai

là-haut, ce sera moins pour combattre que pour donner par ma présence du relief à mon œuvre. Elle m'est devenue chère, depuis que je sais que des soldats la connaissent, et qu'ils l'aiment.

Ma seconde demande pour les tanks fut acceptée. J'en reçus la nouvelle le 8 janvier 1917 et je partis pour les camps d'instruction.

QUATRIÈME PARTIE

LES TANKS, L'ARTILLERIE D'ASSAUT

CHAPITRE PREMIER

LE RETOUR A L'ÉCOLE

Dans ma quarante-deuxième année, je suis retourné à l'école. Croyez-vous que j'en aie souffert? Je ne montre point tant de vanité, mais je ne me doutais pas, quand j'ambitionnais d'appartenir à l'arme nouvelle, de ce qu'il me fallut endurer pour assouplir mon intelligence et mes muscles.

Par dix degrés de froid, sur un plateau des environs de Châlons, logé dans une baraque mal chauffée, j'ai appris à conduire le « caterpillar ». C'est l'ancêtre du tank, les Américains l'emploient depuis longtemps comme tracteur agricole. Imaginez une plate-forme, sur laquelle repose un moteur, et qui est entraînée par deux bandes d'acier, sorte de tapis roulants, dont les galets se moulent aux aspérités du sol. La manœuvre paraît simple: pour tourner, vous immobilisez une chenille qui forme pivot; mais les embrayages sont complexes, il faut les ménager, sans quoi ils patinent, et cela n'est point commode quand vous abordez le fossé ou le trou d'obus, quand le cater-

pillar pique du nez ou se redresse, vous arrachant de votre siège par la force de la secousse.

Ce travail en plein air ne me déplaisait pas, malgré la bise coupante. De bons camarades m'entouraient, tous volontaires, presque tous glorieux, fantassins quatre fois blessés, vétérans de Champagne et de Verdun. Il y avait de l'émulation. Nous allions dans le boqueteau, meurtrissant les branches givrées, décrivant des voltes savantes, appréciant l'espace entre deux arbres, et quels rires si la lourde machine renverse un jeune sapin!

Après l'exercice, serrés autour de l'unique poêle qui chauffait la popote, nous écoutions un professeur disert. De ses doigts effilés, aux ongles polis, il maniait la craie sur le tableau noir. Ah! le moteur à quatre temps, le graissage, la magnéto, le barbotin! Est-ce pour acquérir cette science que j'ai quitté le front? Mais oui! et voilà une des beautés de notre époque : les guerriers écoutent le savant afin d'être plus utiles sous la mitraille. Bien mourir est la moindre des choses, mourir en donnant le rendement maximum de soi-même, voilà le but. Il est difficile à atteindre. Nous nous y employons.

Tandis que les fantassins ne trouvent aucun ennui à ce repos forcé de l'école, les cavaliers ont de l'impatience. Nous sommes venus ici pour lutter contre la malchance qui nous éloigna des actions glorieuses. Voici Masséna, prince d'Essling, duc

de Rivoli, un jeune homme charmant, d'une intelligence discrète, précieuse et fine. Il sortait du régiment quand la guerre l'y a ramené. Il a fait son devoir, à son poste. Ce n'est pas assez pour un Masséna, puisque le destin fit le poste moins périlleux que d'autres. Et, très simple, très doux, le petit duc de Rivoli tâche à être un bon élève en attendant d'être un héros.

Nous avons passé des examens. De graves seigneurs (*censuré*). . . . . nous ont reconnus aptes à nous en aller là-bas.

Là-bas? à la bataille? pas encore! Dans un autre camp, vers le sud, nous avons rencontré la troupe, et aussi l'instrument de combat. Sur la plate-forme du caterpillar, on manœuvre à l'air libre les leviers. Dans le tank, une coque d'acier nous enveloppe, et déjà l'obscurité donne à l'imaginaire la vision de ce que sera le combat.

La place est mesurée. Assis entre le moteur et le canon de 75, le bras gauche, que brûlent les cylindres, tenant la manette des gaz, la main droite devant suffire à la direction et au changement de vitesse, l'officier seul voit la route à suivre. Devant son front, un volet obstrue la fenêtre du blindage. A droite, à gauche, deux fentes étroites lui permettent de s'orienter. Au-dessus de sa tête, le réservoir d'eau le menace, déversant son trop-plein sur ses épaules ébouillantées. Que le moteur tourne mal, il y prête

l'oreille, il se penche vers le mécanicien accroupi de l'autre côté des cylindres. S'il veut employer son canon, il se renverse pour indiquer le but à son second qui est assis derrière lui, les genoux écartés. De même, pour déclancher le feu des mitrailleuses, il fera transmettre l'ordre par le sous-officier; et les deux mitrailleurs, serrés l'un contre l'autre au centre de la voiture, plient l'échine, quand le sixième occupant de cette cage, le pourvoyeur, passe un obus au canonnier. La chaleur est intense, l'air empesté par l'huile qui rejaillit, par l'essence qui s'évapore, par les émanations de la poudre.

On réclame d'un officier de tank des vertus innombrables. Il lui faut être mécanicien accompli pour éviter de s'en remettre à l'expérience d'un spécialiste, son subordonné, qui pourrait perdre la tête au combat. Il apprécie les millièmes, l'écart probable entre le but et le point de chute, comme disent les artilleurs. Aucun enrayage de la mitrailleuse ne lui est incertain. En quelques secondes, il doit y parer. Mais encore on lui enseigne la tactique de l'infanterie: témoin des vagues d'assaut, il rendra compte de leur engagement. Pour cela, une bonne vue, une vue perçante, lui est indispensable. Il connaîtra les codes de la télégraphie sans fil, il saura attacher une dépêche à l'aile d'un pigeon voyageur, et, tant pis pour lui s'il a le vertige, un avion l'emportera reconnaître au delà des petites fumées du shrapnell, le territoire de

ses futurs exploits. Dès que le char manœuvre, son chef devient vraiment le cerveau de cette matière à la fois brutale et sensible. Et l'intensité des bruits, les heurts et les cahots créent, même à l'exercice, une atmosphère si chargée de tumulte, que la voix humaine ne s'y entend pas. Nous ne pouvons plus commander. Il faut que l'équipage ait mieux que de la confiance. Notre âme doit lui être familière, l'idéal serait d'établir entre nous une harmonie telle, que les hommes pussent exécuter notre pensée, sans qu'il nous fût besoin de la formuler.

Il est donc sage de nous avoir réunis à nos équipages dans ce camp où nous restâmes un mois. Nous appartenons au 12e groupe. Un officier de cavalerie, qui a été blessé jadis au Maroc et qui n'a pas trouvé l'occasion de se distinguer depuis lors, le capitaine Chevrier, nous commande avec habileté. Sous ses ordres, quatre capitaines ont une autorité provisoire sur les batteries. Ils font leur stage. Trois d'entre eux nous quitteront avant la bataille; le dernier, le capitaine Lévêque, sera blessé près de moi à la Malmaison.

Ce sont de très jeunes gens, un peu ivres de leur gloire. Un chasseur, un fantassin, un colonial, un zouave. Ils ont déjà payé leur dette, et durement, l'uniforme cache des cicatrices cruelles. Le capitaine Perret boite si bas qu'il pourrait être réformé s'il en avait le désir. Ils ont de l'entrain, de la gaieté. Je les envie : leur carrière n'a pas été

brisée par le cataclysme. Soldats de métier, ils font la besogne qu'ils ont choisie. Cette besogne est noble, mais enfin elle sert leur ambition, et ils sont ambitieux. N'est-ce pas naturel? le plus âgé de ces capitaines a vingt-cinq ans.

Dans chaque batterie se trouve un officier en second. Je vous ai parlé de Masséna; le prince Charles Murat, son neveu, l'a rejoint. A propos du général Baratier, ne vous ai-je pas dit que j'avais nommé en moi-même certains soldats les « saints de la guerre » ? Le lieutenant Charles Murat, si jeune qu'il soit, appartient à cette compagnie. Ne me croyez pas ironique : l'amour fanatique du métier impose à ce garçon admirable un mysticisme presque pareil à celui que créa chez Baratier un patriotisme douloureux. Charles Murat a été blessé au Maroc, avant cette guerre. Il a été blessé aux Dardanelles. Sous-officier avant la campagne, il a gagné les deux galons d'argent sous le feu. Il porte à sa poitrine la médaille militaire, la Légion d'honneur, et je ne me souviens plus de combien de palmes et d'étoiles s'orne sa croix de guerre. Mais ceci est peu de chose, la chance y tient son rôle ; ce qui est frappant en lui, c'est le sentiment du devoir poussé aussi loin que chez quelque cagot de ma ville d'origine, mais qui laisse intactes la passion et la joie de vivre. J'ai vécu huit mois auprès de lui, dans un milieu où la longue attente aigrissait les tempéraments, avivait les rivalités. Je n'ai jamais entendu Murat

se plaindre ou médire. Un tel caractère ajoute à la gloire d'un tel nom.

Des autres, je vous entretiendrai quand il en sera besoin. Ils avaient plus de qualités que de défauts, un même désir : se battre.

Comme dans les auto-mitrailleuses, les hommes venaient de toutes les armes. A cette date, je commandais seulement un char, et je n'avais que cinq soldats sous mes ordres. Commandement infime, dites-vous. Le plus difficile des commandements. Mon mécanicien se croit supérieur à moi, il est ajusteur dans une grande usine ; mon sous officier est sergent d'infanterie, et je suis cavalier ; il me faudra plaire à Passebosc pour qu'il m'adopte. J'ai la fatuité de penser que je lui ai plu. Pour un peu, mes mitrailleurs, un chasseur, un hussard, me poseraient des colles. La discipline ordinaire n'a pas de prise sur des individus tellement spécialisés. On l'emploie, mais il y faut ajouter l'affection. Je n'ose affirmer que j'aie réussi avec tous, mais je sais que mes camarades réussirent, et que notre groupe partit pour le troisième camp, repaire des chars d'assaut, avec des équipes homogènes, prêtes à sentir la volonté du chef.

CHAPITRE II

LE REPAIRE DES CHARS D'ASSAUT

Peut-être vaut-il mieux ne pas nommer cette forêt. Je ne me consolerais pas si quelque avion venait bombarder la lisière où s'alignent les enclos de nos groupes, où se blottissent les chars, où toute une population s'entraîne pour la victoire, tandis que sur l'étroit plateau, terrain d'exercices, champ de bataille en miniature, le soldat contemple à chaque crépuscule l'image et les fantômes du combat qui se rapproche.

Une baraque pour les officiers, deux pour la troupe. Devant elles, l'emplacement des jeux : culture physique, course à pied, foot-ball. Au delà, l'océan de boue, les tranchées, les réseaux de fils de fer, et l'horizon délicat d'un paysage de l'Ile de France. Les grands arbres inclinent leurs branches sur nos toits goudronnés. Ils masquent la large avenue qui suit le dessin capricieux du sous-bois, et sur laquelle s'ouvrent les hangars où les tanks se reposent.

Le général Estienne, notre chef suprême, peut être fier de son camp. La lumière électrique l'éclaire. De vastes citernes, une canalisation sou-

terraine, nous donnent l'eau en abondance. Une ligne de chemin de fer nous relie à tous les points de débarquement sur le front. Une sentinelle veille à chaque issue. Ici, nous avons mené une vie cloîtrée, et, comme des moines que la tentation assaille, nous avons passé de la foi exaltée au doute déprimant, pour atteindre à cette confiance où le croyant trouve le bonheur.

— Mon général, je n'en peux plus ! Je vous demande de partir comme simple mitrailleur dans un des groupes qui vont à l'offensive.

Ce sont les premiers jours d'avril 1917.

Le général me dévisage. Un homme petit, large des épaules, la tête ronde, l'œil perçant, avec de l'intelligence, même de l'acuité, et beaucoup de bonté dans le regard. Un tic le caractérise. De la main droite, de la main gauche, il déplace son képi qui roule et qui tangue d'une oreille à l'autre, du front à la nuque.

— Non, monsieur, me dit-il, non, non et non ! J'ai cinquante demandes pareilles à la vôtre. Vous êtes à votre place, restez-y ! Il faut des mois de préparation pour avoir le plaisir de se battre quelques minutes. Vous n'êtes pas prêt.

Il pirouette, s'en va, revient, me tend la main.

— Allons, courage ! Hé ! je sais bien que c'est dur.

C'est très dur. Je n'ai jamais eu de patience, et il en faut. Il ne s'agit pas du tout d'un brusque héroïsme, il s'agit de vivre dans une baraque

Adrian avec dix-sept camarades. Ils sont bien gentils. Le lieutenant Bocquet, que nous appelons Bill, est un popotier remarquable. Lui aussi, pareil à Murat, a le sens aigu du devoir. Il y ajoute un cœur tendre. Son apparence d'athlète un peu lourd donne plus de douceur à ses yeux qui rient constamment. Le lieutenant Aubert a de l'imprévu dans l'esprit. Quatre étoiles traversent en diagonale sa croix de guerre, quatre citations sans une palme, cela prouve une modestie qui rehausse le prix du courage. Le lieutenant Brezous appelle la sympathie, toute sa famille est restée dans les pays envahis, et il cache sous sa jeune gaîté une douleur qui m'émeut. Le lieutenant Chalendon est mon hôte : adjoint à notre capitaine, il m'a invité à partager sa chambre. Nous sommes voisins d'âge comme voisins de lits. Il est marié, il a des enfants. Je l'admire de risquer — volontairement, car sa santé est précaire — un tel bonheur par sentiment de ce qu'il doit à sa patrie. Pour chacun de ces officiers, je ne puis les nommer tous, j'ai eu de l'affection, je leur garde un chaud souvenir. Mais, vivre plus de sept mois serrés les uns contre les autres, déjeunant, dînant ensemble, s'écoutant dormir, cela use l'agrément de la plus attirante société.

Oui, c'est très dur. Il s'agit de faire chaque jour la même chose et de ne pas s'apercevoir des progrès que l'on fait. Je compare notre labeur aux difficultés de l'escrime. Eh bien, il est simple de

paraître honorablement dans un assaut, il est malaisé de devenir un champion. Chaque officier de tank devrait être un champion. Je préfère vous dire tout de suite que je n'y suis pas arrivé.

En quittant le général, je rentrai dans mon char, et, sur le champ de bataille en miniature, je m'en allai vers le terrain lunaire.

Ouf! la machine dégringole. Hop! elle remonte. Les caisses mal arrimées sonnent un tintamarre. Il fait chaud, j'étouffe. Je m'irrite, les embrayages patinent.

— Passebosc, ça ne va pas!

Le général a raison : je ne suis pas prêt, ni mon sergent qui est gras, lourd, sanguin, et qui sue abondamment. Il m'encourage. Nous sommes devenus de grands amis. Il a la plus noble citation, pour avoir été chercher sous le feu un blessé. Lui aussi n'est pas jeune, et il faut avoir vingt ans, en tout cas moins de trente, pour réussir dans ce fichu métier.

L'aube du lendemain nous retrouve pratiquant la gymnastique Hébert. Le lieutenant Brezous est moniteur. Svelte et blond, il excelle à la course. Bill, formidable, lance des poids. Charles Murat et son oncle Masséna sont des boxeurs émérites. Le lieutenant Tartenson, mon chef de batterie, et moi, nous faisons en pyjama une petite promenade.

A huit heures, conduite. A neuf heures, tir à la mitrailleuse. A onze heures, je vais au 14e groupe, où mon vieil ami, le lieutenant de vaisseau Char-

les Bargone, en littérature Claude Farrère, a un commandement.

— Ils partent, les veinards!

Claude Farrère hoche de sa tête blanche. C'est cruel pour des écrivains, ce long stationnement. Nous autres, quand nous imaginons, nous voulons toucher aussitôt la réalité que nous avons inventée.

— Prends un cocktail, me dit Farrère.

Je me hisse sur un tabouret, tandis que Farrère s'accoude au bar et que l'un de nos camarades prépare les boissons de l'oubli.

Le lieutenant de vaisseau Charles Bargone n'a pas eu de chance pendant la campagne. Une longue croisière l'a retenu loin de France, il a été gravement malade, et, sa santé à peine rétablie, il veut aller au feu. Il a choisi l'arme la plus périlleuse. J'ai une profonde affection pour ce poète, elle supprimerait les ombres au portrait que je ne veux pas tracer. La silhouette et le regard de Farrère suffisent pour le caractériser, ils traduisent la puissance et la bonté. Les yeux ont du vague, de l'inquiétude et de brusques lumières, une brosse d'argent domine un front en forme de tour, à de larges épaules s'attachent des bras qui se balancent, le poids de ce grand corps fait plier les portes quand Farrère s'y appuie. Sa voix, qui parfois tonitrue, s'infléchit soudain pour devenir féminine. Il consolide l'art du conteur par une logique serrée, souvent déconcertante, et qu'interrompent aussi ces mouvements de fatigue où l'esprit semble aller

plus loin que la parole. Alors, Farrère passe la main sur son front, et s'en va de sa démarche pesante jouer avec les chiens admirables de son ami, le capitaine Lemaire.

— Eh bien ! vous ne partez pas? raille ce dernier, qui nous rejoint au bar.

Le capitaine Lemaire est un de ces cavaliers qui ont apporté à l'aviation leur bravoure téméraire, leur cran, leur énergie inemployée. Descendu par une mitrailleuse boche, la poitrine traversée d'une balle, il a dû abandonner la chasse aérienne. Il commande le 14e groupe de tanks. Il oppose à la puissance de Farrère une intelligence rapide, à la bonté de mon ami des sautes d'humeur qui le font souffrir, lui le premier. J'ai passé un si grand nombre d'heures en compagnie de ces deux hommes également remarquables, que j'ai voulu vous montrer notre trio devant les cocktails.

Ensemble, nous discutons les chances de l'offensive. Je n'ignore pas que le général Mangin y collabore, et cela m'inspire une absolue confiance, une immense tristesse, puisque, encore une fois, je n'en serai pas, et que cette fois sera la dernière : je crois à la trouée.

Au fond, nous y croyons tous, quelles que soient les critiques de Bargone et du capitaine Lemaire. Songez que dix groupes de tanks vont y participer, qu'ils doivent devancer l'infanterie, franchir fils de fer et tranchées, s'élancer dans la plaine, charger les batteries allemandes, cerner les

villages, se ravitailler à vingt-cinq kilomètres à l'intérieur des lignes teutonnes, repartir, jeter la la panique dans les états-majors en déroute, mitrailler les fuyards, s'emparer des convois, — et songez que cette randonnée épique sera conduite par le commandant Bossut, l'homme le plus populaire de la cavalerie française, le plus aimé, le plus allant, un chef que tous suivront au delà de la mort, et ils l'ont prouvé.

Nous étions à la bénédiction des chars, même les impies ont prié Dieu. Nous avons serré la main des camarades. Ils rayonnaient de joie, un religieux espoir soulevait tous les cœurs. Quelques jours plus tard, les cœurs étaient déchirés, écrasés, rendus lourds et silencieux par une déception si cruelle que nous avons cru ne jamais nous en relever.

Le 17 avril, le bruit se répandit dans le camp que tous les chars avaient brûlé dans la plaine et que nul des nôtres ne reviendrait de cet incendie.

J'ai couru au 14e groupe pour avoir plus de nouvelles. Je me rappelle la scène. On se serrait les uns contre les autres devant le bar. On disait :

— Et celui-ci?... Et celui-là?...

Et la réponse était toujours pareille :

— Mort.

Beaucoup des morts sont revenus. Les soirs de bataille, la rumeur publique vous tue facilement. Ils sont revenus, et ils m'ont raconté de si belles histoires que je pourrai jusque dans mon extrême

vieillesse animer de reflets sanglants les veillées de ma solitude.

Un capitaine à jambe de bois, mutilé de la guerre, un héros qui a obtenu de courir cette dernière chance, rameute devant une tranchée infranchissable les batteries du groupe qu'il commande. Il fait descendre les équipages, sauve son monde, mais le matériel est perdu. On le blâme. Voici la qualité de nos jugements, le plan où nous sommes. Pour que nous admirions sans réserve, il faut cette épopée : le commandant Bossut entraîne quarante tanks à l'assaut, un obus de plein fouet défonce son char. Bossut en sort tout en flammes. Il brûle. Il se roule sur l'herbe. Il meurt. Mais son fanatisme emporte ses seconds, et ils vont, délaissés par l'infanterie qui s'arrête, solitaires, enfants perdus sur la terre où nul homme ne peut vivre, à la conquête de la tranchée allemande. Ils s'en emparent. Un des trois tanks qui restaient est détruit. L'officier, blessé, se présente à l'entrée d'un abri, et, revolver au poing, lui seul fait prisonniers les soldats qui s'y trouvent. Il s'évanouit au moment que deux camarades le rejoignent. Tout à coup un agent de liaison se précipite : l'infanterie allemande approche, on ne peut lui résister, la retraite s'impose. Et les officiers français disent adieu poliment à leurs prisonniers d'un moment, qui, malgré leur nombre, ne songent pas à les retenir et promettent de donner les meilleurs soins au blessé intransportable, le lieutenant Baru-

teau. Les deux tanks reviennent sains et saufs dans nos lignes; l'un était commandé par le lieutenant Delacommune, l'autre par le lieutenant Poupel.

L'imprévu de ces glorieuses aventures transforme la catastrophe. Nous parlons du capitaine Chanoine. Remplaçant au pied levé le commandant Bossut, il a dédaigné de monter dans un char, et, tenant haut le fanion de sa batterie, il a marché devant la colonne qu'il ralliait, insoucieux des balles et des éclats, à découvert, seul sur le bled tragique où les fantassins se terraient. Toute l'infanterie admire ce fol héroïsme que notre arme a déployé. Un communiqué officiel accorde à l'artillerie d'assaut ses lettres de noblesse. Le sacrifice n'a pas été inutile, il nous donne une tradition, et nous portons plus crânement le béret basque où brillent les as, symbole un peu puéril des qualités que l'on réclame de nous.

Au début de mai, quelques groupes qui n'ont pas été engagés le 16 avril, réussissent un coup de main avec les régiments à pied des divisions de cavalerie. Aussitôt, la confiance renaît, et notre lisière de forêt ne garde plus le deuil qu'au-dessus des baraques où vivait naguère le commandant Bossut avec son état-major.

Deuil somptueux, peut-être surnaturel. Trois semaines avant l'offensive, un incendie dévora les poutrelles de ces constructions légères. Le rayonnement dessécha les bourgeons, et, maintenant que

les frondaisons verdoient, il demeure autour du groupe Bossut un nimbe rougeâtre qui marque l'horizon des bois. Les rêveurs seuls ont noté cette coïncidence, mais les rêveurs ne croient pas aux coïncidences, et j'imagine que la forêt, si souvent parcourue par le tank du commandant Bossut, souhaita lui rendre hommage, la forêt mystérieuse, vivante.

Elle nous appartient! Les cerfs, les biches ont fui. Nous lui avons donné une faune nouvelle, nous la meurtrissons du poids de nos chenilles. Des barbares, même, détruisent les arbres avec l'éperon d'acier. Nos mitrailleuses, nos canons, remplaçant le chant des oiseaux, lui prêtent une voix. Elle ne s'indigne pas. Elle ne résiste point. Elle est tellement certaine de sa victoire. Les végétations recouvrent nos dégâts, comme jadis elles s'épandaient sur les bauges de ses hôtes naturels. Elle fleurit ainsi que chaque printemps. La jacinthe perce la mousse, le rayon de soleil trouve la rosée sur la clochette blanche, et les pâles lilas et les églantines et toutes les fleurs qui renaissent depuis le début du monde nous regardent passer sans émotion.

Singulier spectacle d'une intense et rauque poésie. L'instrument de mort s'arrête sous la futaie. Son haleine à l'infecte odeur s'apaise peu à peu, les portes d'acier s'ouvrent, l'équipage se disperse et cueille des muguets, que les guerriers enverront avec tendresse à la lointaine bien-aimée.

Vraiment la machine est devenue une bête intelligente, elle aussi s'instruit, se perfectionne, prend de la souplesse. Elle se faufile entre les troncs qu'elle évite, elle gravit les rampes, descend dans les clairières. Dans les dessous de bois, les chars s'en vont en cortège, pareils à de petits sangliers.

Vous vous étonnez que je les nomme « petits »? Je parle de ces tanks où j'ai servi. Il en est d'autres, plus vastes, que leur masse rend majestueux. Les miens, malgré leur poids, et sans doute par comparaison, semblent minuscules. Ils sont près du sol. Certains de mes camarades les comparent à de « petits » rhinocéros, mais toujours le diminutif s'ajoute à l'image. Nous avons de la tendresse pour eux, ils portent des noms qui rappellent un cher souvenir ou qui sont une promesse d'exploits. Ils ont chacun leur caractère. Voyez-vous! quand le calcul des hommes a bien agencé les leviers et les engrenages, quand la machine, œuvre de l'esprit humain, se met à vivre, peut-être qu'elle reçoit des dieux une âme, tout comme l'enfant possède autre chose que les hérédités de sa race.

Est-ce qu'on sait? Pour moi, bien loin de nier l'existence de l'âme, je veux qu'il existe du mystère en toutes choses, et je cherche les nymphes, les dryades, les hamadryades, dans le cœur fêlé des chênes à la belle écorce. Farrère m'accompagne. Nous suivons le capitaine Lemaire qui

fait cueillette de champignons pour la popote célèbre du 14e groupe.

Sous les feuilles que l'été élargit, la chaleur est pesante. Si les bois sont frais, la forêt est toujours lourde. Elle fermente. Sa force millénaire réduit à leur pauvre valeur nos énergies. Peu à peu elle nous accable, elle opprime la conscience, elle devient l'ennemie. Sur l'avenue, vous rencontrez des camarades qui vous disent :

— Je ne sais pas ce que j'ai, ça ne va pas !

Ils s'éloignent, tête basse.

Est-ce la monotomie des heures, l'agacement de la vie en commun, la longue attente devant le spectre du combat horrible? Est-ce la vague de découragement qui passa sur toute la France après l'échec du 16 avril? Est-ce la forêt et ses maléfices? Plusieurs d'entre nous s'anémient, ne résistent plus aux pensées noires, et l'aile nocturne de la folie touche de nobles fronts.

Je n'invente pas. L'hôpital de C... reçoit ces malheureux. Quelques-uns purent guérir, d'autres entendront jusqu'à la fin de leurs jours les voix hurlantes de la guerre ajouter leur démence à l'idée fixe qui les hante. Pourquoi s'en étonner? L'équilibre d'un individu est lié à l'équilibre du monde, et le désordre des peuples devait entraîner le désarroi de notre raison.

Souvent, le soir, quand l'ombre augmente le chagrin, nous nous évadions en philosophie. Beaucoup auront appris à penser pendant cette guerre.

Du poste d'écoute au camp d'instruction, les heures de rêve dominent, Prenez garde, gens superficiels de l'arrière, nos maîtres agités, intrigants des grandes villes, quand reviendra l'armée, elle mettra au service de son poids la patience, la réflexion, un sens critique qui s'est développé, une intelligence qui s'est cultivée. Une autre nation va revenir dans ses foyers. A moins que...

A force de rêver, de se souvenir, d'analyser, la pensée se décompose. Pour relier les idées qui fusent, on emploie le vin et l'alcool. Les supprimer serait trop cruel. On a tant de malheur! Mais le péril existe. Je l'indique, sans y voir de remède.

Dans notre camp, le remède consistait à *briser* par le sport la tristesse ou l'exaltation. Des équipes de football organisaient des matches; dans notre groupe, le lieutenant Murat, le lieutenant Bocquet, le lieutenant Griaches, forçaient les paresseux à secouer leur apathie. Griaches était un des plus beaux athlètes que j'aie connus. Il avait l'élégance et la grâce. Très blond, de haute taille, il semblait un adolescent venu des stades antiques. Il est mort. Il a été tué à la Malmaison. Et pourtant, quand je regardais notre famille militaire, quand je me disais : lequel de nous tombera au prochain engagement? jamais mon regard ne s'est arrêté sur ce frais visage. Il n'était pas marqué par le destin. Un éclat d'obus lui a déchiré le cœur sans interrompre le sourire que son cadavre a gardé.

Ah! longues heures de ce lourd été. Nous

aurions dû vous accepter avec reconnaissance, comme une retraite avant les périls promis, nous aurions dû nous aimer davantage, échanger des confidences, laisser parler la mémoire pour permettre aux uns et aux autres de vivre pleinement, puisque, pour certains d'entre nous, ces interminables semaines furent les derniers et si courts moments de la vie.

Que ceux qui me lisent s'arrêtent, et qu'ils offrent une pensée spéciale aux combattants de l'artillerie d'assaut. Mes camarades, enfermés dans leur camp où vivent l'ennui et la monotonie, n'en sortent que pour aller au plus dur des combats. Ils l'attendent comme une fête. Je crois bien que vous pouvez les admirer.

CHAPITRE III

LA PRÉPARATION D'UNE OFFENSIVE

Au mois de septembre, quand virait déjà la teinte des frondaisons, nous apprîmes que le combat serait en octobre, et tout le 12e groupe frémit d'enthousiasme, il devait donner.

Nos chefs, le commandant Chaubès, qui est à la tête du groupement, le capitaine Chevrier et son adjoint, mon ami Chalendon, sont partis en reconnaissance. Ils reviennent tout radieux. Notre action est possible sur le terrain de l'offensive. Cinquante tanks seront engagés. On se partage le secteur. La joie du 12e groupe augmente, il attaquera la Malmaison, la charnière même de la ligne allemande, qui s'infléchit vers le nord après s'être appuyée aux ruines et aux carrières de ce fort déclassé.

Déplions les cartes. Nous avons appris à lire les plans directeurs. Nous débarquerons près de Vailly-sur-Aisne, à l'entrée d'une vallée profonde qui nous conduira aux villages d'Aizy et de Jouy. Au delà s'élève le promontoire que suit le fameux chemin des Dames. Etudions les courbes de niveau. Devant Jouy se dressent deux falaises, à gauche le pla-

teau des Marraines, à droite le mont des Roches. Entre eux l'on aperçoit, à l'extrémité d'un couloir et dominant des bois, les carrières de Bohéry qui sont comme un ouvrage avancé du fort de la Malmaison.

— Nous aurons des pentes rapides à gravir, observe l'un d'entre nous.

— On nous a réservé la tâche la plus difficile, répond le capitaine Chevrier, tant mieux !

Et, tout de suite, il divise le terrain entre les quatre batteries. Le lieutenant Masséna et le lieutenant Murat devront opérer sur le mont des Roches ; le capitaine Lévêque et moi, nous nous chargerons du plateau des Marraines.

J'ai omis de vous annoncer que j'avais été nommé commandant de batterie, après avoir reçu, le 15 juillet, mon deuxième galon. L'engagé volontaire, le dragon de seconde classe, est devenu lieutenant. Demain, j'irai en reconnaissance sur les lignes que j'ai abandonnées depuis six mois. Je vais retrouver le feu et son émotion. Que serai-je au passage de l'obus? Cela ne m'inquiète pas beaucoup. Davantage me talonne la crainte de ma responsabilité. En dépit de mon travail, je suis resté plus écrivain que soldat, il faudra que je me défie de mon imagination. Un poète a beaucoup de peine à devenir un bon officier. Je compose déjà le spectacle de la bataille. Il me semble y être. Mes trois chars prennent à gauche en sortant de Jouy, ils peinent dans un marécage, ils gravissent

une pente gazonnée, ils se font un chemin dans le bois des Acacias, ils attendent à la lisière du bois des Marraines; puis, quand l'heure H sonne, ils se déploient sur le plateau, écrasent les fils de fer qui subsistent devant la tranchée de la Fourragère, réduisent ce block-house qu'une flèche indique sur le plan directeur, s'élancent vers le chemin des Dames. Comme c'est simple! J'ai déjà la victoire.

— Je vous emmène demain avec Lévêque, me dit le capitaine Chevrier.

Je ne nommerai pas les routes que nous avons prises pour atteindre Soissons. Au sortir des faubourgs de cette ville que sa cathédrale meurtrie rend émouvante, nous retrouvons les vastes chaussées de l'arrière-front. Elles sont merveilleusement entretenues. Quoi qu'il arrive, nous n'aurons pas les mécomptes du 16 avril, où le mauvais état des voies d'accès fut pour beaucoup dans notre échec. L'Aisne coule à notre gauche. Le capitaine Lévêque nous montre l'emplacement des lignes avant le recul des Allemands. Ils sont maintenant derrière ces collines qui ferment l'horizon.

De chaque côté de la route, les maisons déchiquetées me rendent insensiblement, par l'apparence d'un décor que je connais si bien, l'état d'âme du guerrier. L'empreinte des combats est ineffaçable. Je me sens allègre. J'ai connu des fiévreux qui, tout en le redoutant, aimaient l'accès où leurs pensées devenaient plus légères. Le soleil brille,

septembre s'amuse à tacher d'ocre les feuilles des arbres. Une brume traîne sur la berge de la rivière. On n'entend pas un coup de canon.

Allons-nous nous arrêter à Vailly avec l'automobile? Le secteur est si calme! En vrai cavalier, le capitaine Chevrier décide que nous pousserons jusqu'à Jouy sans quitter la voiture, bien que nous ayons à traverser un col d'où l'on est aperçu des postes allemands.

— J'ai l'autorisation du corps d'armée! dit-il au factionnaire.

L'automobile gravit la côte, monte vers le ciel, où nos avions, gardiens nonchalants, décrivent de longues spirales.

La route est camouflée. Tous les cinquante mètres s'élèvent des perches qui retiennent les fils de fer où pendent des banderoles de toile. Elles coupent la perspective et empêchent de repérer le trafic. Du sommet du col, nous découvrons le futur champ de bataille, les premières ruines d'Aizy, les contreforts du mont des Roches. A gauche, à droite, les champs sont comme labourés par les trous d'obus.

— Ce n'est guère prudent, ce que nous faisons là! dit le capitaine Lévêque.

Il montre au loin les drackens allemands.

L'automobile ralentit par crainte de la poussière. Aizy traversé, nous atteignons Jouy, les deux bourgades se confondant presque. La voiture est remisée dans la cour d'une infirmerie.

— Oh! ils sont tranquilles, nous dit un soldat, ils ont tiré ce matin, ils tireront ce soir. On a eu quelques tués, mais, jusqu'au crépuscule, ils nous ficheront la paix.

Je n'ai jamais entendu secteur plus silencieux. Il en est souvent ainsi avant les grandes attaques, les ordres imposent de ne pas créer d'incident, le travail commence en sourdine. C'est à peine si nos batteries répondent aux rares obus qui passent. Plus de six semaines nous séparent de l'offensive, rien ne doit troubler l'énorme labeur qu'elle nécessitera.

Encadré par les hautes collines que commande le fort de la Malmaison, Jouy est situé au point de croisement de quatre ravins profonds qui dessinent une patte d'oie : au sud, la vallée que nous avons suivie; à l'est, la gorge qui mène au mont Sans-Pain; au nord, le couloir séparant le mont des Roches du plateau des Marraines; à l'ouest, la déclivité où aboutissent les falaises que le capitaine Lévêque et moi regardons avec un peu d'inquiétude.

Combien de fois les ai-je mesurées du regard avant la nuit de notre combat? Pour les atteindre, il faut quitter la grande route, prendre à gauche, suivre une piste qui traverse le marécage.

Baissons la tête, courbons-nous pour nous mettre à l'abri de ce talus, nous sommes exactement en vue des carrières de Bohéry, dont les masses jau-

nâtres se profilent sur le ciel, à moins de huit cents mètres.

La piste oblique violemment à l'ouest, pour se défiler derrière les falaises. Tenter l'escalade ici serait folie, mais, face au mont des Roches, la pente est moins abrupte, un petit verger conduit aux premiers buissons du bois des Acacias, et celui-ci, couvrant les bords sud du plateau, paraît praticable.

— Là, vous pourrez peut-être, nous indique le capitaine Chevrier.

Et nous faisons la première reconnaissance de terrain.

Taillés dans le roc, les boyaux nous mènent au sommet. Il offre d'épais couverts encore intacts, on peut sortir de la tranchée sans péril. Nous arpentons en tous sens le bois où nous cherchons notre itinéraire; nous le trouvons sans peine, et nous tombons d'accord que le cheminement sera facile, si nos batteries atteignent la lisière sud. Nos premières lignes sont à la lisière nord. Au delà, jusqu'à la position allemande, c'est une douce prairie tout émaillée de fleurs champêtres.

Le capitaine Chevrier dessine à grands traits le plan de l'attaque, son programme nous enchante. Si l'herbe pouvait rester aussi fleurie, le sol aussi égal, nous serions certains du triomphe.

— Nous ferons de bonne besogne, mon capitaine, pourvu que nos chars arrivent ici.

Oui; mais arriveront-ils?

Entre le bois des Acacias et le bas-fond du marécage se trouve l'endroit critique. Nous l'examinons de haut, tapis dans les broussailles. Voici, au-dessus du marais, le verger limité par une haie.

— On passera jusqu'à la haie.

Et après? Il faudra suivre un sentier en corniche, trop étroit.

— On l'élargira.

Soit! cependant, entre lui et nous, il doit y avoir un sursaut de terrain que l'on distingue mal et qui est en pleine vue des carrières, à cinq cents mètres.

— Allez le reconnaître, me dit le capitaine Lévêque.

J'obéis en courant. La côte est très rude. Je reviens, j'hésite. Peut-être aurais-je dû donner tout de suite mon impression nettement défavorable. Mais l'imaginaire est déjà en face du combat qui se livre, et je dis :

— Je crois...

Le capitaine Lévêque se risque à son tour. Il revient, il dit :

— Je suis sûr.

— Rentrons, ordonne le capitaine Chevrier.

Après cette reconnaissance, j'en ai fait beaucoup d'autres, pris de scrupules, halluciné par le spectacle de nos chars embouteillés sur le sentier en corniche, ne pouvant ni reculer, ni avancer sur ces escarpements, brûlant leurs embrayages par

l'effort des chenilles; mais ce qui est arrivé le 23 octobre eut son origine dans les trois réponses que je viens de noter. Il fut admis que la batterie Lévêque et la batterie Binet-Valmer seraient engagées sur le plateau des Marraines, pour attaquer la Malmaison.

CHAPITRE IV

LA LIAISON ENTRE LES ARMES

Sur les plans directeurs, sur le relief en plâtre, nous nous sommes penchés avec nos sous-officiers qui comprennent. Le lieutenant Brezous est devenu mon second; l'adjudant Broc, les sergents Passebosc et Rasse sont, les deux premiers chefs de char, le dernier, agent de liaison.

Brezous a l'intelligence du terrain, il vient de l'infanterie et a participé aux grands assauts. Broc est un chasseur à pied, croix de guerre, proposé pour la médaille militaire. Son visage, éclairé par des yeux vifs, et sa petite taille, ont quelque chose d'agile et de nerveux. Vous connaissez Passebosc. Rasse ajoute au dévouement, l'esprit d'initiative. Tous, nous répétons :

— Si la batterie arrive au bois des Acacias, la partie est gagnée.

Et je les conduis là-bas.

Nous avons vu se transformer peu à peu le secteur, se creuser les emplacements des canons lourds, s'étendre entre les boqueteaux le réseau léger des fibres camouflées, se préparer les places d'armes et les postes de commandement, des mil-

liers et des milliers de travailleurs s'acharner nuit et jour dans le silence; toute la contrée, de Vailly à Aizy et à Jouy, devenir pareille au sous-sol truqué d'un théâtre. En apparence, ce sont les mêmes vallons, les mêmes bois. Mais, si l'on s'écarte de la route, on ne peut faire un pas sans se prendre les pieds dans une ligne téléphonique, sans se heurter à quelque pile d'obus, sans donner du nez contre la barrière qui limite un emplacement de batterie.

Me voilà en présence de cet art renouvelé qui a remplacé tous les autres. L'intelligence de cette préparation remplit d'enthousiasme non seulement le dilettante que je suis, mais le plus humble de nos soldats. Ils ont confiance, ils se passionnent, même ceux qui tiennent maintenant les tranchées et qui ne seront pas de l'assaut, car les troupes de choc ont été ramenées à l'arrière, et, dans des plaines soigneusement choisies, coupées de gorges qui rappellent à s'y méprendre le décor de la future bataille, elles répètent, avec une inlassable patience et jusque dans les moindres détails, les mouvements qu'elles auront à effectuer le matin du grand jour.

Cependant, les régiments de travailleurs amorcent sur la prairie qui nous sépare des lignes allemandes les parallèles de départ. Les brumes et les orages ont transformé le champ fleuri en une lande dont l'apparence me donne de l'angoisse. La boue, l'éternelle boue va-t-elle remplacer ce verdoyant tapis qui me paraissait tellement solide?

J'ai rampé dans le boyau à peine profond de quelques centimètres, et, ce jour-là, j'ai entendu siffler l'obus de 88 qui accompagnait « Fantômas ». Nos hommes nommaient ainsi un avion allemand, mitrailleur de tranchées, dont la tactique imprévue les effrayait et les amusait tout à la fois. Fantômas, profitant de la configuration du sol qui présentait du côté allemand les mêmes ravinements que chez nous, arrivait en trombe au ras de la crête. Dès qu'il paraissait, les canons allemands couvraient nos tranchées de projectiles, tandis que l'aviateur, protégé par ce rideau de fer, suivait du tir de sa mitrailleuse le dessin de nos retranchements. Je l'ai vu à une centaine de mètres au-dessus de ma tête, et il m'a manqué de peu, la balle érafla ma bottine.

On rencontre maintenant des blessés nombreux, quand on suit les pistes du bois des Acacias, et les arbres souffrent, fracassés par les éclats. Les Allemands, devenus nerveux, tirent au hasard, car le barrage de nos pilotes de chasse est serré et le ciel s'anime des combats aériens. Le bombardement dévaste surtout le marécage, les bas-fonds, la route de Jouy à Vailly. Les ambulances fonctionnent, les cimetières s'agrandissent, les cadavres des chevaux se gonflent dans les fossés et dans les champs. Des coups de main sont tentés de part et d'autre. Les prisonniers nous renseignent. Nous aurons devant nous la garde impériale.

Nous aurons avec nous les plus belles troupes

du monde, les chasseurs à pied, les zouaves, les Marocains, les immortelles divisions qui sont le joyau de notre armée. Par ordre supérieur, nous sommes entrés en liaison avec elles. Elles nous ont accueillis fraternellement, elles nous ont fait crédit de l'héroïsme qui leur est naturel.

Nos chefs leur expliquent le rôle qui maintenant nous est dévolu. Il ne s'agit plus de charger comme le 16 avril. Que nous soyons les destructeurs de la mitrailleuse échappée au tir roulant, de la mitrailleuse sournoise, brusquement démasquée dans le flanc de la vague, voilà qui nous fait aimer. Ces spécialistes des offensives avaient un peu souri naguère de nos vastes ambitions, mais la tâche que nous nous assignons ne leur paraît plus au-dessus de nos forces. L'infanterie française accepte l'artillerie d'assaut.

Pour moi, il me semble faire connaissance avec une humanité nouvelle. La courtoisie, la bonne humeur, l'intelligence, s'allient chez ces jeunes hommes à l'orgueil des exploits accomplis et à la plus étonnante insouciance. A chaque bataille, le quart des officiers reste sur le carreau. Ils n'y songent même pas. Ils apprécient en artistes la besogne que l'on demande à leur talent. Tels de grands acteurs tragiques en face d'un scénario, ils critiquent le plan d'engagement. Rien ne doit y être oublié. Tout est prévu.

— Au combat, disent-ils, un homme ne réfléchit pas, il faut qu'il agisse comme un automate.

Vingt fois on recommence ce mouvement difficile. On s'acharne, on calcule : à telle heure, à telle minute, nous serons là, vous serez ici. Labeur mathématique, sur lequel plane l'aile fauchante de la mort.

Des artistes !... Les fervents de cet art, le plus vieux qui soit au monde, l'art de détruire !

Ne devrais-je pas les détester, moi qui construis des livres? Pourquoi m'entraînent-ils? L'idée de patrie est au second plan. Ce n'est pas elle qui anime ce mulâtre magnifique, ces tirailleurs disciplinés. Il faut réussir l'œuvre d'art. Il ne s'agit plus de la percée, l'objectif est limité, mais, pour l'œuvre d'art, dont le souvenir brillera sur leurs drapeaux, composera leur fourragère, chasseurs, zouaves et Marocains, sont prêts à mourir joyeusement.

Et prêts à mourir, ces aviateurs que nous suivons dans le ciel. Je ne parle point des pilotes de chasse, que l'action d'éclat mettra d'un coup au sommet de la gloire. Ceux-là, pareils aux cavaliers dans la guerre de mouvement, ont cette fièvre que je vous ai décrite, le goût du duel. Je parle de l'observateur et du photographe, durs métiers. Les lourds appareils qu'ils montent méritent bien souvent l'épithète de « coucou ». Comment accepter le combat, quand on est moins rapide que l'adversaire? On ne leur demande pas de combattre, on leur demande de voir — nous avons vu avec eux — et surtout de rapporter ces clichés quotidiens

grâce auxquels nous suivons, au jour le jour, les déformations de la ligne allemande.

Vues panoramiques, belles comme des tableaux, vues perpendiculaires qu'il faut apprendre à déchiffrer : ce trait noir indique l'épaisseur du parapet, la profondeur de la tranchée; cet espace un peu flou révèle que le sol est friable; ce trou d'ombre, à peine gros comme une tête d'épingle, précise l'entrée d'un abri; cette clarté arrondie fait soupçonner l'emplacement d'une mitrailleuse. Ah! photographies aériennes qui servez de matériaux au rêve où je veux vivre, je vous ai lues avec plus de passion que les œuvres de mes maîtres, déserteur enthousiaste du destin pour lequel je suis né!

Pour obéir à l'ingénieuse volonté du général en chef, nous avons vécu des semaines dans l'intimité la plus étroite, officiers de l'artillerie d'assaut, cadres des régiments de choc, aviateurs, infanterie d'accompagnement.

Cette dernière porte un nom qui déroute. Elle est composée, en effet, de cavaliers appartenant aux escadrons de cuirassiers à pied. Ils habitent près de notre camp, ils manœuvrent avec nous chaque jour, ils auront dans la bataille le rôle le plus difficile et le plus ingrat.

On a dit que les tanks franchissaient n'importe quel obstacle. Absurde légende qui démonétise notre arme. Nous passerons partout, si l'on nous aide. L'infanterie d'accompagnement est là pour nous aider.

Elle préparera le franchissement des tranchées à l'intérieur de nos lignes, elle nous suivra sur le bled, elle nous protégera, si la fâcheuse panne nous arrête. Elle a un autre devoir : malgré ses périscopes, le tank est aveugle, il faut lui indiquer sa route, et parfois les objectifs de son tir. Nous comptons sur nos cuirassiers, nous n'avons pas tort. Il n'est pas un de mes camarades qui, après la Malmaison, ne leur ait voué de la reconnaissance. Et ce n'est pas du tout leur faute si la batterie du capitaine Lévêque et la mienne... Mais je ne veux pas gâter l'ordonnance de mon récit.

Sentez-vous cette atmosphère qui n'est pas vraiment fiévreuse, puisque la lucidité de nos esprits s'accroît chaque jour, mais qui touche au surnaturel, puisque la crainte de la mort, cette épouvante commune à tous les hommes, est absente de nos appréhensions? De même que le malheur s'atténue quand la vie est ordonnée et meublée de détails, de même l'ordre indispensable et les détails innombrables effacent devant nous l'image du néant. Nous n'avons souci que de bien faire.

CHAPITRE V

LA BATAILLE DE LA MALMAISON

— Mon général, je vous demande d'emmener Claude Farrère. Il accepte de n'avoir pas de commandement. Mais que son groupe ne soit pas du combat, il ne peut le supporter. Vous ne lui refuserez pas cette faveur, mon général?

Déplaçant son képi, le général Estienne garde le silence. Notre chef n'est pas seulement cet organisateur qui a mis sur pied, à force d'obstination, de persévérance et de foi, l'artillerie d'assaut, j'ai devant moi un homme qui comprend. Plein d'expérience, il connaît la vie, et il a trop aimé le rêve, pour ne pas être indulgent aux poètes :

— Accordé ! me dit-il.

Le geste de Claude Farrère a de la noblesse, l'écrivain oublie sa gloire, le lieutenant de vaisseau, l'officier de carrière, ses galons. Tout de suite, il se met au travail, et je lui présente mes équipages.

J'ai trois chars sous mes ordres, le char de Passebosc, le char du sous-lieutenant Brezous, le char de l'adjudant Broc, avec le maréchal des logis Michalet comme second. Nous réglons les compas,

nous arrimons les vivres. Un tank qui se prépare à la bataille ressemble à un torpilleur qui va prendre la mer.

— On part dans deux jours.

Il n'y eut pas la belle cérémonie de la bénédiction. J'ignore pourquoi. Simplement, un groupe fit dire une messe, elle fut peu courue. C'est mon étonnement que le sentiment religieux n'ait pas grandi davantage dans l'armée. Un petit nombre d'officiers assista au sacrifice divin. Parmi eux, on remarqua, au premier rang, dressant sa stature, Claude Farrère qui n'est pas croyant, et moi qui suis calviniste.

Ce triste soir d'octobre, les tanks sont *sortis* des hangars, les petits sangliers ont glissé le long de la lisière, avec des airs mystérieux et pleins de malice. Avec une bonne volonté évidente, ils ont gravi la rampe qui les a conduits sur les wagonnets. Blottis dans leur bâche, solidement amarrés, ils quittent leur repaire, pour s'en aller, secoués par les cahots des rails et des aiguillages, vers l'endroit secret où nous débarquerons.

Toute la nuit, le train roule. Farrère et moi, nous nous racontons de belles histoires. Brezous nous tient compagnie. On mange, on boit, on dirait une partie de plaisir. Nos hommes chantent, et je me rappelle mon premier départ, quand les refrains des jeunes estafettes répondaient aux acclamations de la foule serrée sur les quais.

Comme je suis changé! Je ne vais plus vers une

aventure, j'accomplis le devoir de mon métier, et cela m'est devenu si naturel !

Nous débarquons au début du jour. En vain s'acharne-t-on à bien calculer les horaires, il y a sans cesse des retards. Heureusement que la pluie nous protège des vues allemandes. Sur la route, cahin-caha, comme engourdis de sommeil, les petits sangliers gagnent un bois, non loin de Vailly, au flanc d'un coteau. Ils y trouvent des bauges préparées. Nous les recouvrons de feuillages, et, maquillés, invisibles à l'avion qui rôde, ils attendent le moment de leur héroïsme.

Autour d'eux, ce ne sont que batteries. Près des berges de la rivière, les grosses pièces de marine tendent leur col démesuré, parfois elles rugissent. Dans chaque pli des vallons, l'artillerie lourde est tapie, elle règle son tir. Entre Vailly et Jouy, les innombrables 75 s'obstinent à se taire, ils sont prêts pour leur travail, et il ne faut pas qu'ils se révèlent. Le bruissement des ailes est continu dans cette brume qui doit rendre cependant l'observation difficile.

Nous trouvons Vailly bien changé depuis notre dernière reconnaissance. L'ennemi le bombarde activement. On nous indique une cave. Nos ordonnances y installent la paille de nos lits. Les hommes seront aussi bien logés que nous. Notre popote est au rez-de-chaussée, nous devrons la quitter souvent sous la mitraille.

Chaque nuit, je m'en vais sur les pentes du

plateau des Marraines. Tantôt Brezous, tantôt l'adjudant Broc, tantôt Passebosc, m'accompagnent. Si près du but, mon angoisse revient. Broc me rassure :

— Nous passerons !

— Ce n'est pas possible, dis-je à Farrère.

Il est de mon avis, la côte est trop roide.

— Vous passerez ! proteste l'infanterie d'accompagnement.

Elle a préparé le chemin, affermi la chaussée dans le marécage, élargi le sentier en corniche, aménagé les tranchées et les parallèles de départ. Reste la fameuse croupe entre le verger et le bois des Acacias. Comment nos cuirassiers l'auraient-ils nivelée? Pourrons-nous la franchir ?

— Oui ! dit le capitaine Lévêque.

— Oui ! disent les sous-officiers.

— Non, pas pendant la nuit ! dit le lieutenant Brezous.

Et, sur mon invitation, il en rend compte au capitaine Chevrier.

Mais c'est la veillée des armes, on ne change pas le programme d'un spectacle à la dernière minute. Allons ! il faut courir la chance.

— Tout va bien, Passebosc?

J'inspecte le char. L'étroit réduit est luisant de propreté, les douilles des cartouches brillent, les mitrailleuses, graissées à souhait, ont leurs pièces de rechange à portée de la main, les vivres tiennent le minimum de place, et, au ralenti, le moteur tourne comme un ange.

— C'est pour ce soir, Passebosc.

— On fera ce qu'on pourra, me répond-il. Il en a vu bien d'autres.

Je redescends à Vailly, et je vais au camp des zouaves.

Le 4e mixte se prépare à monter en ligne. Propre et net comme pour une parade, habits et visage de fête, chaque soldat est émouvant à contempler. Des athlètes, et si joyeux! Sur la face noire des tirailleurs paraît la barre étincelante des dents, ils retroussent la lèvre, flairant le carnage, tandis que les hommes de notre couleur fixent les yeux plus haut et rient au péril. Les officiers me donnent rendez-vous à la tranchée de la Fourragère, au chemin des Dames, au ravin de Chavignon. Puis, je fais l'ultime promenade à Jouy, au marécage et au verger. Je rends visite au commandant Dhomme, chef du bataillon avec lequel je dois combattre. Ce guerrier m'a pris le cœur par ses façons d'être, on se livre si vite à celui qui commande, quand il sait commander.

De retour à la popote, je subis une déception : le capitaine Chevrier m'apprend que Claude Farrère n'appartient plus à ma batterie, il remplace dans la batterie Lévêque l'officier en second, atteint d'un phlegmon au bras, et qui est évacué. Le dîner ne fut ni gai, ni triste. Nous nous sommes serré la main, et nous sommes partis.

Les petits sangliers, à la queue leu-leu, vibrants d'aise, prennent le chemin de la gloire. Le capi-

taine Lévêque guide la colonne, mes trois chars suivent, devant les batteries des lieutenants Murat et Masséna. L'infanterie d'accompagnement nous escorte, presque invisible dans la nuit où se détache à peine le ruban de la route. Les équipages sont enfermés dans les tanks, je me tiens sur le toit de mon char capitaine, que Passebosc conduit. Le commandant de notre groupe et le lieutenant Chalendon, son adjoint, vont, de-ci de-là, veillant à l'ordre du cortège.

Il est une heure du matin. Une fusée éclairante s'épanouit. Les moteurs ronronnent, ils peinent sur la chaussée trop dure pour les chenilles, et je me demande si les embrayages ne seront pas usés, tout à l'heure, quand nous réclamerons d'eux l'effort de l'ascension. Passebosc avance avec précaution. A l'entrée d'Aizy, je n'aperçois plus le dernier char de Lévêque. L'ombre est profonde.

Nous traversons Jouy, et je pense à Murat qui croyait qu'un tir de barrage nous arrêterait dans ce défilé. Rien, le silence, et rien devant moi : la première batterie s'est trop hâtée, négligeant la liaison.

A l'endroit où je dois tourner à gauche pour gagner le marécage, je trouve le capitaine Chévrier. Je saute sur le sol :

— Tout va bien, mon capitaine !

Mais cela ne va pas si bien que je crois, il faut que Passebosc franchisse un premier talus, et il est en difficulté avec le moteur. Je ne m'étais pas

trompé, le long parcours sur la route a fatigué les embrayages. Je crie au lieutenant Brezous :

— Passez devant !

Il continue, ainsi que l'adjudant Broc. Enfin Passebosc démarre, mais c'est pour s'arrêter plus loin, au centre du marais. Je l'abandonne :

— Tâchez de rejoindre !

Et, ordonnant au sergent Rasse de prendre mon fanion sur le char, je me hâte à tâtons vers ma batterie. Elle doit avoir atteint la rampe du verger. Mon devoir est de la guider.

A ce moment, l'éclatement de quelques obus disperse autour de nous les miasmes qui sentent l'ail. Faut-il mettre les masques ? D'autres projectiles sifflent et se déchirent. On entend crier. Je pose la main sur l'épaule de Rasse :

— Ne courez donc pas !

Il n'est aucun danger plus démoralisant que la sournoise asphyxie dont nous sommes menacés. Nous voici la figure couverte, la plaque de mica obstruant le regard, et je n'aperçois que la nuit.

Pourquoi diable le capitaine Lévêque a-t-il laissé toute sa batterie, entraînant mes deux chars, s'engager sur la pente ? Nous étions convenus qu'ils passeraient un à un, afin d'éviter l'embouteillage.

— Où allez-vous, Rasse ?

Il cherche le fanion qu'il a laissé tomber en mettant son masque, mais, comme nous nous élevons,

gravissant la côte, nous pouvons nous débarrasser de ces engins incommodes, et, de l'alerte, il ne nous restera que des brûlures autour du cou.

Les Allemands continuent de bombarder le fond des ravins. Je dépasse la haie du verger. Devant moi, sur le chemin en corniche, une forme noire, le char de Broc.

— On ne peut plus avancer, mon lieutenant. Le capitaine Lévêque est en panne.

Je presse le pas, je dépasse Brezous. Les fusées éclairantes se multiplient à l'horizon, et je distingue des silhouettes qui se démènent près de cette énorme obscurité que font les trois chars Lévêque, réunis en un seul groupe. L'ululement des éclats augmente, bien que le fracas des obus soit lointain. Je demande :

— Où est votre capitaine?

— Il est parti téléphoner.

J'ai su plus tard qu'il avait une blessure légère. Un peu de désordre régnait dans sa batterie. Le second char voulait dépasser le premier qui dérapait sur l'herbe humide. En vain. Les mécaniciens s'énervent dans l'ombre qui les gêne. Ils n'arrivent pas à resserrer la couronne des embrayages. Seul, le lieutenant Brezous a si bien conduit sa marche, qu'il garde encore l'espoir d'accomplir l'ascension. Qu'on lui donne passage ! C'est moi qui commande puisque personne n'est là. Je découvre Farrère qui s'acharne sur le moteur inactif de son tank.

— Tâche de reculer, vieux ! Brezous va passer.

Inutile tentative. Bientôt, Brezous lui aussi est en panne.

Il est trois heures du matin. Surgissant du noir qui nous entoure, les équipes de réparation nous abordent. Avec un dévouement inlassable, elles s'empressent, mais la matière n'a plus de vie, il semble qu'elle s'incorpore au sol et ne veuille pas combattre. Naguère active, sensible, elle pèse de tout son poids, et nous sommes pareils à des pygmées, nous agitant près du sommeil des monstres.

Les équipages restent à l'abri dans la cage d'acier. Par les portes arrière, je distingue des profils angoissés, penchés sur la lampe dont la lumière saccadée vacille près des cylindres.

Je regarde ma montre. Il est trois heures vingt, l'attaque doit avoir lieu à cinq heures quinze, et nous sommes en pleine vue des carrières de Bohéry. Si l'aube nous surprend, tout sera détruit, à moins que notre infanterie n'ait une prompte victoire et ne chasse ou ne conquiert les mortiers que nous savons être là-bas et qui nous abattraient de plein fouet. Je donne l'ordre d'évacuer les chars :

— Réfugiez-vous dans la tranchée !

Elle est à cinquante mètres, et ils ont le temps de m'obéir avant que l'ennemi ne déclanche ce tir de contre-préparation qui nous causa tant de pertes.

Dès la première rafale, deux de mes sous-officiers qui sont restés près de moi, à côté des chars,

tombent, le sergent Rasse a la cuisse presque sectionnée, l'adjudant Broc est tué. Je ne puis me décider à quitter la place, mais soudain je chancelle, les muscles de la jambe déchirés par un projectile qui s'arrête dans les chairs. Je m'affaisse. Je me relève, je lie un mouchoir au-dessus du mollet, et, l'excitation aidant, je ne sens plus qu'une douleur lourde.

Une voix appelle :

— Mon lieutenant, vous ne me laisserez pas là?

C'est mon pauvre Rasse qui supplie. Tout à l'heure, je l'enverrai chercher. Pour l'instant, je vais voir ce qui se passe dans la tranchée. Les équipages y sont en sûreté, autant qu'on peut l'être sous ce feu destructeur. Alors, au prix de souffrances assez vives, je gagne le sommet du plateau, je dois prévenir l'infanterie de notre insuccès, et je rejoins le commandant Dhomme.

— Pas un seul char? me dit-il.

Il me semble qu'il raille, et je lui demande la permission de l'accompagner à l'assaut. Il me répond, en regardant ma jambe blessée :

— J'ai déjà trop de monde autour de moi.

Il est superbe, admirable de calme, de lucidité, de confiance. Léger et rapide, il escalade le parapet, et, faisant un moulinet avec sa canne, il disparaît dans un rire. L'heure H a sonné, et le ciel, au-dessus de la vallée de l'Aisne, brusquement, s'embrase.

Combien étaient-elles ces gueules qui lançaient

le feu? Combien d'obus tissaient en passant la voûte bruyante? On eut l'impression d'un coup de massue s'abattant sur le front de l'ennemi, et l'ennemi, écrasé par cette accumulation inouïe de projectiles de tous poids et de toutes formes, gigantesques torpilles, longs fuseaux d'acier des pièces de marine, 75 rebondissants, 155 fusants et percutants, l'ennemi, muselé par cette cage de fer qu'on lui appliquait au visage, ne répondit pas.

Toute la force française, que Pétain manie, soulève notre cœur. Ils rient, les zouaves, les tirailleurs qui se précipitent, et ils rient, les blessés qui reviennent, et les morts contre le parapet semblent, eux aussi, sous le reflet rouge de cette fournaise, avoir immobilisé à jamais leurs traits dans l'enthousiasme.

Et il m'est défendu de participer à ce triomphe. Ah! pas de chance! Et je commence de souffrir, ma jambe pèse. Pour redescendre, il me faut m'appuyer des deux mains aux parois de la tranchée, marcher presque à cloche-pied. Non, pas de chance! A l'heure même où je me désole, la batterie Murat et la batterie Masséna atteignent le fort de la Malmaison, et, sur notre gauche, un groupe entier de tanks, le 11e, franchit les positions allemandes, détruit les abris des mitrailleuses rebelles, fait des prisonniers, mérite la gloire.

Sur la croupe néfaste, j'ai retrouvé nos chars. Ils n'ont eu à subir aucun outrage. Les zouaves et les Marocains ont enlevé d'un bond les carrières de

Bohéry. Pourtant l'Allemand se réveille de sa stupeur, et il tire, mais la mort qui plane n'a pas de but précis. Farrère et Brezous sont là, le capitaine Lévêque nous rejoint, il me dit, loyalement :

— Vous aviez moins confiance que moi !

Il est abattu, il souffre de sa blessure. La mienne immobilise complètement ma jambe. Nous attendons encore quelques heures dans le voisinage de nos batteries. Une seconde fois, les nuages du ciel se gonflent de pourpre. C'est le tir de préparation de la deuxième phase, nouveau coup de massue.

J'ai très mal. Il est midi. Farrère et Brezous suffiront pour ramener nos hommes à l'arrière, quand il en sera temps.

— Allons nous faire panser, me dit Lévêque.

Je me lève. Impossible de marcher seul, je suis tout alourdi. Le cavalier Gazude, mon ordonnance, avec cet affectueux dévouement qui caractérise notre arme, m'offre son épaule. Il est petit et semble fragile, mais il est nerveux et me porte presque, tandis que le capitaine Lévêque dégringole dans les boyaux et disparaît.

Je ne l'ai pas revu.

Au poste de commandement du 4e mixte, au bas des falaises, j'ai pu téléphoner au capitaine Chevrier pour lui rendre compte. Ensuite, il ne me restait qu'à me faire évacuer. Je n'en ai pas eu le courage. Qu'était-il advenu de Masséna, de Murat, de Bill, de Griaches, de mes chers camarades ?

Une automobile passait. Je suis rentré à Vailly.

— Le lieutenant Griaches a été tué à la position de départ, m'a dit notre cuisinier. Un éclat d'obus lui a enlevé le cœur.

L'injustice du destin m'accable.

— Je n'en peux plus. Je veux dormir.

Il me faut oublier, et je suis tombé sur la paille, et j'ai dormi comme une brute, suant la fièvre.

Quand je me suis réveillé, le lieutenant Bocquet, notre cher Bill, comme nous le nommions tous, se penchait sur moi. J'ai dit :

— Griaches?

Et j'ai appris qu'il était mort sans savoir, en souriant.

— J'irai dîner avec vous.

Je n'ai guère mangé, mais je voulais être avec eux. Ils n'avaient pas de mélancolie. Ils pensaient au labeur qui n'était pas achevé. Ils devaient ramener les chars.

Une sorte de brouillard voile mes souvenirs. J'ai dû avoir encore la fièvre cette nuit-là, j'ai dormi profondément sur ma paille. Brezous et Farrère sont rentrés, à bout de forces. J'ai su par eux que tous mes hommes étaient vivants, et j'ai eu de la fierté : seuls les gradés avaient payé de leur sang. C'est bien, c'est le prix des galons.

Quelle somnolence! Chaque camarade me conseille de me faire évacuer. Vers deux heures de l'après-midi, je m'y décide; ma jambe a mauvaise apparence, jaune et violacée.

Il faut marcher jusqu'au seuil. Je ne veux pas que l'on m'aide. Voilà le brancard. Je regarde autour de moi. Je me couche, et, tout soudain, je ne suis plus rien, ni commandant de batterie, ni officier, je suis cette chose que l'on transporte, que l'on enfourne dans le camion, cette chose que l'on déballe à l'ambulance de triage, et dont on dit :

— Il est lourd.

ÉPILOGUE

LES TÉMOIGNAGES

Je n'ai plus rien à écrire. Qui peut se flatter aujourd'hui de conclure? La convalescence s'achève, la guerre persiste. Où serai-je demain?

Pourtant, je ne veux pas fermer le livre sans remercier ceux qui ont accueilli mon œuvre avec tant d'amitié, lorsqu'elle paraissait dans les journaux qui me rendirent ma place dès mon retour. Il y a beaucoup d'inédit dans ce volume, mais toute la première partie a été publiée par *le Journal*, et mes camarades de la 7e division d'infanterie m'ont envoyé de très nombreuses lettres. Je vous demande la permission d'en reproduire quelques-unes, qui me touchent plus profondément. J'y ajouterai deux témoignages, l'un a trait à ma campagne sur l'Yser, l'autre à cette soirée que je vous ai décrite avec un mélange d'humilité et d'orgueil, à cette nuit sur les collines de la Somme, où ma famille imaginaire dissipa les affres d'une peur surnaturelle.

Voici la première de ces lettres. Ecrite au crayon

dans un abri, elle est ma préférée, puis-je dire ma récompense?

Aux tranchées, 9 *janvier* 1918.

Monsieur,

C'est du fond de mon abri, à la lueur vacillante d'une bougie, que je vous écris. Fidèle lecteur du *Journal*, c'est avec un grand plaisir que je vois dans ses pages votre article « Mémoires d'un engagé volontaire ». Etant sergent au 101e, j'ai vécu avec vous ces jours et ces événements que vous narrez mieux que je ne saurais faire.

La première fois que je vous vis, c'est à Pilon, près de Mangiennes. Vous arriviez avec un maréchal des logis. Je me demandais quel était ce dragon décoré de la Légion d'honneur, lorsque grande fut ma surprise en voyant le sous-officier sauter le premier à terre et vous aider à descendre de cheval. J'ai par la suite interrogé le maréchal des logis, et il m'a dit : « C'est un journaliste qui s'est engagé pour la guerre », et il me dit votre nom. Je me souvenais de l'avoir vu souvent en bas d'articles et de contes du *Journal.*

Vous étiez venus à ce pays pour faire une enquête sur les atrocités allemandes, car les Boches avaient été chassés de la veille. C'est avec mon chef de section, le sous-lieutenant Richefon, que vous fîtes cette enquête. D'ailleurs, cet officier avait déjà pris quelques renseignements, pour lui sans doute, pour en décrire l'horreur à sa classe, car il était instituteur. Il ne pourra le faire, le malheureux, car il fut tué plus tard.

J'eus ensuite souvent l'occasion de vous revoir : car vous ne craigniez pas de venir, jusque sur la ligne de feu, encourager les hommes et les réconforter de vos bonnes paroles.

Je vous revois encore le soir de Beauclaire; c'était e 25 août 1914, je crois; vous restiez debout au milieu des balles qui sifflaient, et je vous ai admiré, car si vous aviez voulu votre place n'était pas là.

Si vous avez lu ma lettre jusqu'ici, vous vous demandez où je veux en venir, et, ma foi, je me le demande. C'est que je suis heureux en lisant vos mémoires de revivre ces instants de guerre en rase campagne. Cela me rappelle mon ancien régiment (le 101ᵉ) que je regrette, ainsi que la 7ᵉ division.

Ayant été blessé le 29 septembre 1914 à Champien, j'ai été par la suite versé à un autre régiment.

C'est également pour tuer le temps pendant mes heures de repos que je vous écris ces lignes et que du front je vous envoie le bonjour en attendant le plaisir de lire la suite de vos mémoires.

P. Ménard,

sous-officier, 204ᵉ rég. inf., 17ᵉ Cie, secteur ...

Il ne sait pas pourquoi il m'écrit, le camarade ! Je le sais bien, moi. Il a senti dans mes pages hâtives cette amitié dont j'ai fait confidence à Maurice Barrès. Oui, oui, nous nous aimons tous, les anciens, les vieux de Charleroi et de la Marne.

La seconde lettre donne des noms que j'avais oubliés, tout en me souvenant de ceux qui les portaient.

Monsieur,

Je lis avec feu vos « Mémoires d'un volontaire » et permettez à une humble voix de vous dire toute sa reconnaissance d'avoir rappelé les premiers pas glorieux de la 13ᵉ brigade.

Je me permets de vous adresser ces lignes, parce que je fus de la 13e brigade. Je me souviens encore de vous, je vous revois dans l'escorte du général de Trentinian, à Grémilly; j'étais près de vous, lorsque, le soir de notre entrée en ce village, une auto ramena deux hussards la mâchoire fracassée. A Ethe, j'assistai à la mort héroïque du colonel du 14e. J'ai tiraillé sur la ligne de chemin de fer, près du pont, sur la route. Et permettez-moi de vous demander, en passant, de vous rappeler ce capitaine du génie, le capitaine Durand, commandant la 1re compagnie du 4e bataillon du génie, C'est lui qui organisa défensivement le village et encouragea le général Félineau dans sa belle résistance; lui qui nous fit creuser un élément de tranchée à l'extrémité nord-est du village, lui enfin qui, avec sa compagnie, partit le dernier du village, après avoir fait entourer de paille les roues des voitures de parc du génie. Mes souvenirs sont très précis. J'eus l'honneur d'appartenir à cette vaillante compagnie. J'en fus séparé un instant et je tiraillai dans la distillerie, en face la Croix-Rouge. Nous étions sept dans le grenier de cette distillerie, nous sommes redescendus trois. Je vous dis ces choses pour vous montrer combien précis sont mes souvenirs. Je me souviens aussi de vous avoir vu plus tard, à Nanteuil-le-Haudouin, dans le bois, en sortant de la gare. Je ne vous revis plus ensuite, non plus que le général de Trentinian.

Aujourd'hui, je suis réformé, mutilé de guerre, blessé en Champagne. Je suis ici..., comptable..., métier dépourvu de charme pour moi qui me destinais à la carrière militaire, d'autant plus qu'enterré dans un petit village méridional, loin de mon pays natal, j'ai deux nostalgies : celle du métier militaire et celle, plus grande encore, du pays.

Qu'importe! j'ai fait mon devoir. J'ai donné mon avenir à la France. Je suis heureux. Mes camarades,

mes amis, mes frères (j'en ai quatre aux armées) sont aujourd'hui officiers. Je ne suis plus rien qu'un pauvre teneur de livres.

Mais vous pourriez croire que je vais vous demander un service. Non, vous ne pourriez rien changer à ma situation, d'ailleurs. Cela m'a fait plaisir de lire ces lignes dans le *Journal*, après avoir vécu presque aux côtés de son auteur les combats qu'elles racontent, de vous savoir sorti sauf de la fournaise. J'ai voulu vous l'écrire, je ne sais pourquoi, poussé par une force invincible, et voilà maintenant que je me laisse aller à des confidences. Il m'a semblé que j'avais retrouvé un ami.

Pardonnez-moi.

Veuillez agréer l'assurance de ma plus sincère sympathie.

GIRARDEAU.

Je n'ai pas changé une phrase. A peine ai-je supprimé l'adresse de mon correspondant et les compliments qu'il fait à l'écrivain. J'ai respecté toute la mélancolie. Quatre frères combattent, et lui se désole d'être inapte. Cette famille n'est qu'une famille française.

Voici maintenant le billet d'un officier d'artillerie. Il cite un capitaine dont le général de Trentinian, qui s'y connaît, m'a dit que c'était un héros :

11 *janvier* 1917.

Monsieur et cher camarade,

Quoique aguerri par trois ans de guerre, c'est avec une bien grande émotion et les larmes aux yeux que

je relis vos mémoires parce que, comme vous, j'étais à Ethe, et c'est là que j'eus l'honneur de vous connaître. Commandant en qualité d'adjudant la 2e section de la 7e batterie du 26e d'artillerie, sous les ordres du brave capitaine Jourdan, je gardais l'entrée est du village d'Ethe, et, si vos souvenirs sont précis, j'eus le plaisir le soir de vous approvisionner en tabac au moment où, démonté, vous veniez me demander un cheval, que je ne pus vous fournir, vous conseillant même à ce moment-là de rejoindre votre général à pied, puisque personne ne pouvait passer sur cette maudite route, où nos pauvres échelons avaient succombé.

Je ne veux pas, cher et noble camarade, vous narrer les faits qui se passèrent par la suite pour ma chère batterie, vous les connaissez probablement. Ce n'est qu'après avoir entouré les roues de nos camions et de nos caissons avec du foin que notre batterie put échapper tout entière aux prises de l'ennemi, en partant à 8 heures du soir.

Si je me permets, cher monsieur et camarade, de vous adresser ces quelques mots avant la fin de votre publication, c'est que je suis impatient de vous adresser, avec mes humbles félicitations, l'hommage le plus respectueux qui vous est dû pour votre courage.

Veuillez agréer une bien cordiale poignée de main.

SAZERAT,
sous-lieutenant au 104e A. L., 9e groupe,
secteur .....

Mais oui, je me souviens de la 7e batterie du 26e. Elle m'a sauvé de la captivité allemande, pire que la mort.

Le quatrième témoignage que j'invoque parle de la scierie, dans le vallon d'Ethe; mais surtout, c'est au nom des morts que nous pleurons qu'il

me remercie, et, s'il disait vrai, si leur souvenir pouvait être rendu plus vivant encore par mon livre, ah! quelle émotion!

9 *janvier* 1918.

Monsieur,

Je cède au besoin impérieux de vous écrire, de vous crier l'émotion profonde que j'ai à lire dans le *Journal* les mémoires d'un engagé volontaire. Ancien sergent du 104e, je vous ai vu, au début de la campagne, galoper sur votre cheval aux côtés du général de Trentinian, je vous ai vu à Ethe. Mon Dieu, quelle journée! Je me souviens de vous, alors que nous étions dans la scierie, sous la pluie d'obus et de balles. Vous souviendra-t-il peut-être qu'assis contre une porte, nous mangeâmes ensemble un morceau de bœuf, petit détail certes, mais dans une heure si belle! Peu après, d'ailleurs, j'aidais avec plusieurs camarades à ravitailler d'obus la fameuse pièce, la seule qui restait, et dont le chef, un lieutenant, montra tant de bravoure et d'héroïsme. Et le matin, cette charge splendide des hussards, qui se firent tuer pour la seule gloire! Aussi, je relis tous ces souvenirs, tous les vôtres, qui sont nôtres, avec une telle joie, une telle émotion, que je vous remercie de les écrire, de tout mon cœur, pour les camarades du 104 qui trouvèrent la mort. Je fus, hélas! fait prisonnier à Royes en octobre 1914, ayant si peu vécu de cette vie intense. Enfin!... Aussi, maintenant qu'évadé depuis plus d'un an, je me rappelle votre superbe allure, je suis heureux de revivre avec vous cette épopée, de vous remercier de me donner une telle émotion et de vous assurer de toute ma très grande et profonde sympathie

René Boisgontier,
sergent, ambulance 8/2
sect. post. .....

J'ai choisi ces quatre lettres parmi les deux ou trois cents que j'ai reçues de mes camarades à la 7e division d'infanterie, mais je vous demande encore un peu de patience. Lisez cette page d'un homme de l'arrière, d'un magistrat qui nous entretient, avec tant de fidèle affection, du lieutenant L'Hôte, cet officier d'artillerie qui protégea Ethe contre l'avance allemande par le feu du dernier canon de sa batterie. Il fut blessé, il est prisonnier en Allemagne.

Paris, 15 *janvier* 1918.

Monsieur,

Je viens de lire dans le *Journal* les premiers chapitres de vos *Mémoires d'un engagé volontaire*. Ils n'ont pas eu seulement pour moi l'intérêt que leur donnent vos qualités d'écrivain et vos souvenirs personnels, mais il se trouve que vous racontez d'une façon saisissante, dans la mesure où vous pouvez parler actuellement, l'affaire d'Ethe, et je connais tout particulièrement de ce drame un des acteurs les plus méritants mis en scène par vous, le lieutenant d'artillerie qui a défendu le village et dont vous avez bravement aidé les opérations.

Il y a recueilli la citation suivante à l'ordre de l'armée : « L'Hôte, Georges, lieutenant à titre temporaire au 26e d'artillerie. Le 22 août, au combat d'Ethe, son capitaine ayant été mis hors de combat dès le début de l'action, a réussi à mettre cinq pièces en batterie dans les rues du village et a contribué efficacement à sa défense pendant toute la journée. A la fin du jour, blessé lui-même grièvement, a été fait prisonnier. » Cette citation a été insérée à l'*Officiel* du 5 juillet 1915.

Le lieutenant L'Hôte a échappé au massacre des prisonniers parce qu'on l'avait porté dans une maison, mais il a expié durement dans les casemates de Magdebourg, dans les camps de représailles et dans une captivité qui n'a pas encore pris fin, l'inadvertance de ceux qui l'ont laissé aux mains de l'ennemi...

L'objet de ce mot, monsieur, est simplement (pour le cas où, la guerre finie, vous écririez en toute liberté l'histoire de ces événements) de vous faciliter la réunion de certaines précisions intéressantes. Excusez cette préoccupation d'un homme professionnellement habitué à la recherche de la vérité et de la justice, et veuillez y voir une marque de mon estime pour votre talent.

Je vous prie d'agréer, monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Bard,
magistrat, 72, boulevard Saint-Michel

Et maintenant, un billet de l'Yser :

7 février 1918.

Cher monsieur,

En évoquant hier le souvenir du fantôme de Korteker, vous avez fait frissonner ceux d'entre nous qui n'ont pas connu l'Yser, ceux qui ne savent pas...

Korteker, Steenstraete, Boesinghe, Bixschotte, la maison du Passeur, autant de noms fameux où s'illustrèrent tant d'hommes fameux !

Comme ce temps semble déjà loin ! Et cependant je me souviens, comme si c'était hier, de la visite du margis à l'Herberg du Lièvre (côte de Pilken). Vous accompagniez le général de Trentinian au P. C. du colonel Cordier (76e R. T.).

Nous étions tous surpris de vous voir affronter cette

zone dangereuse dont la circulation était interdite pendant le jour. Et chacun de commenter l'audace du divisionnaire et de son porte-fanion... dont nous parlâmes souvent comme un encouragement dans l'exemple.

Je suis, cher monsieur, votre sincère

MAX RIDEL,
état-major G. C. 12,
s. p. ...

Voyez le souvenir que les territoriaux gardent du général de Trentinian. Ah! je n'ai rien inventé, tout ce que j'ai écrit fut vécu, et même quand il vous semblera que je sacrifie à l'irréel et à l'épique, je ne dis que la vérité, témoin cette lettre sur mon cauchemar pendant la bataille de la Somme (1) :

8 *février* 1918.

Cher monsieur,

Vous ne pouvez vous imaginer comme votre récit « Abris de la Somme » m'a amusé. Je me souviens parfaitement de la terrible nuit que vous avez passée.

L'abri auquel vous faites allusion était occupé par une partie du personnel affecté, en ce moment-là, à l'observatoire « Robinson » (sud de M...).

Le soldat (maréchal des logis de Belot) est aujourd'hui sous-lieutenant au 87e R. A. L. Le sergent était le signataire de ces lignes (alors sous-lieutenant au 10e R. A. P.).

Je conserve précieusement le *Journal* du 6 février 1918. Votre récit, que je relirai souvent, me rappellera une des nuits marquantes des cinq mois que j'ai passés

(1) Voir page 188.

consécutivement dans cette région. Si, par hasard, cela pouvait vous intéresser, je pourrais essayer de vous procurer une photo du poste d'observation.

Croyez, monsieur, à ma haute considération.

LÉON DESPREZ,
sous-lieutenant 6e R. A. P., 56e batterie,
s. p. ...

C'est fini. Au revoir, lecteurs! Nous tâcherons de vous donner de nos nouvelles, si Dieu veut.

BINET-VALMER.

Le 7 *mars* 1918.

Paris — Imprimerie L. MARETHEUX, 1, rue Cassette.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

LA 7e DIVISION D'INFANTERIE

La Meuse, la Marne et l'Aisne

DEUXIÈME PARTIE

LA 89e DIVISION TERRITORIALE

Reims, les Flandres.

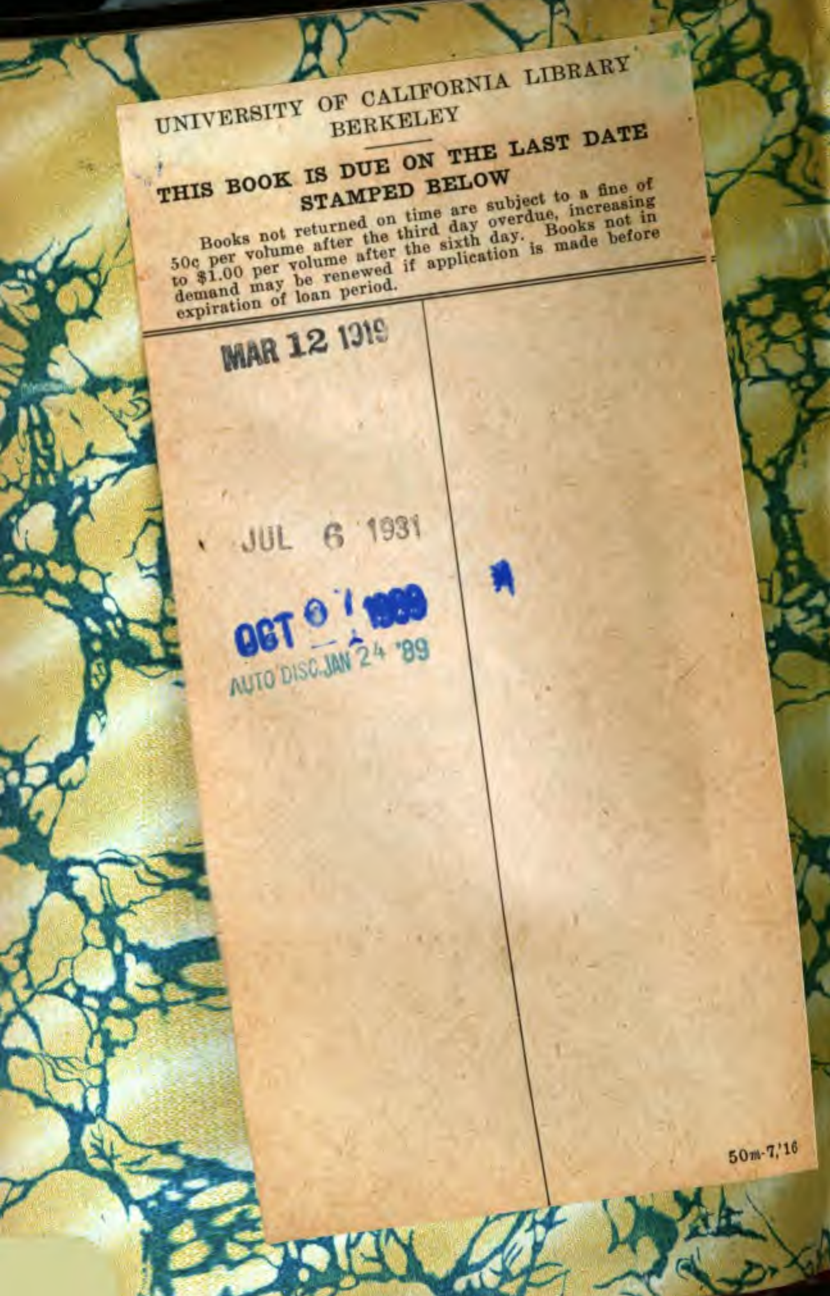
TROISIÈME PARTIE

LES AUTO-MITRAILLEUSES DE CAVALERIE

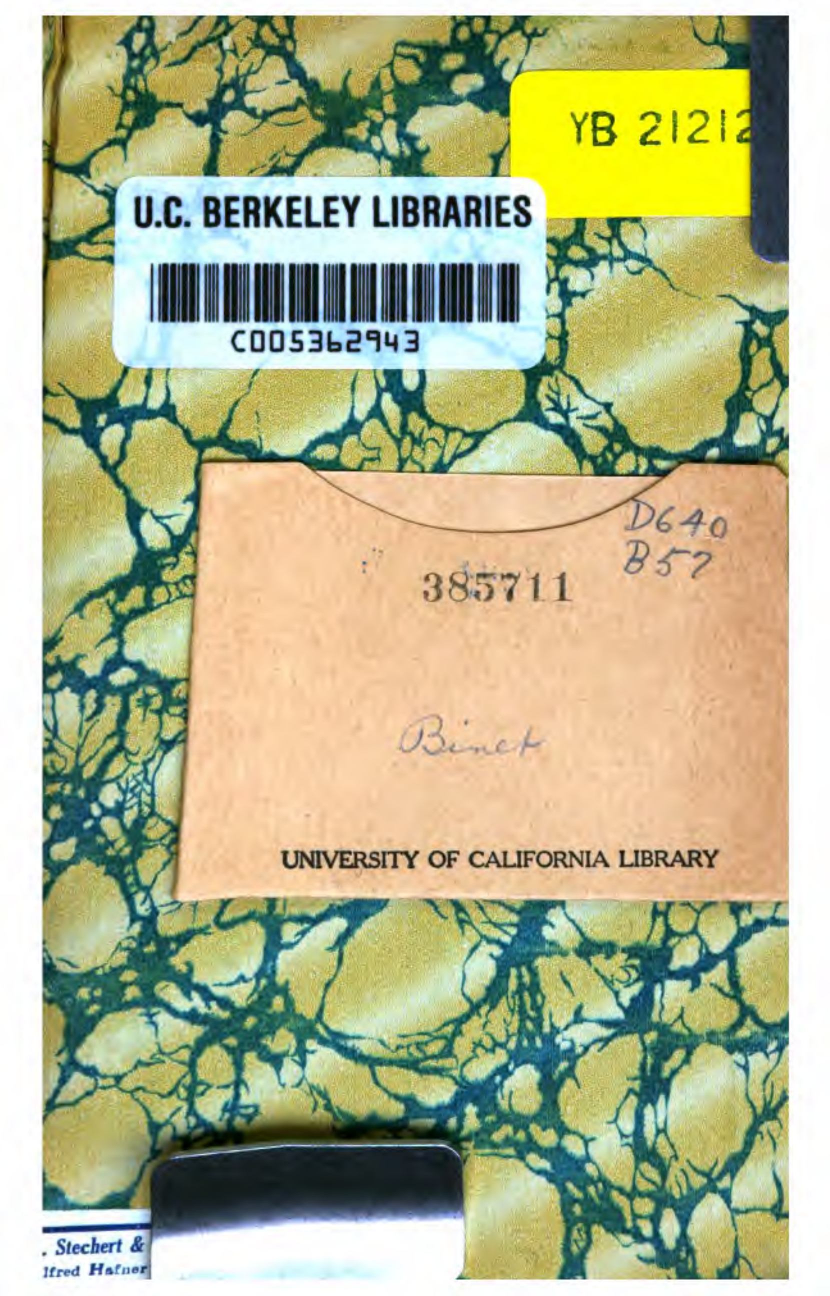
QUATRIÈME PARTIE

LES TANKS, L'ARTILLERIE D'ASSAUT

Paris. — L. MARETHEUX, imprimeur, 1, rue Cassette.



UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY
BERKELEY
THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE STAMPED BELOW
Books not returned on time are subject to a fine of 50c per volume after the third day overdue, increasing to $1.00 per volume after the sixth day. Books not in demand may be renewed if application is made before expiration of loan period.
MAR 12 1919
JUL 6 1931
AUTO DISC.JAN 24 '89
50m-7,'16


YB 21212
U.C. BERKELEY LIBRARIES
C005362943
D640
B57
385711
Binet
UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY
. Stechert &
lfred Hafner

